DEUXIÈME ANNÉE. MAI 1889 N° 1.

REVUE THÉURGIQUE

Scientifique, Psychologique et Philosophique

TRAITANT SPÉCIALEMENT

DE L'HYGIÈNE

ET DE

LA GUÉRISON PAR LES FLUIDES

ET DES DANGERS

DES PRATIQUES MÉDICALES, CLÉRICALES, MAGNÉTIQUES, HYPNOTIQUES, ETC.

Sous la Direction du

ZOUAVE JACOB

Avec le concours des Célébrités scientifiques les plus autorisées

Paraissant tous les premiers Dimanches de chaque Mois

« Charlatan : Médecin vantard, qui prône à l'excès l'étendue de sa science et l'efficacité de ses remèdes. Nous avons par cela même beaucoup de charlatans : nous en avons plus peut-être qu'on en voyait dans les siècles passés. Mais ils ont changé d'allure et de physionomie, ils ne font plus de discours en plein vent; ils font prôner leurs recettes à la quatrième page de leurs journaux. (LAROUSSE, *Dict. universel*.)

« Ah ! l'annonce est à ce point puissante qu'elle a de l'influence sur celui même qui s'en sert le plus et l'individu qui, chaque soir, faisant sa caisse, se donne le plaisir facile d'établir le quotient de ses dupes — dupe lui-même — a grand soin en se couchant de prendre la pilule ou l'elixir dont il a su vanter les propriétés miraculeuses dans la quatrième page des journaux. »
(TROUSSEAU, *Conférences*.)

Médecine, pauvre science; médecins, pauvres savants; malades, pauvres victimes. (Docteur FRAPPART.)

BUREAUX

Paris — 20, RUE MONTENOTTE (ETOILE) — Paris

Abonnement : **10** francs par an. — Étranger : **12** francs

NOTE DE LA RÉDACTION

Depuis bientôt vingt-cinq ans que nous nous occupons de Théurgie, nous avons observé que les plus rebelles à nos pratiques étaient généralement d'un intellect plus ou moins obstrué par différents préjugés, entachés d'erreur. Et cette catégorie d'esprits faibles se trouve non seulement dans les rangs des illettrés, mais surtout parmi ceux qui composent la majorité des « Flambeaux scientifiques. »

On en peut voir la preuve dans la résistance opiniâtre, systématique, pour ne pas dire de mauvaise foi, que la fine fleur des Académies, des savants et des esprits forts, ont opposée, et opposent encore aujourd'hui à tout progrès. D'abord ils ont rejeté le magnétisme animal ; ils ont raillé le somnambulisme, et enfin conspué la Théurgie sous quelque forme qu'elle se présente, soit accréditée sous le nom de magnétisme animal par Mesmer, de somnambulisme, par Puységur, ou de spiritisme par Allan Kardec. Ils se sont acharnés contre les Théurges guérisseurs qui opèrent des cures merveilleuses, sans le concours de la prétendue science médicale, et surtout contre ceux qui ont la faculté de voir les maladies. Car, règle générale, la plupart des privilégiés de la naissance et de la fortune sont infectés de maladies honteuses qu'ils ne révèlent que dans le silence du cabinet de leur docteur, le secret professionnel que la leur loi impose répondant de leur discrétion. (Cependant combien de révélations !) Et si nous nous en rapportons aux réclames, nous pouvons affirmer que la majeure partie des médecins ne vivent que du traitement qu'ils exercent sur les malheureux atteints de cette terrible maladie. Règle générale, toutes les fois qu'une personne, à quelque classe qu'elle appartienne, contestera de parti pris l'évidence de la faculté théurgique, on peut être sûr qu'elle est atteinte d'une maladie honteuse. Mais, si ces victimes du sort étaient plus au courant de notre manière de pratiquer, ils nous seraient moins hostiles; quant à notre discrétion, notre faculté, nous venant des Esprit supérieurs aux fluides blancs, nous impose la charité Théurgique, et par conquent la discrétion sur ce qui pourrait blesser nos semblables. D'ailleurs il n'est pas indispensable que les Théurges guérisseurs soient *voyants* pour guérir, les cures se produisant par l'intervention seule des Esprits des régions supérieures, et très souvent même sans que la volonté des guérisseurs soit mise en action.

« Qu'est-ce que la médecine ? Une erreur de vingt siècles, et, vu l'extrême des intérêts qu'elle atteint directement ou indirectement, une erreur des plus funestes ne tendant à rien moins, entre autres déplorables résultats, qu'à la dégradation physique et morale de l'espèce humaine; un chaos discordant d'hypothèses absurdes qui ravalent l'homme fort au-dessous de la plus grossière machine et élèvent le savetier fort au-dessus du plus habile médecin. »

Docteur CHAUVET. (*Philosophie médicale*, p. 11 et 12.)

Et pour nous servir des expressions du docteur Jahr (tom. V de la Bibl. de Genève, n° 4, p. 242), quand il dit : « Oui, en vérité ! depuis deux mille ans, nous avons méconnu les lois de la nature dans le véritable art de guérir. »

Le professeur Louis (séances de l'Académie de médecine) : « J'avoue que, depuis vingt ans, j'ai, dans les hôpitaux, étudié tour à tour la plupart des méthodes curatives, ce qui m'a mis dans le cas de remarquer que la plupart des méthodes offraient des *résultats déplorables*, et je leur dois la *perte* de personnes chères. »

Marchal de Calvi (*France Méd. et ph.*) : « Il n'y a plus en médecine, et depuis longtemps, ni *principes*, ni *foi*, ni *loi*... Nous construisons une Tour de Babel, ou plutôt nous ne construisons rien. »

Chomel (*Pathol. gén.* p. 642) dit que : « Les *ténèbres* enveloppent encore la branche la plus importante de la médecine. »

Barthez (*Mémoires de Madame Dubarry*, t. VI) affirme qu'il ne croyait pas à la médecine : « Nous sommes, disait-il, des aveugles qui frappons avec un bâton... »

Rostan, dans ses *Cours de Méd. clin.* (t. I, p. 185 et 187), dit « qu'aucune science humaine n'a été et n'est encore infectée de plus de préjugés que la médecine, chaque dénomination de classe de médicaments, chaque formule même est pour ainsi dire une erreur. »

La médecine scientifique n'existe pas. « Aujourd'hui, un médecin, appelé près d'un autre médecin, est donc à la fois dans la science et dans *l'empirisme*.

Claude BERNARD, de l'Académie.

Dubois (d'Amiens) affirme (*Pathol. gén.*, Avant-Propos) que « des vérités générales nous manquent en médecine, que nous sommes encore à la recherche des principes.»

Le Dr Donné écrit dans le *Journal des Débats*.

« Tant que la science de la médecine laissera une aussi grande part à l'instinct et au génie de chaque médecin, l'art ne sera ni complet ni aussi élevé qu'il peut l'être. »

Le professeur Bouchardat (*Manuel des mat. médicinales*, p. 9), « constate que la science n'est pas faite, mais toute à refaire. »

Le professeur Vallex (*Guide du Praticien*, Avant-Propos, p. 10.)

« Que de regrets on éprouve en voyant tant d'études, de veilles, de génie dépensés pour obtenir *d'aussi faibles résultats !* Que d'erreurs... »

Le grand Sydenham, surnommé l'Hippocrate anglais, déclare que « ce qu'on qualifie de l'art médical est bien plutôt *l'Art de faire de la conversation*, *de babiller*, que l'art de guérir. »

Le professeur Malgaine (*séance de l'Académie de médecine*) : « Absence complète de doctrines scientifiques en médecine, absence dans l'application de l'art; empirisme partout, voilà l'état de la science. »

« ... Que l'on contemple les suites de cette torture médicinale, les cris de douleur, les physionomies grimaçantes, hideuses, le souffle brûlant de tous ces infortunés qui sollicitent un verre d'eau pour étancher la soif qui les dévore, sans pouvoir obtenir autre chose qu'une nouvelle dose de poison qui les a réduits à ce cruel état... et chez qui les médecins rendent encore la digestion plus lente et plus douloureuse par des mets succulents, des élixirs, des pastilles, jusqu'à ce que leurs victimes succombent à la diarrhée, à l'hydropisie ou au marasme. — Dr BROUSSAIS. »

« Dans les maladies ordinaires, les gardes-malades en savent autant que les médecins, et dans les cas extraordinaires, les médecins n'en savent pas plus que les gardes-malades. — Dr GOAZET (*Discours*).

« *La main sur la conscience, je déclare devant Dieu et devant les hommes, que la pratique médicale a été plus nuisible qu'utile à l'humanité; de telle sorte que si les nombreux malades que j'ai traités, pendant près d'un quart de siècle, avaient été abandonnés aux seules ressources de la nature, aidés de simples soins hygiéniques, le résultat final eût été beaucoup meilleur.* » Docteur CHAUVET.

OUVRAGES DU ZOUAVE JACOB

HYGIÈNE NATURELLE

12e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé). . . . . 3 fr.

POISONS ET CONTRE-POISONS

15e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé). . . . . 1 fr.

CHARLATANISME DE LA MÉDECINE

Son ignorance et ses dangers

Appuyés par les assertions des célébrités médicales et scientifiques, depuis Hippocrate jusqu'à Claude Bernard

29e ÉDITION

Prix. . . . . 1 fr. 50

HYGIÈNE DU ZOUAVE JACOB

PUBLIÉE EN DEUX VOLUMES

Le premier volume a déjà paru en deux parties

6e ÉDITION

Prix. . . . . . . 10 fr.

PENSÉES DU ZOUAVE JACOB

1 volume in-12 (épuisé) . . . . 3 fr. 50

Cet ouvrage, qui avait été dénaturé par l'éditeur Repos, et dont nous avons recouvré la propriété par voie des Tribunaux (en Cour d'Appel), reparaîtra prochainement revu et corrigé.

CONFÉRENCES

Sur les dangers des enseignements et pratiques des Sectes Sacerdotales, Médicales, Magnétiques, Spirites et Hypnotiques

D'APRÈS LES RENSEIGNEMENTS DES PLUS GRANDES CÉLÉBRITÉS

Un vol. in-8. . . . . . 3 fr. 50

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

LE CALENDRIER THÉURGIQUE

Du Zouave JACOB

Le calendrier que nous présentons est un calendrier solaire (la durée moyenne de l'année est de 365 jours 1/4, temps que met la terre pour exécuter son mouvement de rotation autour du soleil).

De même que le calendrier Grégorien, nous l'avons spécialement institué pour rendre hommage à ceux qui se sont illustrés dans le cours de leur vie terrestre, avec cette différence que nous élaguons la majeure partie des personnages accrédités par les sectes sacerdotales et qui pour la plupart ont gagné leur brevet de sainteté en usant de moyens fanatiques, barbares, en dehors des lois naturelles de fraternité, d'amour et de charité, tels sont ceux qui ont participé aux pratiques de l'Inquisition et qui sont depuis longtemps voués à l'exécration publique des hommes de bien et de progrès.

Nous nous sommes également abstenu de comprendre dans notre nomenclature abrégée des martyrs de la foi

chrétienne dont l'entité ne repose que sur des fables faites à plaisir par les prêtres et dont les historiens les plus en crédit nient non seulement les actes, mais l'existence.

Nous ne nous sommes pas non plus laissé entraîner dans les exagérations de Républicains de 1793, qui, pour protester contre le calendrier Grégorien, n'ont rien trouvé de mieux que de remplacer les noms des saints fabuleux des chrétiens par des noms de fleurs, de légumes, de fruits, d'animaux, d'instruments agricoles et autres, chose qui ridiculisait l'intention d'initiative de ces changements burlesques. Aussi beaucoup troquèrent leur nom de baptême pour celui d'un fruit, d'une fleur ou d'un légume qui correspondait au mois et à la date de leur saint patron : par exemple, celui qui avait été baptisé sous le prénom de Saint François (d'Assise) (4 octobre, 13 vendémiaire) se serait nommé potiron — Sainte Catherine (25 novembre, 5 frimaire), se serait appelé cochon ou cochonne — Saint Victor (21 juillet, 3 thermidor) melon. — Saint Frédéric (27 avril, 8 floréal) champignon.. — Saint Paul, cognée ou hache. — Saint Maur, vache. — Saint Agathe, boue. — Saint Faustin, chèvre. — Saint Adrien, poule. — Saint Athanaïs, ver à soie. Saint Théodore, sarcloir. — Sainte Valérie, mulet. — On pourrait croire que ces qualifications n'ont été prises que par des républicains excentriques comme les sans-

culottes ou autres faisant partie des bas-fonds de l'échelle sociale, mais au contraire des personnages occupant les postes les plus importants ont donné dans cette aberration.

Tel fut le fameux Doppet, médecin général improvisé par la Révolution qui avait remplacé ses prénoms de François par Betterave, et Amédée par « Greffoir. » Larousse dit qu'il signait Pervenche, mais ce nom ne se trouve pas dans le calendrier républicain.

Ce médecin fut un des adversaires acharnés du magnétisme, publia coup sur coup *traité*, *théorie* et *pratique* du magnétisme animal, puis la *Mesmeriade* (1784) poème burlesque.

Le comte de Milhaut, conventionnel, fut tout d'abord républicain révolutionnaire forcené (puisqu'il vota la mort de Louis XVI) ; il participa de toutes ses forces au succès du coup d'Etat du 18 brumaire en faveur de Bonaparte, qui, en récompense, le promut au grade de général en 1800. Puis, après la chute de Napoléon, il fit acte d'adhésion à Louis XVIII qui le créa chevalier de Saint-Louis. Ce personnage ondoyant trouva charmant de changer son prénom de Jean contre celui de Mélisse. Le général Peyron voulut s'appeler Myrte. Beaucoup d'autres personnalités marquantes tombèrent dans ce travers, montrant ainsi jusqu'où peut aller l'exagération de la folie humaine dans ces ridicules naïvetés.

Pour nous, nous nous sommes un peu rapproché, sous le rapport des changements de noms, du calendrier Positiviste d'Auguste Comte que nous trouvons, de beaucoup, le plus sérieux de tous. Mais nous avons éloigné les personnages bibliques problématiques et les personnalités qui ne se recommandent que par leurs vices ou leurs crimes et qui remplissent les colonnes de son calendrier.

Tels : Prométhée, Hercule, personnages purement mythologiques : Abraham, Joseph, David, personnages bibliques fort contestables : tels, Pierre l'Ermite, fanatique cruel qui précha la première croisade ; le pape Innocent III, le plus intrigant et le plus perfide des papes qui fit exterminer les Albigeois, et favorisa l'Inquisition.

« L'instrument de mort (s'écria-t-il en s'adressant aux pères du Concile de Latran) que vous devez avoir entre les mains, pour exterminer les impies, c'est l'autorité pontificale dont vous devez vous servir pour la destruction des méchants, à l'exemple du Psalmiste : « Je met-
» trai à mort dès le matin tous les pécheurs de la terre,
» afin de bannir de la ville du Seigneur tous ceux qui
» commettent l'iniquité. »

Ce langage n'était pas un vain symbole : Innocent III, qui n'était pas homme à composer avec une situation, devint le plus terrible des persécuteurs, et Montfort, dans son œuvre de destruction acharnée, ne

fut que l'exécuteur fidèle des ordres du pontife dans le midi de la France (Larousse).

Saint Louis, ce roi imbécile, fanatique, qui usa sa vie à protéger les Inquisiteurs, dépensa des sommes folles pour acheter à des moines et à des juifs italiens et autres farceurs, de prétendues reliques de la croix, de la robe, de la couronne, des clous, etc., etc. — de Jésus de Nazareth, et qui eut la funeste folie des croisades.

Nous n'avons fait figurer dans les colonnes des douze mois de l'année du calendrier Théurgique que des noms de personnages dont l'entité, la moralité et le concours qu'ils ont prêté au progrès humanitaire ne peuvent être contestés, car nous avons la conviction que toute personne bien pensante ne peut trouver mauvais que, par exemple, nous ayions remplacé ce pape Pie V, surnommé le sanguinaire, le monstre, l'Inquisiteur, par Christna, le grand philosophe par excellence.

Ce Pie V, qui, au rapport de l'historien de Thou, l'emporta en raffinement de supplices sur la fabuleuse férocité de Procuste de Cercyon ; Pie V qui avait eu l'exécrable gloire de surpasser, dans un règne si court, les atrocités des Néron, des Caligula, des Domitien et des Galba, ce bourreau de l'humanité, cet égorgeur de femmes, d'enfants et de vieillards, cet organisateur du plus odieux forfait qui ait épouvanté le monde, de cette Saint-Barthélemy, qui, quatre mois plus tard, devait

couvrir la France de cent mille cadavres, ce monstre enfin a pourtant trouvé des prêtres pour en faire un saint et l'offrir à l'adoration, après l'avoir canonisé, aux fidèles, et en exemple aux rois de l'Europe ! (Hist. des Papes, Lachâtre.)

Devant de semblables aberrations qui font frémir d'indignation, nous n'aurons pas de peine à convaincre les honnêtes gens que nous avons fait acte de justice en remplaçant ces monstres par des bienfaiteurs de l'humanité.

C'est pourquoi nous avons substitué, à la date du premier dimanche du mois de mai, le célèbre Théurge inspiré, guérisseur et bienfaiteur des peuples de l'Inde, Christna au fameux Pie V de cruelle mémoire ; nous avons remplacé de même tous ceux qui se sont illustrés par leurs forfaits, par des philosophes que l'histoire signale aux générations comme les régénérateurs de l'humanité souffrante.

CALENDRIER THÉURGIQUE 1889

JANVIER

Dates	Jours	Les jours augmentent de 1 h. 4 m.
1	m	Gall.
2	m	Mira (Th.).
3	j	Pindare.
4	v	Vespasien.
5	s	Quinte-Curce.
6	D	**Anaxagore.**
7	l	Manéthon.
8	m	Papin (Denis).
9	m	Schumann (Ant. M.).
10	j	Epicure.
11	v	Taillefeu.
12	s	Zenon.
13	D	**Rama.**
14	l	Chrysipe.
15	m	Mongeron.
16	m	Schwenckfeld.
17	j	Servet (Michel).
18	v	Cléanthe.
19	s	Tharseas.
20	D	**Gutenberg.**
21	l	Joanen.
22	m	Prodicus.
23	m	Leucippe.
24	j	Hippias (d'Elis).
25	v	Thrasimaque.
26	s	Melanchton.
27	D	**Confucius.**
28	l	Parmentier.
29	m	Polus.
30	m	Spuzheim.
31	j	Panelius.

FÉVRIER

Dates	Jours	Les jours augmentent de 1 h. 27 m.
1	v	Posidonius.
2	s	Sciopius.
3	D	**Germain** (Comte de saint).
4	l	Meung.
5	m	Hobbès.
6	m	Gassendi.
7	j	Athenodore.
8	v	Delon.
9	s	Strabon.
10	D	**Averhoës.**
11	l	Montesquieu.
12	m	Nostradamus.
13	m	Palestrina.
14	j	Soliman.
15	v	Tarse.
16	s	Vico.
17	D	**Timée de Locres.**
18	l	Montgolfier.
19	m	Protagoras (d'Abdère).
20	m	Swammerdam.
21	j	Talleyrand.
22	v	Vigilame.
23	s	Racine.
24	D	**Anaximènes.**
25	l	Merlin (l'enchanteur).
26	m	Paracelse.
27	m	Soufflot.
28	j	Camoëns.

MARS

Dates	Jou s	Les jours augmentent de 1 h. 48 m.
1	v	Perse.
2	s	Juste Lipse.
3	D	**Solon.**
4	l	Pascal.
5	m	Morgani.
6	m	Penn.
7	j	Sully.
8	v	Telesille.
9	s	Wallis (J.)
10	D	**Pythagore.**
11	l	Numa (Pom.).
12	m	Sulpitius.
13	m	Gallus.
14	j	Terence.
15	v	Vyasa.
16	s	Paré (Ambroise).
17	D	**Sophocle.**
18	l	Stace.
19	m	Théocrite.
20	m	Vinei.
21	j	Ramus.
22	v	Mozart.
23	s	Hegel (G. G. F.).
24	D	**Périclès.**
25	l	Pasquier.
26	m	Gall.
27	m	Volta.
28	j	Réaumur.
29	v	Regurmontanus.
30	s	Paléarius.
31	D	**Senèque.**

AVRIL

Dates	Jours	Les jours augmentent de 1 h. 40 m.
1	l	Patrisi.
2	m	Démocrite.
3	m	Voltaire.
4	j	Rousseau (J. J.).
5	v	Gasparin (Mme de).
6	s	Joseph Flavius.
7	D	**Socrate.**
8	l	Harvey.
9	m	Plotin.
10	m	Rubens.
11	j	Antisthène.
12	v	Saladin.
13	s	Cornélie (fille de Scipion.)
14	D	**Calidasa.**
15	l	Quesnay (François).
16	m	Artemise (Reine).
17	m	Miglius.
18	j	Porphyre.
19	v	Saint Martin.
20	s	Cléobule.
21	D	**Lao-Tseu.**
22	l	Aristide.
23	m	Myson.
24	m	Posidonius.
25	j	Sanchoniathon.
26	v	Dumont de Nemours.
27	s	Leissing.
28	D	**Vincent de Paul.**
29	l	Sombreuil (Mlle Marie de).
30	m	Jones (William).

MAI*		
Dates	Jours	Les jours augmentent de 1 h. 17 m.
1	m	Plutarque.
2	j	Saint-Cyran.
3	v	Celse.
4	s	Aristarque.
5	D	**Ieseus Christna.**
6	l	Spartacus.
7	m	Raphaël.
8	m	Lajunais.
9	j	Michel-Ange.
10	v	Lachatolais.
11	s	Buffon.
12	D	**Homère.**
13	l	Mesmer.
14	m	Polémon.
15	m	Gasner (curé).
16	j	Chezy.
17	v	Lametrie.
18	s	Jean Reynaud.
19	D	**Swedenborg.**
20	l	Murillo.
21	m	Pline.
22	m	Savanarola.
23	j	Cincinnatus.
24	v	Abélard.
25	s	Delormel.
26	D	**Shakspeare**
27	l	Labruyère.
28	m	Haydn.
29	m	Postel.
30	j	Sanctorius.
31	v	Bonnet (Charles).

JUIN		
Dates	Jours	Les jours augmentent de 17 m.
1	s	Pothier.
2	D	**Van Helmont.**
3	l	Cyrano de Bergerac.
4	m	Musschenbræk.
5	m	Paxitèle.
6	j	Sapho.
7	v	Cornélie (mère de).
8	s	Héloïse.
9	D	**Platon.**
10	l	Lucrèce.
11	m	Prescillien.
12	m	Saumaise.
13	j	Cornaro.
14	v	Damon.
15	s	Fourrier (Charles).
16	D	**Théophraste.**
17	l	Juvénal.
18	m	Labarre.
19	m	Hegel.
20	j	Priestley.
21	v	Saussure.
22	s	Buffon.
23	D	**Caton** (l'Ancien).
24	l	Proclus.
25	m	Scaliger.
26	m	Apulée.
27	j	Courrier (Paul).
28	v	Dalembert.
29	s	Cagliostro.
30	D	**Marc Aurèle.**

JUILLET		
Dates	Jours	Les jours diminuent de 36 m.
1	l	Prodicus.
2	m	Halley (Edmond).
3	m	Cuvier.
4	j	Calanus.
5	v	Helvetius (Philos.).
6	s	Antigone.
7	D	**Thalès.**
8	l	Thémistole
9	m	Sostrate.
10	m	Timoléon.
11	j	Staël-Holstein (Mme de).
12	v	Kircher.
13	s	Gratrakès.
14	D	**Dosithée** (de Samarie).
15	l	Virgile.
16	m	Jussieu (Ant.).
17	m	L'Hôpital.
18	j	Molière.
19	v	Prudence.
20	s	Puységur.
21	D	**Empédocle.**
22	l	Spinosa.
23	m	Valdo.
24	m	Psychée.
25	j	Myrtis.
26	v	Hugo (Victor).
27	s	Démocrite.
28	D	**Anaxarque.**
29	l	Lavoisier.
30	m	Molinos.
31	m	Wilberlorie.

AOUT		
Dates	Jours	Les jours diminuent de 1 h. 36 m.
1	j	Suétone.
2	v	Dolet (Etienne).
3	s	Duvergier de Hauranne.
4	D	**Fo-Hi.**
5	l	Azaïs (P. Hyacinthe).
6	m	Michelet.
7	m	Théopompe.
8	j	Sand (Georges).
9	v	Verones.
10	s	Witt (J.).
11	D	**Apollonius de Tyane.**
12	l	Bacon (Roger).
13	m	Plutarque.
14	m	Euclide.
15	j	Spener.
16	v	Knox.
17	s	Montague (Lady).
18	D	**Anaxilas.**
19	l	Allan Kardec.
20	m	Spartacus.
21	m	Washington.
22	j	Jansenius.
23	v	Morus (Thomas).
24	s	La Fontaine.
25	D	**Sophocle.**
26	l	Titus.
27	m	Kircher.
28	m	Linné.
29	j	Molay (Jacques).
30	v	La Condamine
31	s	Deleuze.

* Fête de Christna, 1er jour de l'année théurgique.

SEPTEMBRE

Dates	Jours	Les jours diminuent de 1 h. 42 m.
1	D	**Archimède.**
2	l	Stilpon.
3	m	Montagne.
4	m	Lamartine.
5	j	Montanus.
6	v	Zachlas.
7	s	Origène.
8	D	**Simon le Mage.**
9	l	Tyndal.
10	m	Socin.
11	m	Ovide.
12	j	Hillel (l'ancien).
13	v	Hypatié.
14	s	Lulli (J.-B.)
15	D	**Aspasie.**
16	l	Tite-Live.
17	m	Stilling.
18	m	Hummel.
19	j	Milton.
20	v	Cicéron.
21	s	Vigilancius.
22	D	**Ardjouna.**
23	l	Trajan.
24	m	Waté.
25	m	Monge.
26	j	Leroux (Pierre).
27	v	Priscillien.
28	s	Molière.
29	D	**Philon (le juif).**
30	l	Hohenlohe.

OCTOBRE

Dates	Jours	Les jours diminuent de 1 h. 19 m.
1	m	Héraclite.
2	m	Timée de Locres.
3	j	Aristote.
4	v	Timoléon.
5	s	Mutchesson.
6	D	**Fête de tous les philosophes.**
7	l	Leucipe.
8	m	Mornay.
9	m	Nicolle.
10	j	Philolaus.
11	v	Horace.
12	s	La Péronie.
13	D	**Archytas.**
14	l	Jacobi.
15	m	Lamballe.
16	m	Margraff (Ant.).
17	j	Pascal (Blaise).
18	v	Goëthe.
19	s	Jamblique.
20	D	**Cristophe Colomb.**
21	l	Mouler (Nat.).
22	m	Llorente.
23	m	Phocion.
24	j	Xenophande.
25	v	Lebnith.
26	s	Mydarge.
27	D	**Dante.**
28	l	Thou.
29	m	Vacoudeva.
30	m	Xénophon.
31	j	Zénon.

NOVEMBRE

Dates	Jours	Les jours diminuent de 1 h. 19 m.
1	v	La Sablière.
2	s	Lalande.
3	D	**Newton.**
4	l	Périclès.
5	m	Philostrate.
6	m	Thucydide.
7	j	Herschell.
8	v	Franklin.
9	s	Macrobe.
10	D	**Epictète.**
11	l	Lallard.
12	m	Phlégeon.
13	m	Turgot.
14	j	Guyon (Mme).
15	v	Lactance.
16	s	Montecuculli.
17	D	**Anaximandre.**
18	l	Corinne.
19	m	Tournefort.
20	m	Valentin.
21	j	L'Épée (l'abbé).
22	v	Sames (Thomas).
23	s	Lamonoie.
24	D	**Eratosthène.**
25	l	Rollin (Ch.).
26	m	Roland (Dame J.).
27	m	Pic de la Mirandole.
28	j	Tzetzes.
29	v	Valère Maxime.
30	s	Cazotte.

DÉCEMBRE

Dates	Jours	Les jours diminuent de 16 m.
1	D	**Beethoven.**
2	l	Fabricus.
3	m	Lenoir (J. Ch.).
4	m	Phidias.
5	j	Jeanne Hachette.
6	v	Pestalozzy.
7	s	Dupuis.
8	D	**Euripide.**
9	l	Valmiki.
10	m	Rabelais.
11	m	Spenner.
12	j	Vanini.
13	v	Weiskamps.
14	s	Flamel (Nicolas).
15	D	**Demosthène.**
16	l	Jefferson.
17	m	Quintillien.
18	m	Lessing.
19	j	Manès.
20	v	Pétrarque.
21	s	Vaucanson.
22	D	**Politien (Ange).**
23	l	Weslay.
24	m	Fénelon.
25	m	Germanicus.
26	j	Lulle (Raymond).
27	v	Moranès.
28	s	Perecyde.
29	D	**Lycurgue.**
30	l	Delleglace (Joséphine).
31	m	Paris (Diacre).

LÉGENDES DES SAINTS ET DES RELIQUES

DES

MARTYRS DU CHRISTIANISME

Dans les premiers siècles du christianisme, il n'était pas question de saints tels que les prêtres du catholicisme les présentent aujourd'hui. Jamais, pendant près de neuf siècles, ce titre n'avait été réservé aux fidèles morts dans la pratique de la vertu chrétienne. Simon Granger nous en donne la preuve quand il dit : « Ce titre (saint) s'appliquait indistinctement à tous les membres vivants de la nouvelle Église, qui indifféremment s'appelaient saints ou frères. » Saint Paul nous confirme dans cette opinion par la salutation de sa lettre aux Colossiens « Paul, par la volonté de Dieu, apôtre de Jésus-Christ et Timothée son frère, aux saints et fidèles frères en Jésus-Christ, qui sont à Colosse. » Et

dans sa lettre aux Hébreux : « Saluez de ma part tous ceux qui vous conduisent à tous les saints. Nos pères d'Italie vous saluent. »

Ce ne fut donc que bien plus tard et à mesure que le culte chrétien prit de la force, que cette qualification donnée aux morts martyrs entra définitivement dans les rites de l'Eglise, et qu'elle fut canoniquement approuvée par le pape Adrien III, 880 ans après l'avènement chrétien :

Les successeurs d'Adrien, tout remplis de son idée, continuèrent d'accréditer que les martyrs étaient des saints, et leur élevèrent des autels dans les chapelles, dans les églises, auxquelles ils donnèrent leur nom, instituèrent des fêtes en leur honneur, puis, à mesure que ces sortes d'exhibitions prirent de l'extension et du crédit, le charlatanisme des prêtres s'ingénia à multiplier un grand nombre de saints martyrs dont les récits ne méritent aucune confiance et dont la majeure partie sont tirés des légendes païennes.

« Personne n'ignore, dit Joseph-Antoine de Potter, de Bruges, que les actes réellement authentiques des martyrs, s'il y en a jamais eu, ont péri pendant les persécutions mêmes des Gentils, nommément pendant la persécution Dioclétienne, parce que les ennemis des chrétiens en voulaient encore plus aux écrits de ceux-ci qu'à leur personne, et que ce qui aurait pu échapper, disparut

lors des invasions ou plutôt des inondations des Barbares du Nord.

C'est au VIIe siècle qu'on refit l'histoire des martyrs et qu'on forgea les actes de leur jugement et de leur supplice : « Ces pièces, la plupart du temps, trahissaient une profonde ignorance des hommes et des choses de l'histoire et de la chronologie. »

« A l'origine du christianisme, on désignait sous le nom de martyrs (témoins) ceux qui prêchaient la parole de Jésus. La persécution fit donner à ce mot le sens qu'il a actuellement; on réserva le titre de martyrs à ceux qui scellaient de leur sang leur foi religieuse. Les récits atroces qu'on fait de ces persécutions sont difficiles à comprendre de la part des Romains, dont la religion était avant tout tolérante. Tous les peuples vaincus avaient le droit de transporter leurs dieux à Rome. Le grand principe du Sénat et du peuple romain était que les dieux seuls doivent se charger de venger les offenses faites aux dieux. Le génie essentiellement pratique des Romains avait compris qu'il serait impossible de maintenir sous le joug les peuples vaincus si leur religion n'était pas respectée. Cette tolérance était d'autant plus facile à Rome que les croyances y étaient nulles. Cicéron dit, en parlant des enfers : *Non est tam excors quæ credat* « Il n'y a même de vieille assez sotte pour y croire. »

Juvénal écrit : *Nec pueri credunt.* « Les enfants n'y croient pas. »

Pourquoi donc des chrétiens furent-ils persécutés, tandis qu'on tolérait parfaitement les Juifs, et qu'on adoptait même les cultes de l'univers entier ? Il importe de remarquer que ces persécutions ne furent pas immédiates. Il est même un fait attesté par Suétone, et qui nous paraît fort singulier, c'est que les premières persécutions religieuses exercées par les Romains eurent lieu dans l'intérêt même de l'intolérance et en faveur des chrétiens, sur leur demande. Sous le règne de Claude, les Juifs ayant exercé des tracasseries violentes contre les chrétiens, ceux-ci demandèrent et obtinrent l'expulsion de leurs adversaires. Sous Néron même, qui est compté, à tort probablement, au nombre des persécuteurs du christianisme, Philon nous apprend que les chrétiens avaient le titre de citoyens romains et qu'ils prenaient part aux distributions de blé. » (Larousse, *Dict. univ.*)

Si nous en croyons les historiens les plus accrédités, à ses débuts la secte des chrétiens était, en son essence, plutôt politique que religieuse ; de même que toutes les révolutions de tous les temps, elle suivait le courant réformateur qui avait jeté la terreur dans Jérusalem à la voix des prophètes qui étaient à la tête des *Zélateurs* qui, en religion, proclamaient le retour des

lois religieuses de Moïse, et en politique, la haine des classes dirigeantes, telles celles des Pharisiens, des Saducéens. Ils prêchaient la révolution sociale ; ils se révoltaient à main armée contre le despotisme et la lâcheté des classes riches qui se courbaient devant la domination romaine.

Tour à tour, et sous la conduite de chefs des plus exaltés, se disant prophètes, messies, les zélateurs enflammés par un Galiléen nommé Juda qui prêchait la résistance révolutionnaire et défendait aux Juifs de reconnaître un autre souverain que Jéhova, fomentèrent une révolte. « Révolte dont les historiens n'ont point parlé, dit Larousse ; que mentionnent seuls les actes des Apôtres, et qui, du reste, n'eut aucun succès. »

» En ce moment, ajoute-t-il (an 54 de notre ère, époque de l'avènement de Néron), le désordre était à son comble en Judée ; un cataclysme était imminent.

» Des bandes de brigands, dit Joseph de Munck, infestaient le pays ; des fourbes de toutes espèces : des magiciens, des faux prophètes, des faux messies, séduisaient le peuple et excitaient des troubles continuels. Des assassins armés de poignards (*sica*) cachés sous leurs vêtements, se mêlaient à la foule et commettaient des meurtres jusque dans le temple, sans qu'on sût d'où partaient les coups : on les appelait sicaires. Félix, le gouverneur romain, s'empara par ruse d'Eléazar, fils

de Dimnée, chef d'une bande de brigands, et l'envoya enchaîné à Rome. Plusieurs faux prophètes furent mis à mort. Un de ces imposteurs, juif égyptien, rassembla en Judée une grande multitude de peuple qu'il engagea à le suivre sur la montagne des Oliviers, du haut de laquelle, disait-il, on verrait s'écrouler à sa parole les murailles de Jérusalem; après quoi, il pénétrerait dans la capitale et en expulserait les Romains. Dans le combat que Félix lui livra, la plupart de ses partisans furent tués ou faits prisonniers; mais l'imposteur s'échappa et on ne put le retrouver. Quelque temps après, l'apôtre Paul ayant été arrêté dans un tumulte à Jérusalem, le capitaine de la garde le prit un moment pour le prophète égyptien. »

« On a porté sur les zélateurs, dit Larousse, des jugements contradictoires. Il est certain qu'ils comptaient parmi eux bon nombre de gens sans aveu, dont la résistance aux Romains était le prétexte et le pillage la grande affaire. Mais les chefs du parti avaient des visées plus hautes et aspiraient à une rénovation ; le centre d'action qu'ils créèrent en Judée n'a d'égal que chez nous, dans la révolution de 89 ; les gens sans aveu qui s'y mêlèrent n'empêchèrent point les principes de triompher.

Le mouvement juif avorta devant la puissance romaine, et l'une des plus formidables exterminations

de peuples que l'histoire ait enregistrées ; il se continua néanmoins, sous d'autres formes. »

Combien hélas ! compterions-nous de martyrs dans le nombre de ces hommes de cœur qui élevaient la voix contre le despotisme sacerdotal, lequel poussait jadis l'orgueil jusqu'à déposer des monarques. Et pourtant ces victimes n'ont pas l'insigne honneur d'être admis dans le paradis des chrétiens, en compagnie des saint Dominique, des Torquemada, de sinistre souvenir, ou du bienheureux Benoit-Joseph Labre, de pouilleuse mémoire !

Larousse nous fait le tableau des exagérations des chrétiens, à propos des tourments endurés par leurs prétendus martyrs :

« S'il fallait en croire les récits plus ou moins légendaires des martyrologes, s'écrie-t-il, Symphorose et Gorgouille auraient été attachés à la croix par les cheveux, Gorgornius et Dorothée par le cou ; d'autres étaient pendus par un pied, par les poignets. On en écartela quelques-uns en les liant à de jeunes arbres recourbés qu'on laissait ensuite se redresser subitement. Beaucoup subissaient le tourment du chevalet, après lequel on les brûlait avec des torches. Saint Victor fut broyé sous une meule de moulin. Plusieurs eurent les pieds étirés jusqu'à rupture de la colonne vertébrale et des intestins. Thermilla fut étendu sur des charbons ardents à plat

ventre, tandis qu'on le frappait à grands coups de bâton.

« Dans les cimetières des premiers chrétiens, on a retrouvé des crocs, des griffes, des peignes de fer, des fouets composés de chaînes terminées par des boulets de plomb. Ils sont conservés au Musée du Vatican. Saint Basile fut écorché de manière que la peau enlevée figurât sept larges bandes rouges sur son corps. Les martyrs furent mutilés, tranchés, percés de toutes les façons. On en suspendit plusieurs, la tête en bas, au-dessus d'un feu. Souvent on enfonçait les jambes du patient jusqu'aux genoux, dans une fosse et on l'attachait à un poteau entouré de fagots. Le gril de saint Laurent est resté fameux. On en jetait d'autres dans l'huile bouillante, dans la poix en fusion, dans la chaux vive. On versa du plomb fondu dans la bouche de saint Boniface. Plusieurs furent transpercés de pieux enflammés, de clous et de lames de fer rougies. La mort par la dent des bêtes féroces fut une des plus fréquentes. Saint Jacques le Mineur fut précipité du haut de la plate-forme d'un temple. Les Juifs lapidèrent saint Etienne. Il y eut des martyrs qu'on enferma dans des sacs avec des animaux venimeux. »

Cependant, malgré tous ces martyrs qui ornent le légendaire tableau du calendrier chrétien, il ressort clairement que ces prétendues martyrisations ne sont que de

pures inventions, qui ne datent, comme nous l'avons dit plus haut, que de 900 ans après l'ère chrétienne ; car où sont les preuves historiques, où sont les manuscrits qui en témoigneraient véridiquement ? Il est certain que la jonglerie sacerdotale s'est donnée libre carrière dans ces inventions qui leur ont rapporté d'incommensurables richesses.

De plus, tout cela fût-il arrivé conformément à la légende, que les prêtres chrétiens ont perdu le droit de récriminer, attendu qu'ils se sont religieusement appliqués à user des mêmes rigueurs envers les hérétiques, ou ceux qu'ils considéraient comme tels ; les prêtres chrétiens avaient pris pour devise : « Crois ce que je crois, ou meurs. » C'est ainsi qu'à peine le christianisme eut-il acquis un peu de puissance que les chrétiens poussés par un cruel besoin de carnage, s'entre-dévorèrent entre eux et exercèrent les plus atroces violences contre quiconque ne pensait pas comme eux ; ces chrétiens ne se sont-ils pas appliqués, au nom du doux Jésus, à suivre avec trop de zèle la maxime : « Allez dans les chemins et le long des haies, et forcez-les d'entrer. » Saint Augustin, dans ses premiers ouvrages avait prêché la tolérance et la liberté pour tous, puisqu'il s'écrie (1) : « Tolérez l'hérétique, tolérez le païen, tolérez le Juif,

(1) De temp. Serm. 254, *In ann. ded. templ. serm* 4, t. X, chap. VI, p. 400.

enfin le mauvais chrétien caché. » Et dans un autre endroit de ses écrits :

« S'il y a avec toi des bêtes féroces à dévorer les âmes, qu'elles soient tolérées jusqu'à la fin des siècles, jusqu'à la fin du déluge (1). » Mais hélas ! cette charitable tolérance ne dura pas longtemps, car il se déclara bientôt un des plus cruels partisans de la persécution.

Saint Augustin, ce débauché converti tout d'abord au manichéisme, le renia ensuite pour se lancer à corps perdu dans le giron de l'Église orthodoxe, se montra persécuteur acharné de quiconque croyait aux antipodes. Ce saint du Paradis prétend que dans certains cas il est permis aux justes de tuer les méchants «Cela se fait, dit-il, sous l'inspiration et par l'autorité de Dieu, qui sans aucun doute, sait parfaitement à qui il convient d'être tué. » (*Epist.* 163 ; *Glor et sel; elect,* t. II, p. 283.)

Et si nous voulons des preuves plus récentes, nous verrons que non seulement les évêques et même les papes prêchaient la persécution, mais encore la mise à mort de ceux qui ne pensaient pas comme eux.

Avançant jusqu'à la fin du onzième siècle, nous trouvons le pape Urbain II, qui avait excommunié Philippe Ier, roi de France, et, qui de concert avec Pierre l'Ermite,

(1) De temp. Serm. 46. Dom. 4. *Post. oct. Epiph. sermo* 1, t. X, p. 241.

décréta la première croisade ; dans une lettre adressée à l'évêque de Lucques, il dit : « Nous ne regardons pas comme homicides ceux qui, enflammés d'un saint zèle contre les excommuniés, se seraient portés à en tuer quelques-uns. »

Les pontifes de la chrétienté moderne sont dans les mêmes sentiments : saint Alphonse de Liguori dit : « Il n'est jamais permis de tuer directement et sciemment un homme innocent (aux yeux de la loi civile), à moins que Dieu, maître de toute vie, ne le permette. »

De ce jugement inique il résulte qu'un chrétien peut tuer quiconque ne pense pas comme lui.

Et si nous avançons encore dans l'histoire, nous constaterons qu'en 1863, le très réverend père jésuite Pailloux a dit dans son livre (*Entretien sur les Esprits*, p. 328) : « Qu'il n'y aurait pas de mal à brûler les théurges qui évoquent les esprits ; il ajoute en parlant de l'Inquisition et de ses moyens de torture, que les bûchers sont sacrés à ses yeux. »

Et ces gens osent parler des persécutions exercées contre les premiers chrétiens, persécutions (si toutefois il y en a eu) qui n'avaient pas pour seul motif les convictions religieuses, mais bien les violences exercées contre les lois par ses sectaires.

Tertullien de Carthage, un des Pères de l'Église latine, avoue dans son Apologétique, qu'on regardait déjà à cette

époque (vers la fin du onzième siècle) les chrétiens comme des factieux.

« Le zèle excessif de certains enthousiastes, dit Larousse, explique parfaitement la sévérité des empereurs. Polyeucte alla dans le temple, brisa les statues des faux dieux, et insulta les sacrificateurs qui rendaient aux dieux des actions de grâces pour la victoire de l'Empereur. »

Il ferait beau voir de nos jours un fanatique ou plutôt un fou méchant entrer dans une église au moment où la gent cléricale, doublée des artistes des théâtres (sans se soucier qu'ils sont de longue date excommuniés), chantent un *Te Deum* d'action de grâces au Dieu des Dieux, pour une victoire gagnée (victoire qui a étendu des centaines de mille hommes sur le champ de bataille), il ferait beau, disons-nous, le voir briser les figures plus ou moins artistiques des saints qui ornent les églises catholiques, et insulter les prêtres en s'autorisant de cette vérité que leurs enseignements ne sont que des fables incompréhensibles et en dehors de la science, débitées par ces hommes qui se qualifient d'intermédiaires entre le créateur des mondes et les hommes de la terre ; qui au moyen d'une mise en scène théâtrale, ont abruti la jeunesse en lui dépeignant sous des couleurs grotesques le paradis, l'enfer, les anges, les diables cornus, etc... dont la raison a fait justice depuis longtemps.

« Le nombre des martyrs a d'ailleurs été exagéré, ajoute Larousse; Origène, dans sa réfutation contre Celse, déclare qu'il y a eu peu de martyrs, de loin en loin, et qu'il est facile de les compter. Peut-être cette exagération du nombre des martyrs doit-elle être attribuée à une erreur sur le vrai sens du mot. Certes, il est impossible de nier que des persécutions n'aient été exercées contre les chrétiens; mais il faut bien reconnaître aussi qu'on a exagéré comme à plaisir le nombre des martyrs, celui des persécuteurs eux-mêmes, et surtout l'atrocité des supplices. On est même allé jusqu'à ranger au nombre des empereurs persécuteurs, les Titus et les Marc-Aurèle, dont les vertus mériteraient de servir de modèle à des princes qui s'honorent du nom de chrétiens. Nous sommes les admirateurs sincères de ceux qui versent leur sang pour leurs opinions religieuses ou autres, mais nous sommes plus encore les amis de la justice et de la vérité. Il ne faut calomnier personne, pas même Néron ; on ne doit donc accepter, qu'avec une extrême réserve, les traditions ecclésiastiques sur les martyrs. »

D'ailleurs, Dodwell (Henri), théologien et philosophe anglais, qui connaissait à fond l'histoire ecclésiastique, prouve assez, dans ses écrits, que la majeure partie des martyrs accrédités par les prêtres chrétiens sont inventés par les moines. Il met les théologiens orthodoxes

dans l'impossibilité de citer, avec preuves à l'appui, le nom d'un seul chrétien persécuté et mis à mort sous les règnes d'Adrien, de Trajan et de Marc-Aurèle.

« Et cependant, dit Larousse, sous leur règne, les chrétiens ne cessaient d'user de tous les genres de provocation pour obtenir le martyre, ce qui, suivant la doctrine qu'on leur prêchait, devait leur procurer les plaisirs célestes avant le temps où les autres hommes pouvaient l'espérer. En effet, pendant les premiers siècles du christianisme, seules les âmes des martyrs pouvaient avoir quelque espoir d'aller directement au ciel, pendant que les autres devaient attendre jusqu'au jugement dernier le moment de goûter les récompenses qu'elles avaient méritées. »

Ce n'était pas sans raison que les prêtres multipliaient les martyrs ; ils voyaient là une source de richesse par l'exploitation des reliques de ces saints.

Voici la liste des principales reliques conservées dans les divers sanctuaires du catholicisme (d'après les assertions de Larousse), reliques auxquelles les fidèles ajoutent la plus grande foi. (Dict. univ.)

Barbe. — On a celle de J.-C.

Bras. — Ils sont innombrables : on en a de la Vierge, de la Madeleine, de saint Marc ; mais, ce qu'il y a de

plus miraculeux, c'est leur multiplication : On a huit bras de saint Blaise, neuf de saint Vincent, autant de saint Thècle, douze de saint Philippe, dix-sept de saint André, et dix-huit de saint Jacques, répartis dans des églises différentes, il est vrai, mais d'une authenticité reconnue, et qui ont fait brûler les incrédules qui la contestaient.

Cheveux et ongles de sainte Catherine, de Jésus-Christ, de la Vierge, de la Madeleine, et d'une foule d'autres saints personnages.

Côte de sainte Marguerite.

Cœurs de sainte Thérèse, de saint Ignace, de sainte Catherine de Sienne.

Dents : elles abondent, ce qui n'a rien d'étonnant au pays du charlatanisme ; la plus curieuse est celle qui tomba de la mâchoire d'âne avec laquelle Samsom tua plus de mille Philistins, et qui est conservée pieusement chez les carmes de Nazareth.

Doigts : on en compte un grand nombre; saint Jean-Baptiste en possède soixante à lui tout seul, dont onze index.

Genoux de sainte Justine.

Graisse de saint Laurent.

Han ! de saint Joseph lorsqu'il fendait du bois, conservé en bouteille, près de la ville de Blois.

Lait de la Vierge, de sainte Barbe, de sainte Catherine conservé dans un état admirable de fraîcheur, bien avant l'invention anglo-américaine.

Larme que Jésus-Christ versa sur Lazare, et qui rapportait chaque année quatre mille francs aux religieux de Vendôme.

Mâchoires : il y en a un déluge ; saint Jean-Baptiste en a vingt à lui tout seul.

Mains : innombrables également; saint Barthélemi en possède neuf, ce qui ne lui fait pas moins de quarante-cinq doigts.

Pieds : les empreintes laissées sont innombrables ; on en a de Jésus-Christ, de la Vierge, d'Adam et de l'ange qui le chassa du paradis terrestre.

Sang de Jésus-Christ, de saint Etienne, de saint Janvier.

Souffle de Jésus-Christ gardé dans une boîte.

Sueur de saint Michel terrassant le dragon, conservée dans une fiole, à Jérusalem.

Têtes: comme les bras et les jambes, elles sont innombrables; sainte Julienne, pour sa part, a trente ou quarante têtes. (On ne dira plus que les femmes en manquent!)

La plus curieuse relique en ce genre, ce sont les onze mille têtes des onze mille vierges, qui chacune ont fait onze mille miracles. Cette dernière relique clot dignement une énumération un peu fantaisiste, que nous ne donnons du reste que sous toutes réserves.

« Terminons, ajoute Larousse, par deux anecdotes. La première, parfaitement authentique (puisqu'elle a retenti jusqu'à l'Académie des Sciences), prouve que, même au point de vue des reliques, les savants peuvent donner de bons avis.

Le fait est récent; il date du commencement de l'année 1866.

« L'évêque de Nancy, M. de Lavigerie, était fort embarrassé: il possédait dans la même châsse deux têtes de saints: Saint Mansuy et saint Gérard; laquelle était à Mansuy, laquelle à Gérard? Pas la moindre étiquette. Tirer au sort? Il n'y fallait pas songer. Recourir aux

illuminés? Le prélat avait pour cela trop de bon sens, ou peut-être pas assez de foi, ce qui est à peu près synonyme. Espérer un miracle et attendre que ces crânes de dix siècles s'écriassent: « Je suis Gérard ou Mausuy? »

La solution du problème menaçait de s'éterniser. M. de Lavigerie fit mieux: il appela un savant ethnologue, M. Godron, et celui-ci, sans hésiter un seul instant et sans savoir quelles têtes on lui soumettait, rendit cet arrêt: « Ce crâne est celui d'un Gaulois, cet autre celui d'un homme du Nord. »

Or, saint Gérard, en effet, était un vaillant capitaine, né aux environs de Namur, et qui se fit abbé; saint Mansuy était d'origine écossaise. Il n'y avait plus ni doute ni confusion possible, une étiquette devenait même superflue. Voilà un miracle de science. »

« Une autre anecdote est plus récente encore. En mai 1871, vers la fin de la Commune, des exécutions sommaires d'otages eurent lieu rue Haxo. Après l'entrée des troupes versaillaises, un curé d'une paroisse du dix-neuvième arrondissement, en allant sur le lieu du supplice gratter la terre dans l'espoir de trouver quelque objet ayant appartenu aux victimes, découvrit un pied nu. Persuadé que ce pied ne pouvait être que celui d'un des ministres du Seigneur qui avaient succombé

en cet endroit, il l'emporta chez lui, le lava religieusement, et le mit dans de l'esprit-de-vin, afin d'en faire une relique dont il doterait son église. Grâce aux femmes du quartier, la nouvelle se répandit aussitôt et arriva jusqu'aux oreilles du commissaire de police. Ce fonctionnaire se fit apporter le bocal dans lequel nageait le saint pied, puis il manda un chirurgien. Le curé, qui n'avait pas voulu se séparer de sa précieuse relique, interrogea lui-même l'homme de science. Celui-ci n'eut pas de peine à démontrer, grâce aux durillons qui ornaient les doigts, à la dureté des ongles et à l'épaisseur du cuir de la plante, que ce pied n'avait jamais appartenu à un jeune abbé et que, selon toutes probabilités, c'était le pied d'un vieux gendarme. Le curé se rendit à une démonstration aussi évidente. Le pied fut enterré en lieu saint, avec les victimes. Et voilà comment les fidèles croyants ont failli être exposés à adorer un pied de gendarme comme une sainte relique.

Note : — Ne pouvant répondre, dans ce numéro, à toutes les objections qui nous sont faites par les nombreux lecteurs de la Revue Théurgique, nous promettons de continuer la campagne serrée que nous avons entreprise en cette première année de la *Revue Théurgique* contre nos adversaires, qui se composent princi-

palement, en tout ou partie, de prêtres exploitant la crédulité publique à l'aide de fables absurdes, promettant un paradis contemplatif aux simples qui vident leurs porte-monnaie entre leurs mains, bercés du chimérique espoir d'avoir une place dans ce lieu de délices, d'échapper à la poix bouillante de l'enfer, et d'avoir la joie inexprimable de jouir des souffrances des damnés qui n'auront pas eu les moyens d'acheter la faveur d'une place dans l'Eden Chrétien.

Nos adversaires se composent encore de médecins qui, au dire de Stalh, tuaient déjà de son temps « sept sur dix » ; et plus récemment, Claude Bernard n'a-t-il pas dit à ses élèves du Collège de France : « La médecine scientifique que je suis chargé de vous enseigner n'existe pas. »

Enfin, nous comptons encore parmi nos adversaires les plus acharnés et les plus intolérants, la majorité des magnétiseurs, hypnotiseurs, spirites, où l'esprit jésuitique et médical domine.

Ces gens avouent cependant que peut-être nous pouvons avoir eu, dans un temps, quelques succès de guérisons, mais que, n'ayant pas voulu nous courber sous leurs théories et dogmes *savants*, nous aurions perdu notre faculté de guérir.

Mais n'en déplaise à tous ces puissants adversaires, nous avons de notre côté les armes de la simple vérité

théurgique, qui nous donne le pouvoir d'effectuer sans théories ridicules, sur une moyenne journalière de cinquante malades, victimes pour la plupart des manœuvres de nos détracteurs, des guérisons qui répondent victorieusement aux objections de nos adversaires.

Aussi avons-nous la douce satisfaction d'être entouré de la reconnaissance affectueuse de ceux qui ont été soulagés ou guéris, lesquels viennent en foule à nos conférences mensuelles chanter en cœur des hymnes en l'honneur des Esprits aux Fluides Blancs, qui ont daigné les gratifier de leurs bienfaits par notre intermédiaire.

LE SCEPTICISME DE M. CHEVREUL

M. Chevreul, qui paraît avoir hérité du scepticisme de Molière à l'égard de la médecine et des médecins, ne se gêne pas pour dire leur fait à nos docteurs modernes chaque fois qu'il peut en trouver l'occasion.

On en a eu la preuve à la dernière séance de l'Académie des Sciences, où, à deux reprises, le doyen des étudiants de France a riposté d'une voix énergique à MM. Verneuil et Brown-Sequard.

Le premier venait de faire une communication tendant à démontrer que le tétanos ne devait pas être considéré comme une affection spontanée, mais résultant toujours d'une blessure quelconque, lorsque M. Chevreul, prenant aussitôt la parole, reprocha à M. Verneuil de ne pas s'appuyer sur des principes scientifiques immédiats.

« Or, ajouta le savant, avec une sorte d'indignation, tant qu'il en sera ainsi, la médecine sera toujours un art et jamais une science. »

Ce fut ensuite le tour de M. Brown-Sequard, lequel

avait eu l'imprudence de lire un Mémoire sur les muscles, sans l'appuyer de preuves scientifiques assez sérieuses aux yeux de M. Chevreul.

Celui-ci, secouant alors sa blanche chevelure, s'écria pour la seconde fois : « Non, jamais la médecine ne sera autre chose qu'un art! »

Inutile de dire que les deux estimables savants se sont contentés de sourire modestement à cette mercuriale de leur vieux maître.

M. Verneuil a toutefois ajouté très modestement que tous ses efforts et ceux de ses confrères tendaient chaque jour à éliminer de la médecine ce qui n'était pas la science.

Cet assaut, plein de courtoisie et d'une douce ironie de part et d'autre, a beaucoup diverti les auditeurs.

(*Petit Parisien.*)

Propriétaire-Gérant : Zouave Jacob.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

THÉOGONIES

ET

COSMOGONIES DES CULTES

(Suite)

Certains théologiens du christianisme, des antipathiques par métier aux découvertes qui peuvent établir la preuve de l'origine de leur culte, ont vainement cherché à confirmer que ce symbole du soleil (Ioni lingam) n'était autre qu'une image du serpent qui avait tenté Ève dans le Paradis Terrestre, s'autorisant de certains alignements de pierres existant dans les Gaules et en Angleterre et représentant la figure d'un gigantesque dragon ou serpent divin. Le culte rendu au soleil subit de nombreuses modifications selon le caprice des temps. C'est ainsi qu'on voit l'*Ioni* figuré par la fleur de lotus ; puis, plus tard, ces deux allégories du soleil furent représentées par une seule branche droite *phallus*, auquel il fut ajouté ensuite une autre branche horizontale symbolisant l'*Ioni*, et de cette transformation naquit la croix, variété du culte des Indiens.

Nous avons assez de preuves de ce fait pour avancer hardiment que les différentes allégories, mythes de toutes les religions qui ont asservi les humains ne trouvaient de crédit qu'en personnifiant un dieu Matière, tel le Soleil représenté ensuite tour à tour sous les formes légendaires d'Osiris (lingam), principe de la fécondation mâle et d'Isis Cérès (Ioni), principe de la fécondation femelle chez les Egyptiens ; de Bacchus en Arabie, d'Adonis en Phénicie, d'Atys en Phrygie, de Mithra en Perse, etc., etc.

Nous avons suffisamment démontré que la théologie de tous les peuples est fondée sur les mêmes principes. Celle des Indiens, des Egyptiens des Chaldéens, des Perses, des Grecs, des Romains, des Celtes et des Druides renferme la même idée sur la divinité *Soleil* ; et quand le christianisme parut, il n'inventa rien, car il n'est aucun des enseignements de ses docteurs qui n'appartiennent aux différents cultes des religions primitives, et cela, de l'aveu des autorités ecclésiastiques, qui nous ont fourni presque tous les documents autoritaires dont nous nous sommes emparé. Témoin Athenagore (*Leg. pro. christ.* p. 16, 23, 29), qui nous donne tous les points de ressemblance entre les différentes religions disant que « la majorité des philosophes et des poètes sont d'accord sur ce sujet incontestable. En effet Orphée, Thalès, Euripide, Sophocle, Pythagore, Anaxagoras,

Antisthène, Cléante, Anaximènes, Chysippe, Zénon, Platon, Timée, Philolaüs, Aristote, Tertullien, saint Augustin, Philostrate, saint Justin, Plutarque, etc., etc., s'accordent tous sur cette vérité que la religion chrétienne n'est qu'une grossière image de l'antiquité. Une des preuves les plus authentiques de la similitude des premiers monuments religieux sont les pierres qui servaient de symbole de la divinité et qu'on retrouve depuis la plus haute antiquité dans tous les pays jusqu'à nos jours, dans les dolmens ou menhirs qui abondent en Bretagne.

M. R. Galles a fait une étude sérieuse des monuments de Carnac et donne la description de la manière dont les pierres sont posées et leur signification.

« A partir d'une certaine distance de Menech, dit-il, les pierres d'abord très basses, vont grandissant à mesure qu'elles s'approchent du cercle. Les plus élevées ne dépassent pas 5 à 6 mètres. » Comme l'a observé M. R. Galles, c'est la quantité et non l'énormité qui signale les monuments de Cornac. La même disposition des menhirs-croissants se répète trois fois dans l'ensemble des alignements.

« Aux environs, sont semés, dans la lande et sur les hauteurs, une multitude de dolmens et de tumulus ou tertres funéraires. « Lorsque les menhirs sont rangés en cercle, en demi-cercle, en ovale ou en carré long,

l'enceinte ainsi formée prend le nom de cromlech (de *Crom*, courbé, et *lech*, pierre).

« Les enceintes circulaires de Menech et de Carnac sont des cromlech. Quelques auteurs pensent que le nombre des menhirs d'un cromlech était réglé par les rites sacrés et rappelait un pareil nombre de dieux ; il variait de douze à soixante.

« Au centre du cercle, s'élevait un menhir isolé, appelé *hyrmensul*, pierre du soleil, ou pierre sphérique, — image de la divinité suprême. Au milieu du cromlech de la chapelle, s'élève un dolmen dit : *la roche trouée*. Le cromlech lui-même représentait l'image du monde. »

Les archéologues anglais donnent le nom de cromlech aux monuments que nous appelons dolmens. « Les dolmens (de *dol*, table et *men*, pierre), sont formés de grandes pierres plates d'une certaine épaisseur, posées horizontalement sur d'autres pierres fichées en terre, et hautes de un mètre au plus.

« Les Romains avaient figuré Castor et Pollux par deux poteaux surmontés d'une traverse, image analogue aux trilithes (ou dolmens grecs représentant trois pierres) ; tels sont ceux de Saint-Nizaire (Loire-Inférieure) et de Sainte-Radegonde (Rouergue) qui pourraient ainsi avoir été des symboles de la divinité.

Strabon dit qu'il y avait en Égypte des monuments semblables consacrés à Mercure, et appelés pour cette

raison Fana Mercurii. Les dolmens sont désignés, suivant les localités, par les noms de *pierres couvertes* ou *couverclées*, *pierres du soleil*, tables de *César* ou du *diable*, *tables* ou tuiles des fées, etc., etc...

La plupart des archéologues considèrent les dolmens comme étant des autels d'oblation ou de sacrifice ; il est certain que plusieurs de ces monuments ont leur table en bassins arrondis, communiquant entre eux au moyen de rigoles qui pouvaient servir à l'écoulement du sang des victimes.

« Les tumulus (en breton *galgals*), du mot *gal*, qui veut dire petites pierres, sont des tertres ou monticules artificiels, de forme ordinairement pyramidale ou conique et de dimensions très variables, dont la destination funéraire n'est pas douteuse.

L'origine de ce genre de construction remonte d'ailleurs, à la plus haute antiquité. Lorsque Josué se fut emparé de la ville d'Aï (Jos., VIII, 28, 29), il fit pendre le roi de cette ville à une potence, et, lorsque le soleil fut couché, il ordonna de descendre le cadavre et le fit jeter à l'entrée de la ville, où on le couvrit d'un grand monceau de pierres qui subsista pendant plusieurs siècles...

« Les serpents tiennent une place importante dans nos principaux dolmens figurés quelquefois trois par trois, quelquefois associés à des croissants. On sait par Pline

quelles figures faisaient le serpent et les rites lunaires dans le symbolisme des druides. Il serait difficile de ne pas rappeler ici les doctrines bardiques, et le cercle des existences successives. Les pierres branlantes sont d'énormes blocs posés sur d'autres roches ou simplement sur le sol, et équilibrées de façon qu'en les touchant à un certain endroit de leurs extrémités, un enfant les ferait osciller sans peine ; de tout autre manière, un géant ne les ébranlerait pas.

D'autres fois, les pierres tournent sur elles-mêmes comme sur un pivot. Quelques savants ont vu dans les pierres branlantes des monuments religieux dont les oscillations servaient à faire connaître les secrets des oracles.

Une dernière classe de monuments celtiques comprend les autels proprement dits : « Autrefois, dit M. H. Martin, on voyait des autels druidiques partout ; pas un dolmen qui ne fût un autel, pas une dépression qui ne fût une rigole destinée à faire couler le sang des sacrifices humains ; aujourd'hui, par un excès contraire, beaucoup d'antiquaires n'en veulent plus voir nulle part. »

« On peut bien admettre qu'ils aient été détruits par les Romains, et surtout par les chrétiens, plus systématiquement que les autres monuments ; toutefois, ces destructions ne sont jamais universelles ; et il doit certaine-

ment subsister quelques restes de tables ou de pierres de sacrifices. » (G. L.)

Écoutons parler à ce sujet, M. le chevalier Gougenot des Mousseaux, une des lumières du christianisme.

« D'un bout à l'autre du monde idolâtre, alors surtout et aujourd'hui même, dit ce savant théologien, la pierre démoniaque, ce qui signifiait à cette époque la pierre divine ou esprit, revêtit donc cette configuration brutalement naturelle et quelquefois adoucie et symbolique. Et comme, presque en tous lieux, les dieux Lumières du Sabéisme s'identifiaient avec le dieu du naturalisme, les deux se mirent assez souvent à ne plus former qu'un seul être représenté tantôt d'une manière symbolique par les deux sexes phallus-Steix ou Yoni-lingam et tantôt par la figure d'un personnage en qui se fondaient l'homme et la femme. Tels furent les dieux lumières et Nature, Lunus-Luna, tels Danius-Dania, Vénus barbue, Bacchus à tête féminine et mille autres divinités hermaphrodites et androgynes.

La pierre Dieu se dressa d'abord, fut brute, cippe, obélisque, colonne, terme, gaîne, gaîne priapée ; puis, sur la gaîne, une tête se reposa, ensuite des pieds en sortirent, et des mamelles, des bras y poussèrent. Petit à petit, l'homme s'éloignant de l'idée divine, faisait Dieu tout à son image. A mesure que la tradition allait s'effaçant et que le dogme et la pensée religieuse se perver-

tissait, la personne de Dieu s'embellissait ; car, de la pierre brute, des formes obélisques et phalliques, des gaînes simples et progressivement modifiées et analogues à Diane d'Éphèse, le ciseau déificateur arrivait d'étape en étape à la formation des plus artistiques Vénus, à l'Apollon du Belvédère. Et il fut dit de quelques-unes de ces œuvres d'art, et particulièrement de la première, qu'elles étaient tombées du ciel. »

Ainsi, nous venons d'entendre M. le chevalier des Mousseaux nous affirmer que les parties sexuelles des deux sexes sous la forme de Yoni-lingam, de phallus, de pulleiar, de taly, de menhirs, de dolmens, tumulus, pierres branlantes, autels, symboles des religions de tous les peuples sont, pour nous servir des propres paroles du théologien : « Représentées tantôt d'une manière symbolique par les deux sexes *phallus-steix* ou *yoni-lingam* (chez les Indous), *Bétyle* chez les Grecs, *both-al* dans l'Irlande druidique ; *téocalli* en Amérique, *beth-el* chez les Hébreux ; et tantôt sous la forme d'un personnage en qui se fondait l'homme et la femme... P. Larousse va nous dire maintenant comment les Pères Jésuites et les moines sont d'accord sur les assertions de M. le chevalier des Mousseaux.

« Certains auteurs ont appelé *Lingam* le pulleiar, qui est aussi l'image des parties génératrices des deux sexes. C'est une confusion qu'il faut relever. Le pulleiar est

employé comme amulette par les fidèles de Siva, de même que, chez les Grecs et les Romains, les colliers de phallus étaient employés pour servir de préservatif contre les malignes influences. On le donne en cadeau de noces aux jeunes mariés ; et il porte alors le nom de taly. Ce taly occasionna autrefois un grand trouble dans le monde catholique et excita entre les Capucins et les Jésuites une guerre sacrée non moins divertissante que celle du Lutrin. En effet, les Jésuites, toujours tolérants et habiles quand la tolérance ne nuit pas à leurs intérêts, ne contrarièrent point l'usage de cette amulette.

« Les Capucins furent plus rigides, et prohibèrent le taly, qu'ils remplacèrent par une médaille bénite. Les Indiennes, même converties, se refusèrent à ce nouvel usage et s'autorisèrent contre les Capucins de la tolérance des Jésuites. Un procès faillit sortir du conflit ; mais Capucins et Jésuites, pour ne pas troubler les affaires de la religion, décidèrent comme *mezzo termine*, que l'image du taly serait tolérée, à la condition qu'une croix fût gravée dessus pour le sanctifier.

« La croix, gravée sur le taly, ne changeait absolument rien aux habitudes religieuses des femmes indiennes, attendu que le taly ou lingam uni à la fleur de lotus était représenté par les Brahmes de l'Indoustan, et même par les Égyptiens, sous forme de croix. Ce qui donnerait

raison à M. le chevalier des Mousseaux qui assure que la croix des chrétiens n'est qu'une copie de lingam-yoni, symbolisant les organes de la génération des deux sexes.

(*A suivre*).

FÊTE THÉURGIQUE

Les Théurges ont ouvert cette fête solennelle par un hymne chanté à l'unisson, avec accompagnement d'orgue et de piano ; puis, après cette imposante évocation, le zouave Jacob a manifesté sa joie de voir une aussi brillante assemblée animée des mêmes sentiments fraternels.

« Il est beau, s'est-il écrié, en ces temps de matérialisme, de discorde et de cupidité, de voir des vieillards, des hommes dans la force de l'âge, des adolescents, des enfants donner ainsi l'exemple de la fraternité théurgique, en suivant les traces du grand philosophe Indou, Christna, dont nous avons, dans le calendrier théurgique, fixé la fête en ces premiers jours de mai. Et quelle coïncidence qu'en ce même jour, le Centenaire de la Révolution de notre belle France, se trouve fêté à l'Exposition par toutes les intelligences de la terre ! Si la guillotine a été le principal moteur nécessaire pour nous gratifier de la tolérance dont nous jouissons aujourd'hui

dans cette enceinte, nous devons, dans une certaine mesure, lui avoir une certaine reconnaissance, car il est évident qu'avant cette mémorable époque nous eussions, nous Théurges, subi le même sort que ces sages persécutés des temps passés, dont nous suivons les principes de fraternité théurgique ; nous aurions servi de pâture aux sectes sacerdotales et la torture, le gibet, le bûcher auraient été notre partage.

Cependant, tout en rendant hommage aux hommes qui ont été les instruments destructeurs du despotisme, nous sommes fiers, et nous nous vantons d'être, sans violence, sans guillotine, plus révolutionnaires que les plus ardents de 1793. Oui, plus révolutionnaires, car 1793 n'en a pas complètement fini avec les sectes sacerdotales qui abrutissent encore la raison parce qu'il n'a pas frappé son ennemi au cœur. A cette époque, on a détruit des hommes nuisibles peut-être, mais on n'a pu parvenir à déraciner les mythes accrédités, prônés par ces sectes, mythes en dehors de la raison, anti-scientifiques, et qui pourtant courbent encore aujourd'hui la majorité des hommes sous le joug des préjugés du fanatisme, de l'hypocrisie et du matérialisme. Les grands principes théurgiqnes élaborés par les plus hautes intelligences de tous les siècles passés, peuvent seuls donner le dernier coup aux théogonies et cosmogonies fabuleuses prônées effrontément par les sectes sacerdotales.

La THÉURGIE, reposant sur des données d'accord avec la science et la raison, élargit l'esprit humain ; au reste, le Créateur des Mondes a, dans sa sagesse, donné à tout ce qui vit et respire dans la création le sentiment inné de la progression.

Après cette digression et avant d'aborder le sujet principal que le zouave se proposait de traiter, il se recueillit quelques instants et toute l'assemblée chanta un hymne aux ESPRITS BLANCS GUÉRISSEURS qui inspirent les Théurges.

Puis le zouave reprit :

Les prohibitionnistes du progrès peuvent bien déverser la calomnie, le ridicule, imaginer mille tracasseries envers les THÉURGES GUÉRISSEURS inspirés ; ils peuvent encore, à l'aide de lois arbitraires que 1793 a laissées dans nos codes, et avec le secours de la routine et des préjugés, d'accord avec les coteries médicales, influencer des juges qui en condamneront quelques-uns d'entre nous. Mais qu'est-ce, après tout, que cette douce persécution ? Rien, rien que de la réclame pure, après laquelle la cause des THÉURGES se relève plus vivace et plus forte que jamais : la civilisation et le progrès marchent ; comme les soleils dans les cieux, ils éclairent et illuminent la raison des hommes, et rien ne peut en entraver l'essor.

Le zouave a exhorté l'assemblée à ne point suivre

ceux qui, égarés de la THÉURGIE pure, se sont jetés dans différentes sectes discordantes qui ont pour la plupart dérogé des premiers principes de leurs maîtres et en sont arrivés par un orgueil aveugle, à en dénaturer, à en matérialiser les préceptes. C'est ainsi que la plus grande partie des chefs d'École magnétique, somnambulique, spirite, hypnotique, théosophique et autres, ne sont que des déviations extravagantes des hautes pratiques des sages qui ont illustré les âges, sages qui, de même que CHRISTNA, ne s'attachaient qu'aux grands phénomènes psycologiques et rejetaient les évocations d'esprits aux fluides sombres qui malheureusement se manifestent dans les principaux centres lesquels s'occupent d'évocations d'esprit, évocations pour la plupart grossières, apocryphes, émanant d'esprits menteurs, faux savants qui plongent les chefs de réunion dans l'orgueil, la vantardise poussée jusqu'à l'abêtissement.

Pour ne citer que deux cas principaux, nous rappelerons que la gent spirite Kardeciste, qui prétend être sous l'inspiration des esprits les plus élevés des pures régions, s'est laissée naïvement tromper par les jongleries photographo-médianimiques spirites du fameux médium Buguet qui lorsque les esprits ne se rendaient pas à son appel, y suppléait par de grossières poupées exhibées en plein tribunal à la vue des simples, que le sieur Leymarie était parvenu à fanatiser à l'aide de ré-

clame à grand tapage dans la *Revue Spirite*, et dans le seul but de faire vider le porte-monnaie des crédules naïfs dans sa caisse.

Nous citerons en second lieu le centre spirite dissident qui, celui-là, prétend être guidé par une famille de prophètes inspirés des esprits qui trônent aux pieds de l'Éternel, nous voulons parler de la famille Delanne, Chalcas modernes, dont la prétendue infaillibilité défie tous les prophètes, bibliques ou évangéliques, sybilles, tireuses de cartes, somnambules, spiritistes, hypnotistes, etc.

Jamais, non jamais, semblable lucidité ne s'est ren contrée à un tel degré que dans la personne de madame Delanne, l'oracle des oracles par excellence, inspiratrice de sa société, et qui a par ses révélations, illuminé le capitaine en retraite Bourgès, surnommé le *Pître des Spirites* jusqu'à la folie, qui l'a conduit à la mort.

Si les Sybylles de Delphes, de Claros, de Cumes, de Délos, de Troie, de Babylone, d'Égypte, etc., avaient besoin du trépied où brûlaient des parfums qui les enivraient, pour rendre leurs oracles. Si Ezéchiel, de biblique mémoire, troisième grand prophète, une des lumières israélites qui vivait six siècles avant notre ère, était obligé d'employer différentes pratiques, dites sacrées, pour servir de véhicule à sa faculté prophétique, telles que de rester couché des mois entiers, tantôt sur

le côté droit, tantôt sur le côté gauche ; de dévorer un parchemin, de manger une tartine d'excréments, etc. Si nos pythonisses modernes, ont besoin de magnétiseurs, madame Delanne elle, n'a nullement besoin de ces ridicules accessoires ; elle voit tout, sait tout, prédit tout en regardant simplement dans un verre d'eau où les plus graves événements viennent complaisamment s'offrir à sa vue. La *Revue Spirite* de décembre 1870 qui, à cette époque, n'était pas encore tombée dans l'aveuglement où la plonge aujourd'hui les Esprits qui assistent l'ex-tailleur Leymarie, relate que madame Delanne a reçu une communication à propos de la guerre de 1870 au moyen du verre d'eau dans lequel elle dit voir « un génie habillé en femme, vêtue d'une robe de flanelle blanche et couverte d'un voile noir, debout, qui pleure et semble supplier le ciel. Qu'alors les troupes françaises arrivent, cernent les Prussiens et les mettent en déroute.

Et, malgré cela, la dame revêtue de la robe de flanelle blanche pleure toujours, mais cette fois-ci à genoux — ce Paris est terrible, — la victoire est certaine, l'étoile de la Prusse a pâli. — Puis, au troisième tableau, madame Delanne voit (toujours dans le même verre d'eau) que : « Nos ennemis sont fermés ; leurs lignes de retraite sont coupées partout, ils sont cernés de toutes parts et demandent la paix à leur tour. »

Le zouave s'est élevé contre des pratiques qui donnaient de semblables résultats, montrant le ridicule que de semblables publications, qui forment le fond de la *Revue Spirite*, déversent sur les adeptes de cette doctrine. Que de plus, elles sont en complet désaccord avec le livre des Esprits, dicté par les Médiums et publié par Allan Kardec, et dans lequel ces moyens d'évocations matériels ou d'effets physiques employés par certains médiums, sont blâmés (1).

Le zouave a prouvé par des arguments irréfutables que non seulement les médiums, mais les centres spirites qui s'étaient laissés aller à la pratique des évocations par les effets dits *physiques*, aux manifestations dites possessives, avaient périclité et étaient bientôt devenus la proie des Esprits de bas étage qui avaient porté la discorde dans les réunions et exercé une influence des plus déplorables, influence qui s'est surtout fait sentir sur ceux qui ont été le plus en crédit. Allan Kardec lui-même a été victime d'esprits de la pire espèce qui l'ont courbé pendant tout son apostolat spirite sous une continuelle souffrance, résultat d'une fausse pratique hy-

(1) Ces effets physiques, est-il dit, page 152 du livre des médiums, sont généralement produits par des esprits inférieurs. Les esprits inférieurs, est-il ajouté, aiment à mystifier, mais ils n'aiment pas être mystifiés ; ils se prêtent volontiers à la plaisanterie. Il est dit aussi, page 427 : « De tous les phénomènes spirites, ceux qui prêtent le plus à la fraude, sont les phénomènes à effets physiques. »

giénique et d'un orgueil excessif qui l'a empêché de se soumettre aux salutaires influences des THÉURGES assistés des ESPRITS GUÉRISSEURS qui avaient remué le monde et qui déploraient de le voir ainsi que ses familiers, dans un état si lamentable. Il avait cependant rapporté tout au long dans sa Revue, les cures merveilleuses du zouave Jacob au camp de Châlons et à Paris ; de Simonet, le menuisier à Bordeaux ; de Blandin de Saint-Pol à Versailles, et tant d'autres guérisseurs qui faisaient accourir la foule par l'éclat des cures qu'ils obtenaient avec le concours des ESPRITS AUX FLUIDES BLANCS, qui ne descendent jamais à faire du somnambulisme à l'aide de verres d'eau, de tables, et autres pratiques. Le résultat de ces grossières communications avec des esprits inférieurs, s'est manifesté par la maladie, la folie, la mort de ceux mêmes qu'Allan Kardec accréditait avec le plus de chaleur. D'autres, de fidèles adeptes, devinrent renégats, tel le médium écrivain Camille Flammarion (1).

Alis Dambel, secrétaire d'Allan Kardec et son médium de prédilection dans lequel il avait la plus grande confiance, est tombé par suite d'obsessions émanant d'esprits de la pire espèce, dans un état de délire tel qu'il s'est pendu...

(1) Nous avons entretenu nos lecteurs dans la *Revue Théurgique* du mois de janvier 1889, à propos de la façon dont il a, par vanité, nié sa faculté de médium écrivain, qu'il a pratiquée dans les réunions spirites et qu'Allan Kardec a publiées.

Le bijoutier Latheltin, une des gloires d'Allan Kardec, est mort fou d'obsession dans une maison d'aliénés.

Le capitaine en retraite Bourgès est également mort fou après sa sortie d'une maison d'aliénés... et tant d'autres, dont nous nous proposons, pour l'édification de nos lecteurs, de publier la biographie dans la *Revue Théurgique*.

Enfin, Allan Kardec lui-même, malgré ses hauts mérites, est mort foudroyé d'apoplexie, terrassé par l'obésité, résultat de l'intempérance, suggérée par le souffle des Esprits de la matière.

Hélas ! s'est écrié le zouave, quel déplorable tableau à offrir aux yeux des générations futures que l'histoire de ces hommes qui se sont imposés orgueilleusement pour rééditer les principes théurgiques pratiqués depuis les premiers âges de l'humanité en les propageant par des moyens vulgaires, primitifs, aidés d'Esprits sombres qui sèment la discorde et les divisent à ce point que dans une assemblée récente, les spirites se sont non seulement injuriés, mais frappés jusqu'au sang, imitant en cela les premiers chrétiens qui allaient dans leurs réunions jusqu'aux rixes sanglantes. Malheur ! malheur ! trois fois malheur ! aux THÉURGES AUX FLUIDES BLANCS, qui s'aventurent dans ces milieux infects, dans ces réunions qui sont pour la plupart dirigées par des hommes tarés, de petits écrivains sans nom : des médecins sans malades,

gens qui ne s'imposent que par l'astuce et l'intrigue. Méfiez-vous, THÉURGES, fuyez ces centres, regardez en arrière et voyez les résultats qu'ont obtenu les médiums guérisseurs qui se sont livrés bénévolement à ces absorbants matériels : Que sont devenus, par exemple, le célèbre Dunglas Home, mort misérablement à la suite d'une maladie terrible, du fait des Esprits bateleurs, madame Pœping, messieurs Dunaud, Hyppolite, les uns ruinés, d'autres dépossédés. Allan Kardec lui-même, première victime, mort, de même que Dunaud, étranglé par les Esprits, tous ceux-là victimes de leur ignorance et de leurs faiblesses.

Le zouave Jacob a ensuite entretenu l'Assistance des hauts faits de JÉSUS-CHRISTNA, qui ont été mis au jour et publiés par différents savants ayant étudié la langue sanscrite-indoue. Il faut élaguer, a-t-il dit, toutes les légendes invraisemblables accréditées par les prêtres dans le but d'abrutir le peuple et d'exploiter son ignorance à leur profit.

La cause principale a-t-il dit, du matérialisme qui ronge aujourd'hui la société spirite et la divise, c'est l'introduction des doctrines sacerdotales, faite par Allan Kardec à toutes les pages de ses écrits ; c'est le choix qu'il a fait de guides spirituels provenant des rites bibliques et évangéliques de rois fanatiques, inquisiteurs, de saints ignorants se mettant sous leur protection, tels :

Saint Jean l'Evangéliste, dont nous n'avons aucune preuve historique, sérieuse, saint Augustin, un des prohibitionnistes du progrès, intolérant persécuteur de quiconque croyait aux antipodes ; le roi de France saint Louis, roi fanatique, cruel, et imbécile qui ne rêvait que torture, inquisition, et achat de reliques apocryphes, que lui vendaient des Juifs, et même des Princes orientaux, des moines charlatans, tout cela au prix de l'or et de la ruine des contribuables, l'Esprit de vérité (ou Jésus-Christ), homme dont l'entité est contestée par tous les historiens sérieux, était également accrédité parmi les Esprits qui le protégeaient, en compagnie de Socrate, Platon, Fénelon, Franklin, Swedenborg (1).

Le Zouave a également fait comprendre qu'Allan Kardec, soit superstition soit calcul, s'est appuyé spécialement sur le christianisme pour développer la doctrine des Esprits, faute grave, et qui l'a entraîné fatalement à admettre des allégories superstitieuses et qui semblent vouloir former plus tard la base de dogmes et de cérémémonies religieuses. Ainsi, les Esprits par qui il se laissait guider bénévolement, lui ont ordonné de prendre pour emblème de sa doctrine le cep de vigne avec un raisin. Cette allégorie figure en tête des prolégomènes de la 2me édition du Livre des Esprits, en un

(1) Voir à la page XLIII des prolégomènes du *Livre des Esprits* (2e édition).

dessin que les Esprits lui auraient tracé eux-même. Cette image nous la considérons, nous, comme l'emblème de l'ivrognerie personnifiée dans l'antiquité par les Bacchus, les Silène, les Noé et tant d'autres... Elle semblerait vouloir remplacer le buis de la Fête des Rameaux que les chrétiens célèbrent en l'honneur de l'entrée triomphale de leur Dieu Jésus à Jérusalem.

Le zouave Jacob a terminé sa conférence en exhortant l'assemblée à ne pas se laisser entraîner dans ces superstitions de religions anciennes, et à ne pas s'attacher à évoquer des Esprits de cette catégorie qui peuvent, il est vrai, fasciner le néophyte, mais qui plus tard, le conduiraient non seulement au ridicule, mais souffleraient le venin de la discorde parmi les adeptes de la Théurgie.

Le Zouave a prouvé par des arguments sérieux que le Congrès projeté pour cette Exposition, qui doit rallier tous les croyants du monde à la doctrine des Esprits ne serait d'aucune valeur et n'aurait aucune homogénité. Il pourrait y avoir un semblant de concorde factice, mais il resterait toujours une scission entre chaque secte, ayant chacune des théories et des vues différentes, le venin qui existe dans les différents centres de Paris seulement fermentera toujours, car les Esprits sombres qui les ont divisés les tiennent toujours, se réservant de les animer plus tard, les uns contre les autres avec plus de persévérance. La fête s'est terminée par un hymne en

l'honneur de Jésus-Christna, et tous dans une fraternelle sympathie et une touchante concorde, se sont retirés, guéris, soulagés, consolés et pleines d'espoir dans l'extension de la Théurgie pure dont ils sont les intelligents et fidèles adeptes.

CHARLATANISME DE LA MÉDECINE

(*Suite.*)

» Il est tel malade qui prendrait le spleen si on lui ordonnait la *Quotidienne;* tel autre qui aurait une attaque d'apoplexie en lisant le *Constitutionnel ;* aussi y a-t-il grande sagacité à apporter dans les ordonnances à prescrire... Il faut hurler avec les loups. Je sors, aujourd'hui, de chez un malade entiché de vieilles idées ; demain j'entre chez un autre, entêté d'idées nouvelles ; ne faut-il pas que je cède aux nécessités des temps, et que je me résigne aux circonstances ? Non, je ne puis me trouver avec le docteur ***... Il a des opinions que je ne partage pas, et je ne puis, sans me compromettre, accepter cette consultation ; si monsieur le duc le savait, ma disgrâce serait assurée. Est-ce là du charlatanisme?

« Oserons-nous soulever un coin du voile dont se couvre ce docteur hypocrite, qui, par des dehors d'une fausse piété, cherche le moyen de parvenir en prenant le masque de la religion et de la charité, pour mieux en imposer à sa clientèle?... Voyez-le dans les temples, l'air content, l'œil fervent, la béatitude au front, désirant

attirer les regards des âmes pieuses, quelle sainte horreur n'a-t-il pas pour les faiblesses des autres médecins ? Associé aux hypocrites, parce que l'hypocrisie lui paraît une puissance, il prend le manteau de toutes les formes, de toutes les couleurs ; il joue son rôle selon les lieux et les temps ; ce qui lui a valu crédit, argent : avantages dont il sait jouir avec une béate humilité. Ses démarches ne seront pas infructueuses ; il sait que madame la marquise entend la messe de son curé. Assistons à cette messe ; je parviendrai à me faire connaître des sœurs de charité ; les sœurs m'introduiront dans le couvent de ***. Je deviendrai le médecin du bureau de bienfaisance ; je serai condamné, à la vérité, à monter quelquefois au cinquième étage. Médecin obligé des habitants des mansardes, n'ai-je pas l'espoir de descendre au premier, et dès lors, en faisant accroire au portier que je suis médecin du corps diplomatique, n'arriverai-je pas infailliblement au temple de la renommée et de la fortune ?

« Que pourrions-nous dire de ce médecin musqué, aimable, ignorant, se dirigeant sur la pointe des pieds vers le boudoir de cette douairière ? il caresse, en passant, d'un regard complaisant, la femme de chambre ; il lui promet une consultation. Rien ne lui manque : la bague obligée, l'épingle au jabot, le lorgnon en sautoir, la tournure médicale moderne ; il est complaisant adula-

teur de sa malade. Le docteur, ici, n'ordonne point, il contresigne les ordonnances de la dame, et sa physionomie fait semblant de penser. « — J'aime mieux du tilleul, docteur. — Eh bien ! soit, prenez du tilleul, belle dame. — Ah ! pas de médecine noire, dégoûtante, docteur ? Je préfère les grains de santé de la rue d'Antin. — Eh bien, soit, prenez des grains de santé. » Ce ton doucereux, insinuant, mielleux, si voisin du ridicule, ce mélange de puérilités, de babil, de prétentions, de niaiseries, exerce un empire despotique sur l'imagination de bien des gens ; ce charlatanisme n'en vaut-il pas un autre ?

« Les innovations médicales, les procédés nouveaux, les découvertes modernes, voilà ma médecine à moi ; j'administre l'iode, la morphine, l'acide hydrocianique ; ce n'est plus l'émétique, mais bien le tartrate antimoiné de potasse. Pour moi, tout m'est connu ; je suis le médecin d'autrefois ou le médecin d'aujourd'hui, *ad libitum* le résultat est le même. Une fièvre maligne ou une fièvre ataxique ; et, pourvu que ce soit une fièvre, n'importe ! le nom nous est indifférent. En disant ces mots, il montre sa tabatière en or, donnée, dit-il, en cadeau par un riche banquier. Il sait bien que l'artisan, a besoin qu'on lui en impose, et qu'il ajoute foi à la science lorsque son oreille a été frappée de mots qu'il ne comprend pas.

« Osons pourtant tracer encore, avec des douleurs qui lui conviennent, le médecin des eaux minérales. Il habite Paris en hiver ; pendant son séjour, croyez-vous qu'il perde un temps précieux à compulser les bibliothèques ? Il n'y trouverait pas de clients. Un soin bien plus important l'occupe : c'est de déterminer des amateurs à faire le voyage des eaux, dont il est l'inspecteur. Revenu sur son terrain, à son domaine chéri, il ne voit, il n'ordonne que sa panacée universelle. Peu lui importe que les principes minéralisateurs soient alcalins, ferrugineux, sulfureux, gazeux ou salins..., il connaît ses eaux, et ses eaux avant tout. L'un ne voit que maladies cutanées ; l'autre, que des vices dans le sang, ou des atteintes nerveuses. Celui-ci ne s'occupe que d'obstructions ; il soumet son malade à se laisser palper sur un canapé ; il fait semblant que le tact lui a découvert des symptômes qui avaient échappé aux médecins de Paris, qui lui ont conseillé les eaux ; c'est un vice organique. Vous avez été mal traité, dit-il avec assurance. Hélas ! que peut lui apprendre le tact ? Sa sagacité est impuissante, et la nature n'a-t-elle pas dérobé à tous les physiologistes les documents qu'il assure lui être familiers ? N'importe ! son intérêt passe avant les considérations personnelles ; il lui faut des buveurs d'eau, et surtout des Parisiens en calèche. Il sollicite les médecins, ses amis, de lui envoyer des malades.

» Ah ! si une princesse daignait honorer nos eaux de sa

personne, ma fortune serait faite ; les titres, les décorations, couronneraient le zèle que j'ai montré pour mon établissement thermal. Nous serons flattés de vous recevoir à Enghien, dit celui-ci au chef de division, au bureau du ministère, et même au modeste employé ; puisque vous ne pouvez vous éloigner de Paris, vous trouverez des logements analogues à votre fortune, vous jouirez des délices de la vallée de Montmorency. Ne croyez pas que les eaux des Pyrénées valent mieux que les nôtres. » Voilà les rivalités établies. Le médecin des établissements thermaux lointains allègues d'autres motifs : « Le mouvement du voyage vous est indispensable ; vous aurez la vue d'un site charmant ; le pays est économique, nous y faisons bonne chère, nous y donnons des bals, des concerts presque tous les jours ; vous vous y amuserez ; vous avez besoin de quitter Paris, d'avoir des distractions ; nos bains ont reçu, grâce à mon crédit, à mes sollicitations, des améliorations que mon prédécesseur avait négligées. Nous vous ferons administrer des douches aussi bien qu'à Tivoli. » Le malade part. S'est-il amusé? Non. Est-il guéri. Non. Il a dépensé beau d'argent. Jean s'en est allé comme il était venu, il revient dans ses foyers avec sa maladie ; il est même plus indisposé qu'auparavant, car M. le docteur Fédoré n'a-t-il pas fort judicieusement remarqué, dans un de ses ouvrages, que les eaux minérales ne guéris-

saient personne, et que les malades de Strasbourg qui faisaient le voyage à Baden, en revenaient plus malades qu'avant leur départ ? Cette branche d'industrie n'avait pas échappé au mordant Guy-Patin qui en a fait justice de la manière suivante : « Pour ce qui est des eaux mi-
« nérales, je vous dirai que je n'y crois guère, et n'y ai
« jamais cru davantage ; maître Nicolas Piètre m'en a
» détrompé il y a quarante ans. Fallope les appelle un
« remède empirique. Elles font bien plus de c..., qu'elles
« ne guérissent de malades.

« Elles sont plus célèbres que salubres, je m'en tiens
« à l'expérience journalière, comme aussi à l'autorité
« d'Hippocrate, d'Aristote, de Gallien, qui les ont assez
« improuvées. » (Lett. CCCLXXII, p. 96, t. III.)

« Pline l'a fort bien dit, lorsqu'il parle des médecins qui charlatanent leurs malades.... Ce sont de fortes lessives qui échauffent et dessèchent les entrailles, au lieu de les nettoyer simplement et doucement. » (Lett. LXXVII, p. 214, t. I.)

Dr AUDIN ROUVIÈRE.

(*A suivre.*)

LE DOCTEUR PIORRY ET SON PLESSIMÈTRE

Qu'est-ce que Piorry ? Qu'est-ce que son plessimètre ?

Le trop fameux Piorry, qui déjà, depuis 1816, soutint dans sa thèse de docteur une théorie « sur *les dangers de la lecture des livres de médecine par les gens du monde*, » pour ce motif sans doute que cette lecture aurait dévoilé les pratiques dangereuses de la médecine, attaque vigoureusement son collègue Claude Bernard, en voulant, par des argumentations entortillées, prouver au célèbre professeur que rien n'est plus clair, plus précis, plus mathématique même que l'art de guérir à l'aide des drogues *puantes* et *nauséabondes* de la pharmacopée, administrées à la suite de ses observations faites à l'aide du *plessimètre* à *percussion médiate* qui est l'invention d'un nommé Avenbrugger, de Vienne (1765), importé en France par Corvisart, et que Piorry qualifia de percussion *médiate* au lieu de percussion *immédiate*, nom que lui avait primitivement donné Avenbrugger. En médecine, changer le nom d'une vieille théorie erronnée pour la ressusciter sous une autre forme, depuis Hippocrate, c'est toujours la même chose.

« Toutefois, exagérant singulièrement le mérite de sa *découverte*, s'écrie un de ses collègues, l'aliéniste

Claude Lachaise, M. Piorry se crut, dès ce moment où elle reçut l'assentiment général, appelé au rôle de réformateur. Ne rêvant que percussion et plessimètre, il prit un langage à part, et se créa une sorte d'existence idéale, qui témoigne d'une connaissance incomplète ».

« Le plessimètre, dit M. Piorry, dans une conférence du 26 février 1869, en un petit instrument de bois ou d'ivoire permettant, selon lui, de reconnaître les lésions les plus profondes et de les rapporter très fidèlement sur le papier, afin d'avoir sous les yeux la configuration de l'organe malade. » Ce trop célèbre docteur se sert également d'une petite plaque de métal qu'il applique sur le corps du patient qui a la naïveté de se prêter à cette ridicule manœuvre, et sur laquelle il frappe du doigt.

Le célèbre Magendie va nous édifier sur la valeur de la *découverte* de l'immortel Piorry de *plessimétrique* mémoire.

Un jour que Magendie était occupé à faire l'autopsie d'un cadavre, se présente Piorry, son plessimètre dans sa poche. « Vous êtes venu à propos, s'écria Magendie, auscultez ce cadavre, tracez-nous son cœur. » Piorry s'applique à prouver sa science en traçant les limites du cœur sur l'épiderme du cadavre. Mais, ô déception, en ouvrant la partie du cœur, Magendie, qui avait ménagé une surprise à son cher collègue, avait eu soin d'enlever

par le dos le cœur si bien tracé par ce prince du savoir. Magendie éclata de rire. Vous croyez peut-être, lecteurs, que cette mystification, qui lui arrivait souvent, l'empêcha de continuer ? pas le moins du monde; il donnait même des cours aux colons du quartier latin. Mais un beau matin qu'il s'évertuait dans sa démonstration, il trouva à la place du cœur d'un cadavre des débris de légumes, de la paille, du foin, etc., etc.; les vétérans des écoles lui avaient ménagé cette surprise. Un désordre indescriptible, des trépignements, des cris de coq, et un charivari complet fut la suite de cette singulière aventure, et toutes ces preuves de son charlatanisme ne l'empêchèrent pas de continuer et de faire admettre cette ridicule théorie, dans le programme des examens des écoles contradictoires médicales de notre belle France.

Devant ce charlatanisme déplorable sur une prétendue science, qui est contestée par ceux mêmes qui en sont les dépositaires; devant l'empirisme flagrant qui caractérise la médecine, nous sommes à nous demander ce que veut dire : « Médecine illégale » dans la bouche d'un juge, et où et comment il reconnaît la « médecine légale ».

Propriétaire-Gérant : ZOUAVE JACOB.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

THÉOGONIES

ET

COSMOGONIES DES CULTES

(Suite)

Les Celtes qui furent les premiers Aryas ou aborigènes qui émigrèrent au pied de l'Himalaya, pour se diriger vers l'Occident, laissèrent des traces du culte qu'ils rendaient au soleil par des images lingam-yoni dans tous leurs parcours et plus particulièrement lorsqu'ils s'établirent dans la Gaule, dans les Iles Britanniques.

Les constructions en pierres brutes qu'ils élevèrent pour représenter les organes de la génération que nous connaissons sous les noms de monuments *celtique* ou *druidique* se rencontrent non seulement dans les régions qu'ils ont habitées jadis, en France, en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, dans la péninsule ibérique, mais en Allemagne, dans le Danemark, en Suède, en Norwège,

en Corse, en Sicile, dans l'île de Sardaigne apportées par différentes sectes de peuples nomades venus d'Asie.

Les images les plus anciennes de ce culte sont les menhirs (du celtique *men*, pierre, et *hir* longue) ou peulvans (de *peul*, pillier, et *van*, pierre) et étaient représentées par un monolithe de forme allongée, enfoncé verticalement dans la terre.

Il y a en a qui sont encore debout et qui ont douze mètres de hauteur ; dans la presqu'île de Lockmariaker, il y en a un renversé qui est d'une dimension bien supérieure. « On n'a retrouvé son pareil, dit M. H. Martin, que dans les solitudes de cette Tartarie centrale où ont pénétré jadis les essaims des premiers Aryas ou Argens, pères communs des Celtes et de toute la famille indo-européenne. Qu'on se figure, dit-il, un monolithe, un obélisque brut de granit gris un peu plus haut et trois fois plus gros que l'obélisque de la place de la Concorde — plus de 22 mètres (67 pieds de hauteur).

« Quelques auteurs regardent les menhirs comme des idoles, parce qu'on en trouve, notamment à Trendion (Morbihan) et à Loudun (Vienne) qui se terminent par une tête grossièrement taillée. Certains menhirs ont pu avoir un caractère commémoratif, comme ces pierres du témoignage au moyen desquelles les Hébreux consacraient souvent le souvenir d'un fait important. Au chapitre du livre de Josué (XXIV, 26 et 27), nous lisons que

ce chef conquérant, au moment de mourir, assembla les Israélites à Sichem, et qu'après leur avoir rappelé tous les bienfaits de Jéhovah, qui les avait tirés de la servitude d'Egypte, il leur fit jurer de rester fidèles à son culte. En commémoration de cet engagement solennel, il prit une grande pierre et la dressa là, sous le chêne qui est près du sanctuaire de l'Éternel. Puis Josué dit au peuple: « Voici cette pierre qui vous servira de témoignage, car elle a entendu toutes les paroles que l'Éternel a prononcées avec nous ; qu'elle soit un témoignage contre vous, pour que vous ne reniiez pas votre Dieu. » — « Une pierre de ce genre, dit M. Saulcy, ressemble beaucoup, on en conviendra, aux pierres fichées qui existent encore par milliers dans les landes de Carnac » ; quelquefois, ces pierres sont couvertes, comme les obélisques égyptiens, de dessins et d'inscriptions: Olaus Magnus en a vu en Suède qui portaient sur leurs faces des caractères runiques. En Bourgogne, nous avons la *pierre écrite* de Saulieu, dont un des côtés présente des figures grossièrement dessinées. Disons toutefois que rien ne prouve que les figures et les inscriptions soient toujours contemporaines des menhirs qu'elles décorent. On conçoit que longtemps après l'érection, on ait pu les affecter à des usages religieux ou civils complètement distincts de leur destination primitive.

C'est ainsi que des menhirs ont pu être choisis pour

servir de pierres limitatives ; dans le département de la Haute-Marne, un peulvan, appelé *Haute-Borne*, porte une inscription latine indiquant les anciennes limites des Leuci, habitants du Barrois.

Il n'est pas impossible, du reste, comme quelques archéologues l'ont cru, que des pierres de la forme des menhirs aient été spécialement érigées à l'époque gauloise, pour servir de bornes entre les tribus, et qu'elles aient été consacrées au dieu Mark (l'Hermès des Grecs et le Terme des Latins). » (P. Larousse).

L'Hermès des Grecs, l'Hermès Trimegiste des alchimistes, des cabalistes, etc., étaient, le Thoth ou Osiris (le Soleil). Il était le Teutatès des Celtes, des Germains, des Gaulois, le dieu Terme, Orgham, Mercure ou Soleil adoré chez les Latins sous la forme du lingam représenté allégoriquement sous la forme d'une pique ou d'un javelot.

Toutes ces figures personnifiant le dieu Soleil des premiers peuples indous représentaient la fécondité universelle, elles ont été adorées par tous les peuples de la terre ; les traditions religieuses s'accordent toutes pour proclamer ces différentes divinités comme iniateurs des sciences, des arts, des croyances de l'ancien Orient. Les livres d'Hermès, au dire de Lactance et de saint Augustin font autorité dans l'histoire de la théologie de tous les peuples. M. Egger n'y voit que « l'œuvre mutilée de

cette singulière époque (IVe siècle), de cette école étrange à la fois religieuse et philosophique, rationaliste et mystique, qui inonda de ses œuvres, et remua par ses rêveries souvent grandioses, souvent obscures, le siècle des grandes luttes théologiques. Il y retrouve les traces de la Bible côte à côte avec celle de Timée, »

« En résumé, s'il faut admettre avec M. Egger que les livres d'Hermès sont bien l'œuvre des néo-platoniens, il faut aussi, ce nous semble, accorder que cette œuvre continue, en la modifiant un peu, l'ancienne tradition égyptienne, tradition monothéiste et hautement philosophique, digne assurément d'avoir inspiré la grande école de Pythagore, et par elle-même le génie même de Platon. Les plus beaux morceaux d'Hermès ne sont pas vraiment trop différents de ces pierres et inscriptions que nous ont révélés les rituels découverts dans les nécropoles. « Salut à toi, l'unique, dieu vaste, dieu illimité, âme du monde, vieillard toujours rajeuni, éternel voyageur des siècles ! » — « Je suis ce qui est, ce qui a été, ce qui sera. » « O Dieu, c'est sans douleur que je viens vers toi. Je me suis réjoui en contemplant ta splendeur, accorde-moi splendeur et beauté pour la vie qu'on voit toujours. »

Il semble que tous ces dogmes élevés, un moment obscurcis par l'ignorance et la corruption de la religion égyptienne, aient vécu pendant longtemps d'une sorte

d'existence souterraine et soient révélés de nouveau dans le grand siècle des rêveries religieuses. On a aussi attribué à Hermès les livres sur l'alchimie, science dont il est considéré comme l'inventeur, mais ces livres, s'ils ont jamais existé, sont entièrement perdus.

(*A suivre.*)

SPIRITISME ET SPIRITISTES

Depuis la fondation de la Revue Théurgique, il paraîtrait que les coteries sacerdotales, médicales, renforcées par tout le fretin des esprits forts de ces temps, s'exercent de plus belle à déverser non seulement le ridicule, mais la calomnie sur les Théurges qui suivent nos matinées et nos séances.

Cela nous paraissait tout naturel de la part de ces exploiteurs de l'esprit et du corps humains, et nous n'aurions qu'à suivre notre œuvre sans nous en préoccuper, car, depuis longtemps nous avons compris que dans ces milieux, l'instinct de la conservation du métier parle plus haut que la conscience. Mais ce qui semble le plus surprenant, c'est que la plupart des sectes spiritualistes, spirites, secondent nos adversaires dans des mesures que nous qualifierons de jésuitiques, et jettent les hauts cris aussitôt qu'on touche à leur parfaite personne. Rien n'exaspère plus fortement ces fanatiques que

de voir critiquer les communications qu'ils obtiennent dans leurs réunions d'Esprits faux savants et méchants qui les tourmentent et les divisent.

Déjà, lorsque nous suivions les séances d'Allan Kardec, nous avions eu la franchise de commenter certaines communications dictées aux Médiums, et Allan Kardec lui-même avait toutes les peines du monde à dissimuler son ressentiment contre nous. Nous étions devenu la bête noire des chefs de réunion et de leurs médiums. Pour ces gens-là nous étions un grossier personnage, un insolent sans charité chrétienne, ne ménageant personne, pas même les quelques servents opulents qui faisaient la gloire de ces réunions de vaniteux. Nous ne respections même pas le bienheureux saint Louis, Président spirituel de la société spirite, qui avait sa statue en plâtre dans la salle des réunions qui étaient présidées matériellement par Allan Kardec.

Nous ne respections pas davantage l'Esprit de Vérité qui serait, selon les révélations spirites, Jésus de Nazareth. Le vénéré Maître, Allan Kardec, n'échappait pas plus que les autres au contrôle du Zouave, qui était traité par les spirites de la première heure comme Jésus par les Scribes et les Pharisiens. Mais Jésus ne se privait pas de flageller ses ennemis rigoureusement, de chasser les vendeurs du Temple, etc... Nous serions curieux de voir de quelle façon le *Dieu des chrétiens* se comporterait envers

les prêtres de nos jours qui débitent en son nom, à prix d'or, force mensonges et herésies scientifiques, et envers les spirites qui se targuent de posséder son concours, comme président spirituel en compagnie du bienheureux saint Louis.

Nous avons la conviction que s'il revenait en ces jours *de progression* spirite et de charlatanisme clérical, toutes les schlagues, tous les knouts russes ou germains, ne suffiraient pas pour fustiger ces centres qui grouillent dans la haine et la discorde. Tous les troupeaux de cochons du Périgord ne lui suffiraient pas pour les débarrasser des esprits sombres qui les excitent à se dévorer entre eux.

Nous n'avons pas de notions certaines sur les premiers pas que fit Jésus dans son apostolat, mais nous serions curieux de savoir si les Scribes et les Pharisiens firent dire des prières à son intention avant de le faire mettre en croix ; toujours est-il qu'Allan Kardec en faisait marmoter à l'intention du Zouave par ses fervents. Et quels étaient ces fervents ? Nous les avons signalés plus haut. Que sont-ils devenus ? nous ne saurions trop le répéter avec douleur : les uns sont morts d'indigestion, par ignorance hygiénique de même qu'Allan Kardec, d'autres ont fini par la folie, le suicide, etc., etc...

Et si nous envisageons la situation présente, quel spectacle nous offrent les deux Sociétés spirites rivales

qui ont leur siège à Paris. Quels sont les hommes capables ou inspirés qui sont à la tête du mouvement spirite, où sont leurs états de services? leurs célébrités médianimiques. Rien, rien que médiocrité.

Déjà Allan Kardec lui-même, brisé, accablé, torturé par ce milieu de fanatiques ignorants qui le rendaient ridicule, ne put résister à ces nullités envahissantes qui faisaient partie de son état-major.

Son mandat de Président de la Société expiré, il l'abandonna, tout en se réservant le bénéfice des livres que lui avaient dictés les Esprits par l'intermédiaire des médiums, promettant à ses ouailles de continuer ses publications dans la retraite, et les exhortant à lui fournir, comme par le passé, des matériaux puisés à n'importe quelle source pour alimenter ses écrits. Mais hélas! les Esprits en avaient disposé autrement! Entré pauvre à la Présidence de la Société, il en sortait avec une fortune. Mais à la dernière minute il fut foudroyé, au moment où, sur le palier du sanctuaire, il fermait la dernière caisse du butin qu'il emportait. Comment fut-il reçu par ses principaux apôtres qui l'avaient devancé dans le monde des Esprits, tels son secrétaire Alix Dambel qui s'était suicidé; le bijoutier Lateltin mort dans une maison d'aliénés; l'éditeur des ouvrages spirites, Didier père, et tant d'autres morts ayant contre lui des sentiments haineux!

Nous en avons un exemple dans la lettre que M. Didier fils, ex-médium écrivain dans les séances d'Allan Kardec, ne craignit pas de publier, après la mort de son père, dans le journal *l'Avenir* du 4 janvier 1866, où il disait :

« J'ai appris d'une manière incidente que la semaine même des funérailles de mon cher père, on l'avait évoqué à la Société spirite de Paris. J'ai aussitôt écrit à M. Allan Kardec pour lui exprimer mon blâme, d'un semblable procédé, et pour m'opposer formellement à ce qu'un pareil fait soit renouvelé. M. Allan Kardec m'a répondu par une fin de non-recevoir, m'objectant que je n'avais pas qualité pour m'opposer à cette évocation; que je ne pouvais empêcher l'esprit de mon père de se communiquer, soit à la Société, soit dans les groupes particuliers, bref, qu'il passerait outre, ne tenant compte de ma lettre, etc...

» Pendant des années, ajoute-t-il, j'ai été spectateur plus attentif qu'on ne le supposait des actes spirites... les Spirites ont tort de se livrer à des évocations qui ne donnent aucun résultat, n'apportent aucune preuve d'identité, et, comme le disait mon père, servent de verges à nos adversaires pour flageller la doctrine spirite.

» Signé : A. DIDIER. »

Nous sommes parfaitement de l'avis de M. Didier père. Combien n'avons-nous pas nous-même déploré les évocations provoquées à chaque séance par Allan Kardec, et qui amenaient des esprits farceurs qui l'assistaient lui et ses médiums évocateurs. Le plus souvent, les communications sortaient du cerveau du médium, qui se jouait de la naïve crédulité de ceux qui y ajoutaient foi.

Mais nous sommes surpris de cette phrase de la lettre de M. Didier fils : « Pendant des années, j'ai été spectateur plus attentif qu'on ne le supposait des actes spirites. ». Pourquoi *spectateur* seulement? N'était-il pas médium écrivain côte-à-côte avec Allan Kardec et autres?... Comment ne le dit-il pas... aurait-il, de même que son ami Camille Flammarion, mystifié les esprits en leur faisant croire à sa faculté, ou serait-il, à son exemple, devenu renégat ? Cela semble véridique.

Nous ne pouvons nous prononcer sur les motifs qui ont décidé la rupture de la maison Didier avec Allan Kardec, toujours est-il qu'il a fallu des choses graves pour que cet éditeur des livres spirites ait agi ainsi, car, en définitive, tous deux s'enrichissaient du labeur des médiums pauvres et désintéressés qui avaient fourni la matière des ouvrages édités. Nous pourrions avoir quelque indulgence pour M. Didier éditeur : c'était pour lui affaire de métier ; mais que dire d'Allan Kardec qui

prêchait à toutes les pages de ses publications qu'il était criminel de spéculer sur les communications des Esprits, chassait de son groupe comme des parias les malheureux médiums pauvres, qui acceptaient une petite obole pour servir à l'instruction des Spirites et à la curiosité des incrédules, qui, après conviction, alimentaient la clientèle de sa Société !

Ce n'est pas le moment de nous occuper spécialement de ces questions qui ont une grande importance sur les agissements intolérants d'Allan Kardec. Il est vrai que nous avons toujours soutenu que le désintéressement était une des premières conditions pour obtenir le concours des Esprits supérieurs. Cependant il est certains cas où le médium pauvre, sans spéculer sur sa faculté, peut accepter une légère obole qui le rémunère du temps qu'il perd. Car il est à noter que les médiums se recrutent le plus souvent dans la classe pauvre et nous n'en avons pas connu qui se soient enrichis, si ce n'est Allan Kardec, qui a exploite leur médiumnité, comme un impresario exploite ses artistes, avec cette différence que l'impresario ménage ses artistes et s'exerce à vivre en bonne intelligence avec eux, tandis qu'Allan Kardec leur jetait l'anathème et les expulsait de ses réunions. Allan Kardec, Dieu merci, n'a pas à se plaindre, il a été vraiment privilégié, car, n'étant pas médium, il ne subissait aucune des tyrannies qui ont sévi sur ceux qu'il exploitait.

Il n'a été que l'éditeur des Esprits de l'autre monde comme Didier était celui des Esprits incarnés. Au reste combien de chefs de groupes spirites, qui n'avaient d'autres talents que de recevoir les médiums chez eux, attiraient nombreuse société tout en n'acceptant aucune rémunération, tiraient profit de leur complaisance en recevant force cadeaux. Combien qui étaient très pauvres sont aujourd'hui dans l'aisance, et en jetant les yeux autour de nous, nous pourrons nous convaincre que la plupart de ceux qui sont aujourd'hui à la tête du mouvement spirite, sont les mêmes qui s'exerçaient déjà jadis à cette industrie. Ah ! ceux là, par exemple, n'aiment pas le Zouave, car il n'a jamais voulu leur servir de marchepied, quelque bénéfice qu'ils lui aient offert.

Nous pouvons cependant constater qu'il y en a peu qui aient complètement réussi. Que sont devenues, en effet, les premières *Lumières* spirites de l'entourage d'Allan Kardec, qui s'étaient déjà presque canonisées de leur vivant ?... Nous avons, plus haut, signalé la triste fin de quelques-uns des plus éminents de la première heure et, avant de suivre les traces malheureuses de ces successeurs du chef de la doctrine, écoutons ce que pensent les spirites modernes de la triste fin de l'apostolat d'Allan Kardec.

« Les esprits lumineux, s'écrie P. G. Leymarie, le champion du spiritisme moderne, dans un discours qu'il

prononça sur la tombe d'Allan Kardec le 3 avril et qui parut dans la Revue spirite du 1er Mai 1887 — fuient la passion, cherchent la froide et simple raison, qui fait les choses mathématiques et stables, et Dieu, principe actif, est toute raison. Or, la passion dénature l'acte le plus simple, et réveille la bête endormie dans notre moi transformé par les vies successives. »

« Allan Kardec, ajoute-t-il, dans ses pensées dernières auxquelles il n'a pu donner la dernière main (pensées qu'il serait peut-être utile d'éditer), avance qu'il eut à souffrir de la passion qui animait les hommes de son entourage ; las de la lutte, fatigué par les insinuations mensongères, désillusionné, il donnait sa démission de président et fuyait la société d'études qu'il avait créée. Ne voulant songer à fonder de choses stables qu'après un an de repos, il désirait, sur son terrain de la villa Ségur, construire une maison de produit avec une salle de réunions. Il lui fallait des hommes de bonne volonté, instruits, modestes, dévoués, employés logés et payés, en vue d'une direction suivie de l'Œuvre spirite. Il parlait de 30,000 francs de revenus, pour commencer à mettre son plan en acte, et d'une somme supérieure ensuite; ceux qui le devaient aider pécuniairement oublièrent leurs promesses.

» La passion, si commune chez les êtres mal pondérés, avait malmené Allan Kardec, homme robuste, sobre

travailleur et sage penseur; les insensés le frappèrent droit au cœur, et le firent mourir d'un anévrisme.

» La société scientifique du spiritisme, poursuivie par les mêmes menées passionnées, s'en préoccupe peu, ayant meilleure besogne à terminer: chose essentielle, elle doit, avant tout, mettre de l'ordre dans ses propriétés mobilières et immobilières, et leur donner une valeur qu'elles n'avaient pas, en vue de l'avenir de la cause. »

D'après ce que nous venons d'entendre, Allan Kardec n'aurait pas pu donner la dernière main à ses pensées parce qu'il a eu à souffrir de la passion des hommes de son entourage. Mais de quoi se plaignait-il? Cet entourage n'était-il pas son œuvre? n'avait-il pas exploité en sa faveur les passions *adulatrices* de ceux qui en faisaient partie? ne répétait-il pas à chacune de ses seances: « Heureux les pauvres d'esprit » qui l'appelaient « cher maître » à tout propos; n'a-t-il pas par sa rigidité et son intolérance chassé de son sanctuaire et livré à la vindicte de ses apôtres les malheureux médiums qui acceptaient la moindre rétribution, le moindre cadeau?... Ne fuyait-il pas les médiums à effets physiques pour ne s'attacher qu'aux médiums écrivains qui, la plupart du temps, écrivaient des bourdes émanant d'esprits faux savants et farceurs, ou bien qui sortaient du cerveau des médiums?

Ah! si encore il avait suivi l'exemple des sages Théur-

ges de l'antiquité qui ont illustré les temps passés, et qu'il eût pratiqué la science des évocations avec la majesté qui convient aux Esprits blancs, s'entourant d'Esprits et d'hommes aux idées vastes qui auraient recherché les médiums aux grandes pratiques, qui avaient du crédit, qui faisaient accourir la foule par des manifestations à grands effets ! Mais non, il lui fallait des rengaînes de bonshommes, de vieilles femmes, de gens illettrés ; là il trônait ; n'étant pas orateur, il était à l'aise avec des simples, à qui il s'empressait de donner la parole à ses réunions pour débiter des racontars à dormir debout, et il ne se faisait pas faute d'interrompre un orateur savant qui aurait peut-être exprimé des idées en dehors de l'orthodoxie spirite, mais qui n'aurait pas manqué plus tard de se rendre aux vérités consignées par les médiums assistés d'Esprits supérieurs.

Allan Kardec ainsi entouré aurait été soutenu, encouragé, et n'aurait pas été réduit à fuir la société des études qu'il avait créée, et de donner sa démission de Président pour se retirer dans sa villa de Ségur, avec l'intention d'y fonder un établissement de rapport, c'est-à-dire commercial, selon le dire de l'apôtre de la première heure, Leymarie.

Mais 30,000 francs ne suffisaient pas à ses vues ; il lui fallait des commanditaires riches, de bonne volonté, instruits, modestes, dévoués, employés logés et payés,

en vue d'une direction de l'Œuvre spirite, — et ceux qui devaient aider pécuniairement, oublièrent leurs promesses.

Certes, il y a toujours eu et il y aura toujours des penseurs, inventeurs, philosophes ou industriels qui désireraient être secondés dans leur œuvre, de cette façon, et auxquels les promesses ont fait défaut, et qui, cependant, même sans le secours de la doctrine des Esprits, ne se sont pas abandonnés faiblement au découragement à ce point de mourir d'un anévrisme.

Décidément nous savons bien, nous qui avons connu Allan Kardec, qu'il n'était pas fort, mais jamais nous ne nous serions douté, sans les révélations que nous fait M. Leymarie, qu'il fût aussi ramolli.

Mais, le sieur Leymarie, un des apôtres de la première heure, fut naturellement un de ceux dont il eut le plus à souffrir, car il a toujours fait et fait encore preuve d'une ténacité telle qu'au lieu de quitter sa place de libraire et d'administrateur de la Société, il s'y cramponne, bien qu'il ait toujours été et soit encore honni de la majorité des spirites. Nous préférons les Desliens, les Malet (dit colonel), les Bourgès, les de Bonnemère, les Bitard, qui eux, se sont retirés après sommations.

« La Société scientifique du spiritisme (continue Leymarie), poursuivie par les mêmes attaques passionnées,

s'en préoccupe peu, ayant meilleure besogne à terminer. »

Qui donc poursuit la Société qu'il dirige, si ce n'est d'anciens collègues de l'entourage d'Allan Kardec, et pour n'en citer qu'un, qui a été et est son adversaire le plus acharné, nous nommerons le groupe des prophètes Delanne qui a déserté la société mère pour en former une autre.

Si jamais Allan Kardec a souffert d'insinuations mensongères, c'est bien de la part de M. Delanne père, car combien de flatteries, d'adulations, d'amplifications, de communications insensées (telle la prophétie citée dans le numéro de juin de la Revue Théurgique, à propos de la guerre 1870), cet ex-voyageur n'a-t-il pas tâché d'insinuer dans l'esprit faible d'Allan Kardec.

A-t-il assez, à l'aide du spiritisme, organisé de réceptions, de banquets dans toutes les villes où il passait, pour arriver à placer des clysopompes de la maison qu'il représentait et dont il a aujourd'hui la suite, grâce au concours d'un des ex-présidents de la Société spirite, Mallet, qui aimait tant à se faire passer pour colonel.

Cependant, en ces jours, il semblerait qu'il y a réconciliation entre les deux Sociétés.

Nous n'avons pas de peine à croire, devant le déplorable exemple de discorde qu'ils ont donné jusqu'à présent, qu'ils sont toujours animés de la même passion

dont ils faisaient preuve et dont Allan Kardec se plaignait si fort. Et comme il est nécessaire qu'ils entretiennent en eux les Esprits de discorde qui exaltent leur vanité, ils vont bientôt, nous n'en doutons pas, recommencer à se dévorer après la trêve imposée par le concile.

Ces personnages nous font l'effet des pharisiens qui ont torturé Jésus de Nazareth jusqu'à ce que mort s'en suive et qui, plus tard, l'ont divinisé ; car si nous écoutions les Leymaristes et les Delannistes, Allan Kardec serait le prophète des prophètes, et ils ne tarderont pas, ils commencent déjà, du reste, à le diviniser.

Les hommes ont été ainsi de tout temps, et il en sera toujours ainsi sur cette terre de luttes et de passions, car il faut vivre, se vêtir, se loger, acquérir de la célébrité si l'on peut, et cela sans grand talent, sans facultés exceptionnelles, le plus souvent à l'aide de jongleries, comme les photographes spirites et les prophètes franco-germains Delanne.

Dans le même discours, le sieur Leymarie, faisant allusion à son importante personne, ajoute : « Heureusement aussi l'administrateur actuel de la société scientifique du spiritisme, n'est pas encore atteint de maladie de cœur; il est de force à supporter patiemment, avec philosophie, les coups de boutoir, de quelque part qu'ils viennent. »

Personne n'a jamais douté, parmi les Spirites dissi-

dents et en première ligne la famille Delanne, que la délicatesse de cœur n'était pas le fait de l'administrateur actuel de la Société scientifique ; car il est certain que personne autre à sa place, après avoir été hué, conspué, violenté, ne serait resté froid devant ces manifestations antipathiques, et n'aurait eu comme lui l'indignité de rester dans la place et de s'y implanter cauteleusement, attirant à la Société tous ceux qu'Allan Kardec en avait écartés.

M. Leymarie s'occupe fort peu si ses ouailles sont des médiums à effets physiques, mercenaires ou désintéressés, réincarnationistes, magnétiques, somnambules, hypnotiseurs, tireurs de cartes, prestidigitateurs ou théosophes.

Il a fait de ce méli-mélo une macédoine, des plus indigestes il est vrai, mais qui le soutient et le fait vivre. Après lui le déluge!... Il s'est rendu maître de la librairie ; et il est à la tête de la Société. Il y a bien des assemblées pour contrôler ses actes, mais au dire de madame Berthe Fropo, vice-présidente de la Société spirite française (Delanne) « Les assemblées générales se composent de quatre membres : M. et madame Leymarie, M. Vauthier, le trésorier, et M. Joly, le gérant de *la Revue*, qui signe tout ce qu'on veut, ce qui veut dire qu'il est un imbécile. Voilà, ajoute cette dame, les quatre champions du Spiritisme scientifique ; voilà les savants qui doivent popula-

riser les principes supérieurs de la science du Spiritisme, c'est à sourire de pitié!...

« Est-ce la Société scientifique psychologique, s'écrie de nouveau madame Berthe Fropo, à propos de la corruption qui envahit les mœurs des successeurs d'Allan Kardec (qui se mettent d'accord avec la religion laïque), qui est appelée à développer les principes *supérieurs*, et à fonder la religion laïque et universelle, dans laquelle on discute le mariage libre, pas même monsieur le maire et son écharpe, pas même nos lois qui défendent la société contre l'adultère et l'immoralité. C'est à croire que ces gens ont pour mission de nous ramener à la sauvagerie. Mais, tous les soirs, il se fait des mariages libres dans les rues de Paris; et c'est dans le local duquel M. Vauthier a expulsé l'union spirite française de votre maison, ô cher et vénéré maître! (Allan Kardec) que des questions semblables sont soulevées, discutées! C'est à croire qu'ils soient frappés d'aveuglement moral. »

Hélas! chère dame Fropo, nous déplorons ce que vous déplorez vous-même, et notre indignation se joint à la vôtre.

Mais pourquoi ces récriminations? est-ce que dans le sein de la Société spirite française, dont vous êtes vice-présidente, vous ne voyez pas ces mêmes choses autour de vous?... Hélas, combien des plus renommés qui vous entourent ont été unis sans le secours de M. le maire et

de M. le curé... est-ce que, parmi les dames qui trônent orgueilleusement dans vos rangs et aux premières places, il n'y a pas bon nombre d'anciennes filles galantes ?

De l'indulgence et de la tolérance, Delanniers! la société a ses faiblesses et ses exigences.

Nous croyons nous, Théurges, que vous avez eu raison de faire la paix, car les deux antagonistes se valent! si vous voulez vous en convaincre, fouillez dans leur passé!

Rappelons-nous cette parole de Jésus de Nazareth (qui inspire les spirites sous le nom d'Esprit de vérité) prononcée en parlant de la femme tombée: « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre ! » et personne n'osa la jeter.

Les Scribes et les Pharisiens furent les plus intolérants, ne les imitez pas.

Nous, Théurges, nous ne jetons d'anathème sur qui que ce soit, nous dévoilons franchement les erreurs de chacun, comme nous aimerions qu'on le fît pour nous-mêmes.

Nous admettons les plus humbles de la société, les parias dans notre sanctuaire; mais jamais, au grand jamais, nous ne mettrons, pour n'importe quel motif, des gens tarés à la tête d'une direction quelconque et nous croyons que l'oubli de ce principe a été la plus grande cause de vos divisions et des malheurs qui les ont accompagnés.

Vous vous plaignez avec chagrin, noble dame, que les Leymaristes ou *les quatre champions* ont démarqué jusqu'au titre qu'Allan Kardec avait donné à la doctrine des Esprits, mais vous oubliez que la doctrine qu'a publiée Allan Kardec existait de temps immémorial, sous le nom de Théurgie, nom consacré dans toutes les langues et les encyclopédies. Allan Kardec a fait comme les vaniteux qui l'ont précédé dans l'art d'exploiter les Esprits, tantôt sous le nom de magie, de sorcellerie, cabalisme, magnétisme, somnambulisme, spiritisme et enfin hypnotisme, nom inventé par les savants académiciens qui ont tout nié.

Il était nécessaire pour les quatre champions dont vous vous plaignez, et qui dérogent aux principes d'Allan Kardec en admettant dans leur sein les médiums typtologues, les magnétiseurs, somnambules, tireuses de cartes, prestidigitateurs et autres... qui ne cherchent qu'à faire vider le porte-monnaie des simples dans leur escarcelle, il était nécessaire de changer le titre de la société primitive qui était autrefois plus sévère sur le recrutement du personnel spirite, car quoi qu'on puisse dire, Allan Kardec, malgré ses erreurs, n'aurait jamais admis dans son giron le personnel que nous venons de citer; jamais il n'aurait prostitué la *Revue* pour accréditer de semblables jongleurs mercenaires, qui aujourd'hui font les frais et le succès de la *Revue*. Nous admettons bien

qu'Allan Kardec n'avait pas la perspicacité requise pour la tâche qu'il s'était proposé de mener à sa fin, car il se laissait naïvement tromper par quiconque le flattait, mais nous lui reconnaissons cependant une autre valeur qu'à ceux qui disposent aujourd'hui de la Doctrine des Esprits, qu'il défendait, lui, avec l'honnêteté d'un commerçant consciencieux.

Ce qui nous a poussé à nous retirer du contact d'Allan Kardec, c'est sa pression autoritaire, qui tout d'abord nous avait captivé et nous l'avait fait prendre pour un homme supérieur, ce qui donnait une foi aveugle dans ses décrets. Mais nous nous sommes bientôt aperçu qu'il se trompait souvent dans ses appréciations, surtout à notre sujet, et devant les résultats contradictoires de ses prévisions, nous avons compris qu'il n'était pas inspiré, et n'était vraiment que le compilateur machinal, inconscient, qui recueillait tout ce qui lui était donné soit par les Esprits de l'autre monde, soit par ceux d'ici-bas. Il était, par nature, soumis à toutes les influences bonnes ou mauvaises ; tant mieux si elles étaient bonnes, tant pis si elles étaient mauvaises.

Mademoiselle Japhet et les trois demoiselles Beauvais étaient inspirées et assistées d'Esprits aux fluides blancs, qui leur ont dicté le plus exact code de vérité sur la doctrine des Esprits.

Allan Kardec a eu une phase de succès dans sa vie, en

classant ces communications selon la place qui leur convenait et encore — de son propre aveu — il consultait les Esprits, car il ne faisait rien sans eux (1).

Il eût été heureux pour l'honneur et la propagation de cette doctrine si belle et si consolante, qu'Allan Kardec restât dans cette voie, mais sa vanité prit bientôt le dessus, excitée par les adulations de son entourage spirituel et matériel qui, comme le déclare son fameux successeur Leymarie, l'a fait souffrir jusqu'à ce que mort s'en suive.

(1) Voir la *Revue Spirite* du 1er avril 1858.
— *Théurgique* du mois de septembre 1888.

(*A suivre*).

LA COCAÏNE

(*Suite.*)

Dans la *Revue Théurgique* du mois de Février 1889, nous avons signalé avec effroi les dangers de ce poison des plus actifs qui depuis quelque temps exerce d'épouvantables ravages sur les malheureux qui se le laissent administrer.

Nous avons déjà fait là l'historique de plusieurs de ces végétaux maudits qui sont fort en faveur auprès de la majeure partie des médecins.

Nous rappellerons à nos lecteurs que la coca était autrefois brûlée sur les autels des temples dédiés au soleil par les prêtres Incas, qui la présentaient au peuple comme une plante sacrée. Ces prêtres, pour donner plus de prestige à leurs charlatanesques cérémonies, officiaient au milieu des nuages de fumée produite par cet arbrisseau qui exhale un parfum tout particulier.

Nous avons déjà dit dans cette *Revue* que « la coca » était encore employée hors du temple, tantôt comme

philtre amoureux, tantôt comme panacée à tous les maux. On en usait aussi pour se préserver des fautes ; on en présentait au moribond, et lorsqu'il pouvait en exprimer le jus avec les lèvres, il était guéri ; enfin, c'était une amulette et un talisman des plus efficaces pour se préserver de toutes les infortunes, de tous les malheurs d'ici-bas.

Si certaines sectes spiritualistes n'en sont pas arrivées au point de pontifier dans de la fumée de coca, elles sont pis encore, puisqu'elles l'accréditent comme une panacée universelle par la voix du charlatanisme médical à leur dévotion.

Voici ce que nous lisons dans la *Revue spirite* du 15 Aout 1886, p. 542. La coca : sa culture, ses avantages commerciaux, par le *docteur Wahu*, ancien médecin principal des Hopitaux militaires, officier de la Légion d'honneur, spirite éclairé et convaincu, etc., etc... puis son adresse à la suite, et la réclame pour la vente de sa brochure sur la haute valeur de ce poison. Il est surtout bien recommandé de s'adresser à lui pour avoir de la graine afin de propager cette bienfaisante végétation.

Non satisfaits de consacrer à cette réclame plusieurs feuilles de leur *Revue*, les champions (pour nous servir des expressions de Mme Berthe Fropo) de la société Allan Kardec dissidente, reviennent à la rescousse dans le n° du 1er Septembre de la même année et d'une manière

encore plus accentuée ; et, cette faiblesse prouve l'ignorance qui aveugle ce pontificat spirite maladif qui, nous n'en doutons (car ne suspectons pas sa bonne foi), recommande à ses ouailles, dans les colonnes de sa *Revue*, l'usage de ce poison si dangereux.

Si nous voulons être une seconde fois édifiés sur les conséquences funestes qu'entraîne l'usage de la coca, écoutons ce que le célèbre chirurgien dentiste A. Préterre rapporte dans la *Revue* « l'Art dentaire », du mois de mai 1889.

Extrait du compte rendu des travaux de la Société de biologie, d'après le *Progrès médical* ;

« M. MAGNAN fait une importante communication sur les *caractères de l'intoxication chronique par la Cocaïne*. Ce sont surtout les accidents aigus du cocaïnisme qui ont été étudiés par les physiologistes d'une part, les chirurgiens de l'autre. Les accidents chroniques sont moins connus et présentent quelques particularités que les observations mettent en relief, mieux que les descriptions. Obs. 1. Négociant, 48 ans, a commencé l'usage de la morphine en 1878 pour des coliques néphrétiques. En 1886, pour se guérir de la morphine, il se mit au chlorhydrate de cocaïne dont il ariva vite à prendre un gramme. Il éprouvait le sentiment habituel après l'injec-

tion. Au bout de deux mois, il cessa, effrayé par des symptômes nouveaux. C'étaient des illusions nouvelles, les objets bougeaient autour de lui, des hallucinations de l'ouïe, il entendait des bruits soudains qui lui donnaient de la frayeur ; de l'hyperexcitabilité neuro-musculaire, s'annonçant par des secousses dans les membres. Après avoir repris six mois la morphine, le malade revint à la cocaïne ; les hallucination revinrent. Il sentait des coups, s'imaginait avoir un corps étranger sous la peau, etc. Le tout avec un certain degré d'analgésie, il sentait pourtant les piqûres. Au bout de peu de temps, il survint une attaque épileptique nettement caractérisée. — Obs. 2. Pharmacien, 44 ans, prend de la morphine en 1884 pour des colique hépatiques ; en 1887, il se met à la cocaïne ; hallucination de la sensibilité générale, il se croit des microbes sous la peau ; secousses musculaires, tremblement, puis, un jour, attaque d'épilepsie, suivie peu après d'attaques subintrantes. — Obs. 3. Médecin, 39 ans ; prend de la morphine en 1872, pour des névralgies, n'a jamais eu de troubles sensoriels. En 1887, il prend de la cocaïne et arrive vite à deux grammes. Alors, hallucinations de la vue et de l'ouïe, sensation de corps étrangers sous la peau, analgésie légère.

« De ces trois observations si semblables on peut conclure que la cocaïne donne surtout des troubles de la

sensibilité générale. C'est le phénomène le plus net. Puis viennent les hallucinations. L'action est donc fort différente de celle de la morphine et se rapprocherait plutôt de celle des alcools et de l'absinthe, avec cette différence que l'intoxication par la cocaïne qui agit sur les parties corticales de l'encéphale, paraît marcher d'arrière en avant, débutant par le lobe occipital pour atteindre ensuite les centres sensoriels ; à l'inverse de ce qui se voit pour l'alcool et l'absinthe.

« M. Laborde rappelle que dans l'intoxication expérimentale chez le chien, il a vu des attitudes spéciales qui peuvent faire penser que l'animal a des hallucinations ; il a aussi noté les phénomènes convulsifs.

« M. Déjerine a vu, à la suite d'une dose trop forte, chez un cocaïnomane, une tachycardie excessive, le pouls était à 17°. Je demande si M. Magnan a noté quelque chose de semblable.

« M. Magnan répond que cette tachycardie se voit surtout dans les accidents aigus de la cocaïne, qui paraissent porter surtout sur le pneumo-gastrique et s'accompagnent de troubles cardiaques et respiratoires.

« M. Ch. Richet dit que pour l'étude de ces poisons on ne peut conclure directement de l'homme à l'animal. La cocaïne, comme l'absinthe, le haschich, etc., est d'abord un poison psychique ; puis convulsivant avec une action plus forte. La phase d'empoisonnement

psychique sera naturellement beaucoup plus marquée chez l'homme que chez l'animal ; le premier sera beaucoup plus sensible.

M. Laborde répond que l'animal peut servir à fixer d'abord le degré de toxicité de la substance employée.

Nous venons de les entendre, ces docteurs qui, après avoir fait sans doute nombre de victimes, avouent que la cocaïne prise à la dose d'un seul gramme, détermine chez les patients des « illusions nouvelles ; les objets bougeant autour d'eux ; des hallucinations de l'ouïe, entendant des bruits qui leur donnaient de la frayeur ; de l'hyperexcitabilité neuro-musculaire (1) ».

(1) L'hypéresthésie est un accroissement anormal de la sensibilité qui peut se localiser dans un seul organe, soit dans les muscles, dans la peau, les viscères et principalement dans l'organisme sensitif, qui passe avec une rapidité extraordinaire d'un point à l'autre, et souvent envahit toutes les parties du corps et principalement le cerveau.

(*A suivre*).

Propriétaire-Gérant : Zouave Jacob.

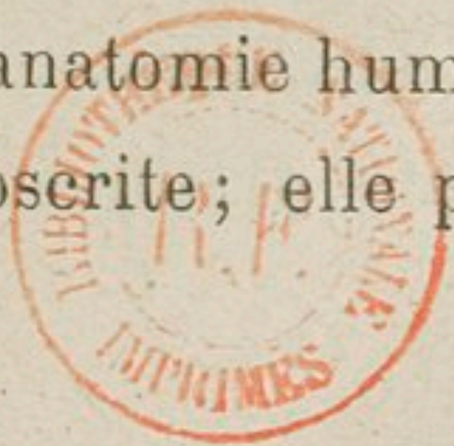
ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

PROGRÈS SCIENTIFIQUES

ANATOMISTES ET MICROGRAPHES

« L'anatomie, pour naître, dit Requin, eut à triompher des obstacles que lui opposait autrefois la nature des hommes ; elle dut braver à la fois la nature et les hommes ; elle dut braver le repoussant spectacle de la mort ; elle dut secouer le joug des préjugés religieux. Abusés par le dogme de la métempsycose et par les fausses idées qui résultent de leurs symboles religieux, les peuples les plus anciens (ceux de l'Inde et de l'Égypte, par exemple) sont peints dans l'histoire comme révérant dans le corps des plus vils animaux la figure matérielle d'une âme humaine ou d'une divinité, et ne pouvaient, sans sacrilège, y porter le couteau.

« En Grèce même, malgré les lumières de la philosophie et la liberté de l'esprit, l'idée qu'une souillure morale résultait de l'attouchement d'un cadavre mit un obstacle invincible à la culture de l'anatomie humaine ; mais, la zootomie ne fut point proscrite ; elle profita



même de ce préjugé qui forçait les médecins de chercher dans l'organisation des animaux des lumières sur celle de l'homme. »

Ce ne fut guère qu'environ cinq siècles avant notre ère que les premiers zootomistes parurent. Les philosophes : Alcméon, disciple d'Archytas de Tarente, Empédocle d'Agrigente, Démocrite, Héraclite furent ceux des plus accrédités qui précédèrent Aristote et l'aidèrent à jeter les premières bases sérieuses de l'anatomie comparée ; son petit-fils Érasistrate fut le premier qui disséqua des corps humains, on prétend même que des criminels lui furent abandonnés et qu'il les disséqua vivants. Quatre siècles plus tard, le plus célèbre, Galien parut et fit la plupart de ses expériences anatomiques sur des singes. Les ouvrages de Galien furent pendant longtemps la règle des écoles.

L'anatomie marchait alors à grands pas et dotait l'humanité de découvertes précieuses qui mettaient un frein aux écoles médicales qui administraient déjà de ces temps à tort et à travers leurs poisons destructeurs ; mais elle fut arrêtée dans sa marche progressive par l'obscurantisme religieux ; il était bien acquis aux sectes sacerdotales (cette hydre aux mille têtes), prohibitionnistes de tout progrès, d'arrêter le cours des investigations anatomiques que les Ptolomée n'avaient pas dédaigné pratiquer. Ce ne fut qu'au XIVe siècle, que

l'anatomie fut tolérée et remise en pratique par Mundini de Luzzi, Zerbi, Achilli, Benedetti, Bérenger de Capri, Massa, Sylvius qui suivirent dans cette première période les traces de Galien. Mais bientôt avec André Vésale s'ouvrent de nouveaux horizons qui délivrent l'anatomie de ses fausses conditions en renversant les théories inexactes de Galien. André Vésale comptait sur les bancs de son école les Eustachi, les Fabrice d'Aquapendente, les Varole, les Colombo, etc.

La composition des ouvrages d'André Vésale produisit toute une révolution dans la science anatomique, ce qui fit dire au jésuite Sénac, premier médecin de Louis XV, que Vésale avait découvert un nouveau monde : « La hardiesse, dit P. Larousse, avec laquelle Vésale attaquait les opinions de Galien et des autres auteurs anciens, depuis longtemps admises et respectées ; les preuves indiscutables dont il étayait ses descriptions et ses arguments ; la foule de découvertes nouvelles qu'il annonçait dans la structure du corps humain ; le tableau exact qu'il traçait de tout ce qu'on avait connu jusqu'à ce jour ; enfin, l'étendue de l'ouvrage, le nombre et la perfection des planches qu'il renfermait, tout annonçait l'aurore d'une nouvelle ère dans la science médicale.

« Après la dévastation des Goths, dit Vésale dans sa préface, lorsque toutes les sciences, jusque-là si floris-

santes, furent tombées en décadence, il parut d'abord en Italie quelques médecins petits-maîtres, qui, à l'imitation des anciens Romains, méprisant tout travail manuel, firent pratiquer par des esclaves les opérations et les pansements que réclamait l'état des malades, comme les architectes font exécuter les travaux grossiers par des maçons. Il arriva alors que, comme ceux qui exerçaient encore l'art de guérir dans toutes ses attributions, c'est-à-dire l'*hygiène*, les médicaments et les opérations manuelles, en retiraient peu d'honneur et de profit; ils abandonnèrent bientôt les bonnes traditions de l'antiquité et laissèrent à des infirmiers, des apothicaires et des barbiers le soin d'opérer des malades. L'art tomba bientôt si bas, qu'on ne vit plus que des charlatans se donnant le nom de médecins et ne sachant opposer que des amulettes aux maladies, dont ils ignoraient les causes. La chirurgie, cet art divin que les Asclépiades nous ont légué, qu'aujourd'hui encore les rois de l'Inde et de la Perse ne dédaignent pas d'exercer de leurs propres mains et qu'ils transmettent à leurs enfants comme un noble héritage, la chirurgie tomba aux mains d'obscurs praticiens ayant à peine rang parmi les valets. Qu'on ne croie pas que je veuille donner la préférence à la chirurgie sur les autres parties de l'art de guérir; dans mon opinion, il faut les faire concourir toutes également et simultanément à sa perfec-

tion, et celui-là sera le plus heureux et le plus habile dans sa pratique qui saura se servir de la triple ressource que la science lui présente. Rarement, en effet, il arrive qu'une maladie ne réclame pas à la fois les secours de la chirurgie, de l'hygiène et de la matière médicale, de manière qu'on ne saurait trop recommander aux élèves de mépriser les clameurs de soi-disant médécins, et d'être eux-mêmes chirurgiens comme l'étaient les Grecs et comme l'art et la raison l'ordonnent, afin de ne pas faire détourner au détriment de l'humanité une médecine mutilée et incapable de soulager les maux qui l'affligent. »

« Que pourrait-on dire aujourd'hui de plus fort et de plus sensé? Ne croit-on pas entendre la voix de ces hommes de génie, de Desault, de Chaussier, de Bichat, qui, eux aussi, marchant sur la trace de Vésale, firent de suprêmes efforts pour ramener l'unité dans l'art de guérir et de fonder une chirurgie médicale? Et cependant, au lieu de jouir de son vivant de la gloire qui depuis s'est attachée à son nom et qui y demeurera attachée tant que l'étude de l'anatomie sera en honneur, Vésale se vit en butte aux attaques les plus violentes de la part de ses contemporains. Il avait attaqué Galien, dont le nom faisait alors autorité dans toutes les écoles, et mettre en doute l'infaillibilité de Galien, c'était ruiner la réputation de savoir à laquelle prétendaient les plus

grands professeurs de l'époque. Aussi leur colère ne connut-elle pas de bornes. Sylvius dit que le grand anatomiste devrait être désormais appelé non pas Vesalius, mais *Vesanus*, et il lui voua une haine qui ne se démentit jamais. Piccolomini, plus adroit, ne visa qu'à le rabaisser en soutenant que tout ce qu'il avait écrit de vrai était emprunté à Galien et à Hippocrate. Dryander, Putæus, Eustachius et Fallope le combattirent à leur tour. Leurs attaques n'en irritèrent pas moins au plus haut point Vésale, qui semble avoir été disposé à secouer l'autorité des anciens, autant par caractère que par l'intime conviction qu'il avait de leurs erreurs.

« En dépit de l'opposition de ses contemporains, la réputation de Vésale comme opérateur et comme professeur ne faisait que s'accroître.

« Il jouissait en paix de sa gloire et des richesses qu'il avait acquises à cette cour de Madrid qui brillait alors d'un si vif éclat, lorsqu'une étrange accusation vint briser l'édifice de son bonheur. On prétendit que, pendant qu'il disséquait le cadavre d'un gentilhomme afin de découvrir les causes de sa mort, on avait vu le cœur tressaillir sous le tranchant du scalpel ; malheur invraisemblable, car il n'y a pas de léthargie capable de résister aux opérations nécessaires pour mettre le cœur à découvert, l'ouverture de la poitrine, des cartilages, des côtes, du sternum, etc. Quoi qu'il en soit, Vésale, pour-

suivi par des envieux puissants, fut déféré à l'inquisition, qui le condamna stupidement à mort comme coupable d'avoir opéré la dissection d'un homme vivant. Philippe II n'obtint que difficilement que la peine fût commuée en un pèlerinage à Jérusalem. S'il faut en croire Albinus et Boerhaave, la condamnation aurait été surtout déterminée par ses railleries journalières sur l'ignorance et les mœurs débauchées des moines. Pendant qu'il était à Jérusalem, en 1564, Fallope mourut, et le sénat de Venise offrit à Vésale la chaire d'anatomie que cette mort laissait vacante. Il s'embarqua aussitôt pour l'Italie; mais, en route, son bâtiment fut jeté par la tempête sur l'île de Zante, et ce fut là que l'illustre et malheureux savant mourut de faim selon les uns, mais plus vraisemblablement par suite des fatigues qu'il avait endurées pendant ce voyage. » (G. Larousse.)

Après Vésale, les découvertes anatomiques se succèdent avec rapidité. La connaissance du système vasculaire amène à celle de la circulation; les valvules des veines sont découvertes par Fabrice d'Aquapendente; l'existence de la circulation pulmonaire est reconnue par l'inspection du cœur et des vaisseaux par Michel Servet, que le fanatique Calvin fit brûler à Genève. Harvey vient ensuite faire sa révolution en physiologie en condamnant la vieille théorie des oscillations du cœur par la circulation du sang.

Puis vinrent ensuite les anatomistes d'Alexandrie qui entrevirent celle du système lymphatique.

Les conduits chylifères sont aperçus par l'Italien Aselli, qui croit les voir aboutir au foie. Le Français Pecquet donne la vérité sur le réservoir du chyle et le canal thoracique, par où ce liquide va se mêler au sang veineux. Le Suédois Olaüs Budbeck et le Danois Thomas Bartholin démontrèrent en même temps l'existence des vaisseaux lymphatiques dans les organes.

Nous pourrions encore citer une foule de chercheurs qui sont devenus classiques et qui ont doté la chirurgie de nouvelles découvertes; mais nous abrégerons nos citations en désignant les noms les plus connus ; tels sont ceux de Stenon, de Glisson, d'Albinus, de Brunner, de Peyer, de Huc, de Graaf, de Malpighi de Pacchioni, etc.

MICROGRAPHES

Avec le secours du microscope, Leuwenhock, Swammerdam, Lionnet, ouvrent un nouvel horizon à la science. La perfection qu'il a atteint aujourd'hui donne des images très réelles sur les infiniment petits qui permettent aux helminthologistes de nous fournir des détails sur l'anatomie microscopique des êtres qui vivent dans les textures des tissus de l'homme et des animaux ; et, tout nouvellement, M. Moitessier, de Montpellier, a employé le microscope à la reproduction photographique des infiniment petits.

MAGNÉTISME ET MAGNÉTISEURS

MESMER

« Mesmer (Frédéric-Antoine), médecin allemand, est l'auteur de la doctrine du magnétisme animal. Sa thèse, *De planetarum inflexu*, est une réminiscence de l'astrologie judiciaire. Il y prétend que les astres, par le moyen d'un fluide subtil répandu dans tout l'univers, influent sur les corps animés. Comme à l'époque où Mesmer se fit recevoir docteur, on s'occupait beaucoup, à Vienne, du traitement des maladies au moyen d'aimants, soit naturels, soit artificiels. Mesmer réussit à se faire un certain nombre de partisans parmi les gens disposés à croire à tout ce qui a une apparence de merveilleux. Bientôt il annonça avoir trouvé dans les propriétés de l'aimant un remède à toutes les maladies » (P. Larousse). Cette découverte fut revendiquée par le Père Hell (Maximilien), jésuite, célèbre astronome hongrois, et bien avant, par Libarius, disciple de Paracelse qui, lui-même,

avait appliqué la puissance de l'agent fluidique ; puis continué par Pierre Borel et Van Helmont, qui poursuivirent bien plus loin que le Père Hell leurs investigations sur l'alchimie et sur la propriété des aimants.

« Ces savants chercheurs avaient déjà poussé fort avant l'influence curative du fluide universel, quand Mesmer, accusé aussi de plagiat par le Père Hell, se flatta de nouveau d'avoir fait une découverte bien plus importante.

Quelle était cette découverte, « qu'il regardait comme le grand agent de l'univers », et par la vertu duquel il prétendait obtenir des cures merveilleuses, sans le secours des procédés aimantés du jésuite Hell? C'était le fluide magnétique « médecine d'attouchement, dit M. de Jussieu, pratiquée en tout temps et par toutes les nations » et que Mesmer n'avait point inventée mais bestialement dénaturée et *animalisée*.

« Les idées que Mesmer, dit Louis Blanc, donnait comme une découverte lui étant propre, sont loin d'être neuves ; on les retrouve émises dans Paracelse, Maxwel, Libarius, Pierre Borel. En outre, il n'avait pas plus le droit de revendiquer pour lui l'application de ces doctrines à la médecine, dit M. Hœfer ; car bien antérieurement à Mesmer, il est souvent question, dans les ouvrages des médecins, de cures magnétiques. »

Écoutons Deleuze, un des apôtres les plus accrédités

du magnétisme, quand il dit : « Lorsque Mesmer annonça sa découverte, il ne voulut point dévoiler un secret dont il se croyait seul possesseur, à moins qu'on ne lui donnât un certain nombre d'élèves choisis... Il en publia les bases en vingt-sept propositions, qu'il se réservait de prouver, et dont il promettait de donner le développement et d'expliquer les conséquences dès qu'on aurait consenti à assurer son sort (il voulait cent louis par élève). Ces propositions étaient fort obscures ; plusieurs d'entre elles, contraires aux opinions reçues en physique ; elles n'ont jamais été clairement expliquées, et cependant on a obtenu le plus grand succès en magnétisme. Cela prouve qu'elles n'avaient pas l'importance que leur attribue leur auteur, et que les effets qu'il produisait et ceux qu'ont produits ses élèves n'étaient pas essentiellement liés à sa doctrine. »

» Qu'espériez-vous donc, s'écrie le baron Dupotet (revenu lui-même de ses illusions) des flatteries que vous adressiez aux savants de ce temps ? Vous n'avez donc pas reconnu qu'elles ne servaient qu'à vous rendre misérable à leurs yeux. »

Comment en serait-il autrement et que devenait l'autorité des guérisseurs de l'antiquité devant les procédés ridicules tels que passes, baquettes *magiques*, etc., accrédités par Mesmer et ses adeptes, comme moyens indispensables pour obtenir les vertus nécessaires à guérir?

Plus tard, lorsque la foule, avide de nouveautés, accourut pour jouir de ce divertissant spectacle de crises et de convulsions (imitées par le docteur Charcot), Mesmer, redoublant de mise en scène, de charlatanisme, imagina le fameux baquet avec les accessoires de fils aimantés, qu'il tenait du jésuite Hell. » Elevé au milieu d'une vaste salle, son couvercle se trouvait percé d'un certain nombre de trous d'où sortaient des branches de fer coudées et mobiles. Les malades était rangés pêle-mêle autour de ce baquet dans une nudité complète, chacun ayant sa tige métallique, qu'il devait appliquer directement sur la partie malade, etc. » (*Encyclopédie du dix-neuvième siècle.*)

« Il fallait, dit Larousse, se faire inscrire longtemps d'avance, et bientôt vint la mode de retenir le baquet pour une soirée, absolument comme on retient aujourd'hui une loge à l'Opéra. Mesmer mit d'abord le *baquet* dans un hôtel de la place Vendôme. Il y avait monté quatre appareils, trois pour les riches, où il opérait lui-même, et le quatrième pour les pauvres, où il se faisait remplacer par son valet. »

« Au milieu de la foule agitée, Mesmer se promenait en habit lilas, armé d'une baguette magique qu'il étendait sur les individus réfractaires. »

Mesmer qualifiait de *générateurs* les baquets autour desquels les malades prenaient place. Ceux-ci étaient

pris soudain par une action terrible qui déterminait chez les uns des vertiges effrayants, des trépignements de pieds, des mouvements tétaniques, des convulsions, des hoquets ; chez d'autres des crises délirantes des plus diverses ; des hommes, des femmes, se précipitant dans les bras l'un de l'autre, s'embrassaient avec joie, et avec amour ; la majorité se repoussait avec horreur.

« Les effets produits sur les malades rangés autour du baquet, au dire de Larousse, étaient des plus variables. Les uns, et c'était ordinairement le cas de ceux que l'on magnétisait pour la première fois, n'éprouvaient rien ; chez les autres, l'action magnétique se manifestait par des éclats de rire, des bâillements, des frissons ou des sueurs. Enfin, ceux qui avaient déjà plus ou moins ressenti les influences du *baquet*, étaient agités par des convulsions, qui duraient quelquefois jusqu'à trois heures, et qui toujours étaient d'une violence extrême. Ces convulsions, que Mesmer appelait des *crises*, étaient un peu longues à s'établir ; mais, dès qu'un patient en avait une, les autres l'imitaient successivement.

« Les femmes y étaient beaucoup plus sujettes que les hommes.

» Elles commençaient par des gémissements douloureux, accompagnés de pleurs et entrecoupés de hoquets effrayants ; bientôt la respiration participait du râle, la face prenait un aspect cadavérique : la mort par suffoca-

tion paraissait prochaine. Tout à coup, par une sorte de réaction suprême, les malades se ranimaient, et alors, au milieu d'éclats de rires immodérés, on les voyait se jeter à terre, se relever, comme poussés par un ressort, se poursuivre, se repousser, enfin, se livrer, ainsi que des énergumènes, aux mouvements les plus singuliers et les plus divers. A ce moment, Mesmer saisissait les plus furieux à bras-le-corps et les emportait dans une pièce voisine, dite la *salle des crises* ou *l'enfer des convulsions*, dont les murs et le parquet, soigneusement matelassés et capitonnés, leur permettaient de se livrer à leurs ébats, sans pouvoir se blesser.

» Les crises étaient suivies d'un état de langueur et de rêverie qui ne disparaissait qu'au bout de plusieurs heures. Quant aux effets curatifs résultant du traitement, les uns déclaraient n'avoir éprouvé aucun soulagement, tandis que les autres, et c'étaient toujours les plus nerveux, ceux qui avaient passé par la salle des crises, affirmaient que, grâce au bienfaisant baquet, leurs maladies avaient disparu comme par enchantement. »

Mesmer avait-il réellement la conviction que le fluide magnétique ne pouvait avoir d'action qu'à l'aide de la grotesque pratique qu'il exerçait à l'aide de son baquet et de ses accessoires? Croyait-il vraiment à ce qu'il accréditait... qu'il n'y avait point de guérison sans crise?

Si Mesmer avait été mis à la raison pour sa prétendue découverte des aimants par le père Hell, il pouvait être tranquille au sujet du fluide magnétique qui avait été mis en pratique depuis les premiers âges du monde et que, deux siècles avant lui, Paracelse avait, avec sagesse et désintéressement, mis en pratique ainsi que ses adeptes Libarius (1605), Borel (1620), Van-Helmont (1644), sans avoir recours aux mises en scènes dont le charlatanisme l'entoura. « Je ne serais pas éloigné de penser que sa croyance à un fluide magnétique animal fût équivoque, s'écrie le baron Hénin de Cuvilliers, ex-secrétaire de la Société du magnétisme de Paris. (*Arch. du mag.*, t. II.)

C'est la doctrine de Mesmer qui donna prise à tous les genres de charlatanisme dont nous sommes encore victimes aujourd'hui, et c'est désolant de voir dans quel état sont tombés ses disciples.

Il est assuré qu'il n'y en a pas un qui n'ait un système différent dans sa manière de pratiquer.

Mesmer, sans se préoccuper qu'il viendrait une époque où l'agent fluidique, grâce aux données THÉURGIQUES, reviendrait dans toute sa vérité, s'adressa aux Académiciens pour accréditer sa prétendue découverte. Hélas ! combien il paya cher son orgueilleuse prétention pour établir sa renommée !

« Pour pratiquer le magnétisme, dit Deleuze, on n'a

besoin que de volonté, de confiance et de charité. S'il (Mesmer) a voulu dire que la guérison s'opérait par un changement subit qui se manifeste par des symptômes évidents, cela n'est pas toujours vrai. Car plusieurs maladies se guérissent par une amélioration lente et graduelle, sans qu'on puisse remarquer le moment où elles ont pris un autre caractère. »

Après Mesmer, nous arrivons au Marquis de Puységur. Les résultats déplorables du baquet avaient refroidi l'enthousiasme public, et le Marquis, apôtre acharné de Mesmer, songea à inventer un autre moyen plus simple. Pensant qu'il était inutile de renouveler aucun essai à Paris, il se retira dans son château de Buzancy où il se mit à opérer. Pour remplacer le baquet de Mesmer, il imagina un vieil arbre aux branches duquel il attacha des cordes qui devaient remplacer les tiges de métal du baquet; il avait établi des bancs tout autour; et là, les malades que le prestige de son nom attirait, s'asseyaient tenant en main les extrémités des cordes attachées à l'arbre magique, et les appliquant, de même que les tiges de Mesmer, sur les parties souffrantes. Là, les crises étaient plus douces, et la bonne foi des paysans, secondée par l'inépuisable bienfaisance, le caractère aimable et désintéressé de M. de Puységur, amenait les meilleurs résultats : beaucoup de guérisons furent constatées dans cette mise en scène. M. de Puységur re-

marqua que beaucoup de ceux qui prenaient des crises, étaient en état de somnambulisme artificiel ; il supprima alors l'arbre et ses accessoires, et se mit à actionner par sa volonté les malades, dans l'intention de les endormir ; ce moyen lui réussit dans une certaine mesure, car il obtint un grand nombre de cures, et, de ce jour, le somnambulisme artificiel entra dans le domaine public.

Mais hélas ! à combien de charlatanerie n'a-t-il pas donné carrière ? à combiens d'erreurs, de tromperies, de jongleries ne s'est-il pas prêté, lorsque la cupidité entreprit de l'exploiter, et M. de Puységur lui-même n'échappa pas à un de ses écueils les plus redoutables : la supercherie des sujets.

M. M.-G.... de Sémur, dans son traité des erreurs et des préjugés, à propos de M. le marquis de Puységur et de son sujet *lucide*, raconte ainsi les exploits de ce célèbre magnétiseur :

« Dans le temps où M. de Puységur exerçait son apostolat avec le plus de ferveur, il avait pris à son service une jeune fille qui, si nous ne nous trompons, s'appelait Marie ; elle venait de la campagne, apportant à Paris ses dix-sept ans et une admirable santé. Marie parut à son maître un sujet qui lui ferait honneur, et, peu de jours après son arrivée, M. de Puységur se mit en devoir de la magnétiser. Malheureusement Marie n'était point une prédestinée de la science, le fluide n'agit pas plus

sur elle que sur une tête à perruque, et M. de Puységur attendit qu'il lui vînt de meilleures dispositions.

» Marie n'avait d'abord que de très faibles gages, et elle aurait bien voulu les voir augmenter; elle s'en ouvrit aux élèves en magnétisme, qui causaient quelquefois avec elle. Un de ceux-ci lui conseilla de se prêter de bonne grâce aux exercices magnétiques de son maître, lui enseigna la manière de s'y prendre pour acquérir, au moins en apparence, toute la lucidité voulue, quelles choses elle devait voir quand elle serait en état de somnambulisme, et ce qu'elle devrait répondre aux questions de son maître. Marie, qui était une fille fort spirituelle et passablement malicieuse, retint la leçon et la mit à profit aussitôt que l'occasion s'en présenta. M. de Puységur, sans en espérer beaucoup, continuait cependant, pour l'acquit de sa conscience, à la magnétiser de temps en temps. A la plus prochaine épreuve, Marie s'assoupit le mieux du monde, puis elle devint lucide, au grand triomphe du magnétisme, et, sur la première demande qu'il lui fit, ses gages furent un peu augmentés. Les progrès de Marie furent si admirables, qu'elle s'endormit bientôt au premier commandement; elle voyait tout, elle répondait à tout avec une justesse parfaite, si bien qu'elle devint, au bout de quelques mois, le sujet le plus distingué qui eût jamais causé l'amiration des magnétiseurs qui se rendaient dans le cabinet de M. de Puységur.

Cependant Marie, dont les gages augmentaient de mois en mois, eut trop d'ambition, et c'est ce qui la perdit; elle devint si exigeante, que son maître dut se priver de ses services, et force lui fut de se placer ailleurs, où elle ne sut plus que faire la cuisine. »

« Les somnambules, a dit Delaage, finissent par acquérir un véritable talent dans l'art de faire des dupes.»

« Combien de jeunes filles, s'écria Aubin Gauthier, rédacteur de *la Revue mangétique* (t. I, p. 453), n'ont joué ce rôle de somnambule que pour être admirées, entourées, coquetées, que pour voir se presser autour d'elles un cercle de jeunes gens », et Delaage, ajoute : « Le magnétisme, aujourd'hui, est un trafic. » (*Myst. du Magn.*, p. 24.)

Dans son ouvrage : « *Le Merveilleux dans le Magnétisme* (page 222) », M. Hippolyte Blanc rapporte un fait des plus navrants, obtenu par un docteur dont il tait le nom; voici le fait?

« A Manchester, le docteur N....., magnétisant un jeune homme, produisit la folie furieuse et l'épilepsie. Il fallut l'emporter, le hisser dans une voiture et le transporter chez lui.

» Nous nous mîmes à quatre pour cette difficile opération, et il fallut huit hommes pour le monter dans sa chambre; il nous renversa tous dans l'escalier : ses forces étaient centuplées.

» Fort heureusement, je pus m'emparer de l'estomac et appuyer mes doigts sur l'épigastre; je le maintins, et nous arrivâmes dans sa chambre où nous eûmes toutes les peines du monde à le coucher.

» Je l'endormis à force de magnétisations; alors je fus maître et des convulsions et de la folie; lorsque je le réveillai, après quelques heures, la folie se présenta dans toute sa fureur; puis il y eut accès d'épilepsie, avec convulsion et écume à la bouche.

» Ce fut pendant cette crise épileptique que je parvins à l'endormir de nouveau; il m'a fallu trois jours et trois nuits sans le quitter et le maintenir, toujours dans le sommeil, pour ramener la raison et faire cesser les crises épileptiques.

» Lorsqu'il fut rétabli, je restai quelque temps sans pouvoir le magnétiser; à peine l'avais-je endormi, qu'il s'éveillait aussitôt comme s'il éprouvait une secousse violente. »

« Ma main, raconte M. du Potet (*Journal du Magnétiseur*, tome V, p. 292), tient le miroir fatidique (ou magique); elle tremble malgré moi, comme si une force secrète la secouait; je me fais violence pour résister à ce choc inconnu, et, présentant la surface du disque à une femme forte d'intelligence et de volonté, dont le doute provocateur a, malgré moi, donné lieu à cette épreuve, les effets commencent aussitôt. La lumière de la glace

ne se transporte pas plus vite, car ici l'action est instantanée.

» On voit les yeux de madame N..... devenir ternes, une couleur bilieuse se répandre sur ses traits ; son corps a peine à se tenir debout, car ses membres fléchissent ; la mâchoire inférieure exécute des mouvements, sans que la voix se fasse entendre, bien que tout indique que madame N..... veut parler. A cette protestation évidente succède rapidement une réaction terrible : les yeux deviennent brillants, les traits se contractent, et des sons gutturaux inarticulés, accompagnés de gestes indicibles, jettent la crainte au cœur de toutes les personnes présentes. Je veux arrêter l'expérience, et, dans ce but, je m'éloigne de sept à huit pas, mais les effets continuent ; les yeux de madame N..... se fixent alternativement sur moi et le miroir magique où elle semble poursuivre de ses recherches les images qui y sont peintes ; elle fait même des efforts pour se rapprocher de moi, mais ses pieds semblent avoir pris racine dans le sol ; elle ne peut approcher d'un pas ! La pythonisse n'était pas plus animée, ni son visage empreint de plus sombre terreur !

» Madame N..... a *vu*, on ne peut en douter, et la communication avec des intelligences spirituelles avait commencé d'exister. Voulant mettre un terme à cette scène, je romps le charme en cachan le miroir. Il était temps;

nous n'avions plus alors sous les yeux qu'une femme évanouie : il fallut la soutenir et l'emporter. On s'empresse autour d'elle, on l'interroge, sa bouche reste muette et comme saisie d'épouvante. Elle regarde à droite et à gauche, semblant chercher les ombres qu'elle a vues ; efforts vains de son esprit ! Tout en éprouvant de profondes secousses, elle ne peut plus rien saisir ; la communication spirituelle a été rompue, elle n'a qu'un vague souvenir, une terreur secrète. Elle est toujours semblable à un spectre qui sort du tombeau... Bien que cette expérience n'eût duré que quelques minutes, les suites se firent sentir plus de quatre heures. Un tremblement convulsif, une voix mal assurée, une faiblesse extrême, qu'il me fut impossible de détruire, nous laissèrent à tous un souvenir ineffaçable de cette épreuve. »

Le docteur Beaux, célèbre magnétiseur, rapporte (*Influence de la magnétisation sur le développement de la voix*, p. 63) un fait de mystification dont il a été victime malgré son savoir magnétique et médical.

« Ayant, dit-il, conseillé le magnétisme à une jeune veuve, madame F..., qui avait de l'oppression au creux de l'estomac, je lui dis, pour la déterminer à se faire magnétiser, qu'elle pouvait peut-être acquérir une belle voix...

« Afin d'agir plus fortement, je pris sa tête entre mes mains, je lui fermai les paupières avec mes pouces, et

j'appliquai mon front contre le sien : aussitôt, elle parut anéantie, poussa de grands soupirs, et contracta spasmodiquement les bras, les jambes. Contrairement à mes habitudes, je l'avais magnétisée plutôt par complaisance que pour tout autre motif; car je crois qu'elle n'avait pas plus d'oppression que moi au creux de l'estomac. Si elle vient à mourir entre mes mains, me dis-je, que pensera-t-on de moi? On me dira : « Mais pourquoi l'avez-vous magnétisée!

« — C'était pour lui faire une belle voix.

« — Ah! je vous fais mon compliment, vous avez réussi.

« Et moi qui croyais avoir de la prudence!

« Tout en faisant ces réflexions, je continuais à faire des passes de la tête aux pieds, à souffler au front, au creux de l'estomac; mais la respiration ne se rétablissait pas, la peau restait toujours froide. Enfin, je lui dis encore : dormez-vous? Aussitôt, elle se mit vivement sur son séant en ouvrant de grands yeux irrités et me dit brusquement :

« — Non, je ne dors pas, je n'ai pas dormi un instant... c'était pour vous éprouver, ce que j'ai fait : je voulais savoir jusqu'où vous iriez.

« — Comment! jusqu'où j'irais? Mais je n'ai été que jusqu'où je devais aller. Voulez-vous que je vous montre, dans les ouvrages des magnétiseurs, ce qui est ordonné

dans des cas semblables à celui où vous paraissez être? Qu'auriez-vous donc dit si j'avais voulu faire comme ce magnétiseur qui, voyant son ami tomber dans un état de mort apparente, se déshabilla tout nu, le couvrit de son corps pour le réchauffer et lui souffla dans la bouche, comme pour rappeler un noyé à la vie?

« Pendant que je lui faisais cette remontrance, je vis madame F... tourner la tête de côté, et comme se parlant à elle-même, dire tout bas : « Sacré roué, va!

« — Comment! sacré roué : je vous conseille de parler; si l'un de nous deux est roué, je sais bien lequel, »

« Quand on songe, dit le célèbre magnétiseur Ricard, à la prudence ou au discernement qu'exige la pratique du magnétisme, combien n'est-on pas effrayé de le voir entre des mains ignorantes qui, avec les meilleures intentions, peuvent jeter dans l'économie d'un malade les perturbations les plus funestes.

« S'il nous était permis de citer les noms de toutes les personnes qui nous ont fait appeler pour réparer leurs fautes, nous aurions à publier une bien longue liste, où l'on ne verrait pas son étonnement figurer des hommes fort recommandables par leurs travaux scientifiques, des médecins pleins de savoir, des personnages connus pour leur sagesse et leur prudence habituelles, etc. »

« L'état de somnambulisme, dit à son tour Deleuze, n'est pas toujours accompagné de clairvoyance parfaite,

et cette clairvoyance, lorsqu'elle se manifeste d'une manière la plus surprenante, est souvent relative à un certain ordre d'idées, et variable dans son intensité... Les somnambules, ajoute-t-il, ordonnent souvent des remèdes dont ils ont entendu parler.

« Il est des somnambules qui se retracent avec une facilité surprenante les idées qu'ils ont reçues dans leur enfance, et sur lesquels ces idées exercent plus d'empire que celles qu'ils ont acquises depuis...

« Sur dix somnambules qui, livrés à eux-mêmes, seraient parvenus à cet état (développement extraordinaire des facultés de l'âme), il en est neuf qu'on a poussés dans une fausse direction. Leurs étonnantes facultés leur ont alors fait parcourir mille et mille routes dans le vaste domaine de l'imagination. Tantôt on y a reconnu les illusions les plus bizarres, sans aucun fondement réel, tantôt un mélange de croyances superstitieuses, avec des prévisions très étonnantes; tantôt un langage métaphorique et des images incohérentes.

« Je ne prétends pas, en aucune manière, découvrir les causes des phénomènes dont je viens de rendre compte; chacun peut les expliquer comme il voudra; le plus sage est de ne pas en chercher l'explication. Mais c'est à chacun à tirer de ces faits, par sa propre raison, les conséquences qui lui paraissent les plus probables et les mieux fondées. » (Deleuze.)

Pour mieux nous convaincre des assertions du celèbre Deleuze, M. Charles Burdin, membre de l'Académie de médecine de Paris, las d'entendre les vantarderies des magnétiseurs et somnambules, offrit, dans la séance académique du 5 septembre une rénumération pécuniaire de trois mille francs en faveur « de tout somnambule qui fournirait la preuve *de fait* qu'on peut lire sans le secours des yeux. »

Ce prix fut accepté par l'Académie le 12 septembre, et les trois mille francs furent déposés chez M. Haylig, notaire à Paris, à la disposition de celui « *qui fournirait la preuve qu'on peut lire sans le secours des yeux.* »

Un des élèves de M. le baron du Potet, M. Pigeaire, fait le voyage de Montpellier à Paris, et propose sa fille *extra lucide*, âgée de onze ans. Mais il ne voulut pas tenter l'épreuve, déclarant que le comité académique avait trop de défiance envers mademoiselle Pigeaire, sa fille; il se plaignait surtout des bandeaux que ces messieurs avaient fait faire exprès. Cependant le docteur Donné, en ayant fait construire deux autres par M. Charrière, M. Pigeaire les accepta à condition de les avoir huit jours à l'essai, et bien qu'il les eût gardés un mois il refusa encore de soumettre sa fille aux expériences.

M. Burdin, voulant encore une fois mettre les magnétiseurs et les somnambules à l'épreuve, s'exprimait ainsi un an plus tard (30 juillet 1839) devant l'Académie :

« J'avais concédé que les objets présentés aux somnambules seraient éclairés ; j'avais concédé aussi que l'exercice du toucher pourrait avoir lieu dans certaines limites ; seulement j'avais tenu à quelques restrictions, sur les moyens de mettre obstacle à la *vision*, telle que nous l'entendions dans notre simple et positive physiologie ; mais aujourd'hui, que de nouvelles récriminations s'élèvent, qu'on crie cela par-dessus les toits, comme une vérité de la force de celle qui sortait de la bouche de Galilée mis au cachot ; aujourd'hui, qu'on crie à nos académies, dites inquisitoriales, non pas qu'on a senti la terre tourner, *mais qu'on va lire à travers un bandeau*, j'élargis de nouveau les termes de mon programme, et je dis : *Amenez-nous* une personne magnétisée ou non magnétisée, endormie ou éveillée ; que cette personne lise les yeux ouverts et au grand jour, à travers un corps opaque, tel qu'un tissu de coton, de fil ou de soie, placé à six pouces de la figure, qu'elle lise même à travers une simple feuille de papier, et cette personne aura les trois mille francs. »

« Enfin, M. le docteur Teste, autre magnétiseur dont nous avons souvent parlé, ajoute Mabru, se présente aussi comme concurrent, annonçant à l'Académie qu'il avait *deux somnambules* lisant à travers les corps opaques. M. Teste assignait, jour et heure fixes (5 septembre 1840, sept heures du soir). Au delà de ce jour,

il ne répondait plus, disait-il, de la lucidité de sa somnambule. Il fallait que la commission s'en accommodât. — La commission fut exacte à l'heure et au jour indiqués par M. Teste. — Il s'agissait de lire *sans bandeau* quelques lignes placées dans une boîte en carton. La somnambule, tenant la boîte entre ses mains, annonça qu'elle pourrait lire au bout de dix minutes. Effectivement, elle ne tarda pas à déclarer qu'il y avait *deux lignes* dans la boîte, et elle put même lire les deux mots *nous sommes*. Au bout d'une heure, ayant déclaré qu'elle ne pouvait en lire davantage, la boîte fut retirée de ses mains et ouverte en présence de M. le docteur Teste. Elle contenait un fragment de papier imprimé, sur lequel il n'y avait pas deux lignes, mais les six vers suivants de la *Guerre de Jujurtha*, par M. Leprevost d'Iray, et dans lesquels ne se trouvent justement pas le mot *nous* ni le mot *sommes*. Les voici ; ils font finement allusion à la position des magnétiseurs expérimentant pour la dernière fois devant la commission académique :

« Encore un mot, Romains, tout est mûr pour la gloire,
Ma dernière parole est un cri de victoire ;
Nos succès fussent-ils différents ou douteux,
S'arrêter est fatal, reculer est honteux.
Choisissez : Rome libre ou la patrie esclave.
La mort, effroi du lâche, est la palme du brave. »

G. Mabru. (*Magnétiseurs jugés par eux-mêmes.*)

Le docteur Durdin attendit en vain près d'une année et personne ne se présenta.

(*A suivre*).

LA COCAÏNE [1]

(*Suite.*)

Sur un effet consécutif a l'emploi de la cocaine.

— Le docteur S. Mitchell décrit, dans le *Medical Record*, un effet de l'intoxication cocaïne resté jusqu'ici sans analogue. Il l'a observé récemment sur deux malades.

Chez l'une, âgée de trente-cinq ans, d'un tempérament lympathique et qu'il traite pour une dyscousie concomitante d'une hypertrophie du cornet moyen des fosses nasales, il venait de faire un badigeonnage cocaïné de la fosse nasale dont il devait cautériser le cornet hypertrophié à l'aide du galvano-cautère, lorsque la malade accusa d'abord quelques nausées à la suite du badigeonnage. Cependant, l'opération de la cautérisation faite à peu près sans douleur, la malade se plaignit d'un sentiment de lassitude à la fois intellectuelle et corporelle rapidement suivi d'un engourdissement dans le bras droit, puis dans le membre inférieur et le pied cor-

(1) Voir le n° 3 de Juillet 1889 de la *Revue Théurgique*.

respondant, et finalement dans toute la moitié droite du corps, sauf la tête et la face. Il n'y eut, dans ce cas, ni perte de connaissance, ni tremblement, comme il arrive assez souvent dans les histoires d'intoxication par la cocaïne.

Les troubles signalés furent, du reste, très passagers ; ils ne durèrent pas plus de cinq minutes. »

(*Bulletin de Thérapeutique*,
L'art dentaire, juillet 1889.)

Nous ajouterons l'hystérie, le clou hystérique dit *rachialgie ;* des crampes pénibles, etc., etc... M. Magna a observé l'épilepsie, les secousses musculaires, les tremblements. M. Richet nous présente la cocaïne comme exerçant les mêmes troubles que l'absinthe, le haschich et autres poisons de la même famille qu'il nomme poisons psychiques, influant sur les facultés de l'âme, et développant l'exaltation qu'on rencontre chez les fanatiques.

« Les motanistes et en général toutes les sectes de cette époque qui professaient des opinions mystiques, se donnaient également le nom de pneumatiques, et appelaient psychiques les autres chrétiens moins parfaits.

« Jamais, d'après Larousse, selon les gnostiques, les psychiques ne pourront entrer dans la plénitude des intelligences (Plérome) ».

Voilà cependant ce que des Esprits obsesseurs de la

pire espèce, Esprits de médecins, d'inquisiteurs sans doute ne rêvant que le mal, ordonnent d'accréditer, comme spécifique unique, dans la *Revue* des études psychologiques fondée par Allan Kardec (1).

La cocaïne et ses symptômes, analysés par la voix des autorités citées plus haut, nous montrent assez que ce qu'ils appellent la maladie psychique, est celle dont sont déjà affligés les Spirites qui hantent les sociétés, dont nous nous faisons conscience de dévoiler les travers, ce sont des *psychagogues* qu'Allan Kardec à ressuscités sous le nom de spirites.

Si nous en croyons les historiens les plus accrédités, les psychagogues auraient été de tous les temps voués à des pratiques superstitieuses, et exerçaient leurs évocations dans des grottes, dans des souterrains, se tenant éloignés du vulgaire, de même qu'aujourd'hui les Spirites se réunissent soit dans des locaux spéciaux, soit dans des salons, des arrière-boutiques, et là, à la veilleuse et souvent dans une obscurité complète, les médiums exercent leurs facultés et communiquent avec les Esprits. Le plus grand nombre abuse les croyants au moyen de jongleries plus ou moins intelligemment pratiquées.

Nous avons fait depuis de longues années la triste expérience que les spirites sont assez torturés, catalepti-

(1) Voir la *Revue Spirite* des 15 Août et 1er Décembre 1886, où la cocaïne est prônée avec exaltation comme panacée curative miraculeuse.

sés, obsédés, pendus, étranglés, naturellement à l'aide de leurs pratiques exaltées, sans avoir recours à la cocaïne. Devant le triste tableau que nous présente le Spiritisme, nous restons stupéfait, et nous demandons à ce petit noyau qui dispose de la Société spirite la valeur de pseudo-célébrités médiammiques, magnétiques, somnambuliques, hypnotiques, et de tant d'autres qu'ils accréditent, non seulement dans leur sanctuaire, mais dans leur organe officiel, la *Revue Spirite* (rédacteur en spirituel, Bienheureux Saint-Louis). Pour nous, Théurges, qui suivons modestement les traces des philosophes de l'antiquité au bienfaisant contact spirituel duquel nous aimons à nous réconforter, nous ne pouvons que plaindre une semblable décadence, et nous sommes persuadés — et ce d'après nos révélations naturelles — qu'Allan Kardec à l'état d'Esprit déplore la situation de la Société spirite aussi prétentieuse qu'ignorante et se laissant aller à la cupidité et à la charlatanerie commerciale, qui hélas ne peut lui donner en partage que la pitié pour le présent et le ridicule pour l'avenir.

Propriétaire-Gérant : Zouave Jacob.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

LES GRANDS ET LES PETITS PONTIFES DU SPIRITISME

Léon-Hippolyte Denizart Rivail
dit Allan Kardec

Léon-Hippolyte Denizart Rivail, dit Allan Kardec, est né à Lyon le 3 octobre 1804.

Son père, qui était avocat, le destinait à suivre cette carrière, mais on s'aperçut bientôt que le jeune Denizart n'avait aucune des qualités d'éloquence et de vivacité de repartie indispensables pour faire un bon avocat.

Elevé à Yverdun, en Suisse, à l'école du célèbre pédagogue Pestalozzi (Jean-Henri), et imbu des principes de son maître, il se lança dans le professorat et se voua tout d'abord à l'enseignement des jeunes enfants. Après plusieurs années de luttes et de misère dans cette ingrate profession, il chercha à se faire une réputation en publiant des opuscules pour servir à l'instruction de la jeunesse et particulièrement des jeunes filles, car sa femme tenait une petite école. Il en fut pour ses frais d'impression. Il ouvrit ensuite des cours sur l'enseigne-

ment élémentaire de différentes sciences, mais n'ayant pas la parole facile, il échoua complètement.

Il essaya alors de faire du magnétisme mais il n'obtint pas de phénomènes, et ne put former aucun sujet. Désespéré, il se lança dans le théâtre non pas toutefois comme artiste, car si nous en croyons ce qui a été révélé par le jury du tribunal correctionnel qui a condamné son successeur Leymarie, à la prison pour délit d'escroqueries (à propos des jongleries, des photographies dites spirites), Allan Kardec avait été marchand de contremarques, c'est-à-dire qu'il offrait des billets à la porte des théâtres ; plus tard, si nous en croyons l'histoire, il fut moyennant une somme d'argent qu'il déposa entre les mains du directeur, employé comme contrôleur. Mais la malchance le poursuivait, car les affaires du théâtre périclitèrent, et il perdit la moitié de son petit avoir.

C'est alors qu'il acheta, avec ce qu'il avait sauvé, un terrain avec quelques masures, avenue de Ségur.

C'est à peu près vers cette époque que, de même que Jérôme Paturot, abreuvé de déceptions, il s'intéressa aux phénomènes des tables tournantes et parlantes, qui commençaient à faire parler d'elles. Il essaya de communiquer avec les Esprits, mais ils furent complètement sourds à ses évocations et à ses prières ; alors il se décida à écouter les médiums prédestinés qui recevaient les instructions des Esprits. Il s'entendait mieux à diri-

ger les médiums que les artistes de théâtre, cela du reste était plus commode, car il avait la collaboration des médiums gracieusement, tandis que les artistes ont la cruauté d'exiger la rémunération de leur travail.

Les premiers médiums, dont il mit à profit les facultés, furent mademoiselle Japhet et les trois demoiselles Beauva .

D'après l'aveu d'Allan Kardec lui-même, ces médiums obtinrent les Livres des Esprits des médiums et autres — en entier — et jusqu'aux observations. (1)

Allan Kardec s'appliqua à classer toutes ces communications et en fit éditer des livres à son bénéfice, et cela, sans même nommer les médiums qui lui avaient donné gratuitement leur copie ; sa raison était, *qu'il ne fallait jamais parler des médiums*, *attendu que cela leur donnait de l'orgueil.*

Enfin, le 1er janvier 1858, Allan Kardec continuant à recueillir les communications que les médiums recevaient des Esprits et les arrangeant selon les besoins de la cause, fonda la *Revue spirite.*

Ensuite, le 1er avril de la même année, une société se constitua dans le but d'étudier les phénomènes que produisaient les Esprits, et Léon-Hippolyte Denizart Rivail, suivant en cela l'exemple des académiciens et autres prétendus novateurs, changea le nom de Théurgie —

(1) Voir notre numéro de septembre 1888 de la *Revue Théurgique.*

consacré dès la nuit des temps à tout ce qui a rapport aux sciences occultes et aux évocations d'esprits — pour celui de « spiritisme » et les Théurges devinrent, à sa voix, des Spirites.

Lui-même ne voulut pas garder le nom sous lequel il était connu et auquel il n'avait su donner aucun retentissement ; il se fit alors appeler Allan Kardec.

Il s'exerça dans l'art du pontificat, faisant tout d'abord appel à la bourse des sociétaires, afin de pouvoir vivre, ainsi que son épouse. Les dons affluèrent, la vente des Livres et de la Revue allait son train et tout semblait aller au mieux pour lui.

Nous serions loin de le blâmer, car chacun vit de son petit métier, mais ce qu'on pourra toujours lui reprocher, nous ne saurons trop le répéter, c'est d'avoir jeté l'anathème sur de malheureux médiums, qui lui avaient remis leurs dissertations gratuitement, pour ce motif qu'ils acceptaient parfois quelque rémunération ou quelque petit cadeau comme compensation du temps et de la peine qu'ils dépensaient à donner des séances à tout venant.

Allan Kardec, nommé pour dix ans Président de la société spirite, n'était aux yeux des sociétaires et des adeptes du spiritisme que le chef matériel terrestre. Il fallait un chef spirituel. Il fut choisi parmi ceux qui se communiquaient habituellement.

Allan Kardec, pénétré des légendes évangéliques des sectes chrétiennes qui avaient fanatisé son enfance, au contact de son maître et Pesalozzi, pénétré de l'histoire de France rédigée et corrigée par le père Loriquet, ne vit rien de mieux que de choisir comme directeurs spirituels, le bienheureux saint Louis, ex-roi de notre belle France, et l'Esprit de vérité ou Jésus de Nazareth, dont l'entité est fort contestée par les historiens sérieux.

Pour mieux s'identifier aux fluides du bienheureux ex-roi, les spirites s'empressèrent de placer sa statue en plâtre dans la salle des réunions, au-dessus de la tête du Président, de même que Jésus est placé dans nos salles des tribunaux au-dessus des juges.

L'impression que nous fit ce manitou, la première fois que nous assistâmes à une séance chez Allan Kardec, fut désagréable, et fit complètement tomber à nos yeux le prestige d'Allan Kardec; car nous savions à peu près ce qu'avait été ce roi et nous étions étonné de le voir trôner dans ce centre que nous croyions imbu d'idées morales et scientifiques plus élevées.

Pour nous, nous aurions mieux aimé voir rayonner à sa place la figure d'un philosophe accrédité par l'histoire comme ayant passé sa vie dans la sagesse et qui se serait immortalisé par des œuvres de bienfaisance et de progrès. Mais un saint Louis ! quelle deception ! Alors nous avons d'un coup d'œil embrassé cette assemblée,

et nous avons eu la déception plus grande encore de constater que la majeure partie était composée de bonshommes, de bonnes femmes, accréditant des niaiseries à faire braire un âne. Il y avait dans le nombre, quelques personnes intelligentes, et le reste était composé d'exploiteurs.

Si nous voulons être édifiés sur la valeur morale du bienheureux saint Louis, écoutons ce qu'en dit un des plus savants adeptes du spiritisme, Maurice Lachâtre !

« SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE. »

» Avant d'expirer, Louis VIII déclara l'infante, Blanche de Castille, sa femme, régente du royaume, et tutrice de son fils aîné Louis IX, âgé d'environ douze ans. Le jeune prince fut conduit à Reims et sacré par Jacques de Bazoche, évêque de Soissons, — sans pompe, — la plupart des grands vassaux du royaume ayant refusé d'assister à cette cérémonie avec la reine-mère qu'ils accusaient ouvertement d'avoir participé au crime de Thibaut, comte de Champagne.

» L'éducation que recevait le jeune roi pouvait donner créance à l'opinion que Blanche songeait à l'enfermer dans un monastère pour régner à sa place. Ce prince apprenait à chanter les offices, passait des journées entières dans les églises à dire les offices en latin et à apprendre les légendes des saints.

» A cette même époque, la Régente rendit un décret pénal contre les Albigeois, et commanda de les poursuivre avec la dernière rigueur. Le jeune Louis, fanatisé par les prêtres, applaudit aux ordonnances de sa mère, et bientôt on vit des hordes de soldats farouches s'abattre sur les provinces du Languedoc, ravageant les campagnes, détruisant les villages, incendiant les villes, et commettant partout, au nom de Dieu, les attentats les plus horribles. Cependant, il s'est trouvé un historien, Vély, qui a osé dire en rapportant ces atrocités :

« Ainsi fut glorieusement terminée l'affaire des Albi-
» geois, ce qui avait dépassé la puissance de Philippe,
» le plus habile politique de son siècle ; ce que n'avaient
» pu accomplir les armes victorieuses de Louis VIII, fut
» l'ouvrage d'une femme et le coup d'essai d'un enfant. »

» Honte éternelle sur le lâche séide des despotes ! honte sur le prêtre qui a tracé ces lignes exécrables !

» Saint Louis, parvenu à l'âge d'homme, ne démentit pas son origine : après avoir dévasté la Bretagne, il força Pierre Maubert, prince de sang royal (suivant le langage des courtisans), pour le punir d'avoir tenté de maintenir l'indépendance dans son comté, à venir, la corde au cou, implorer miséricorde ; et quand ce seigneur fut en sa présence, il lui parla en ces termes : « Quoique tu aies mérité une mort infâme, je te par-
» donne, parce que tu es de mon sang, mais sous la

» condition que ton comté de Bretagne appartiendra
» désormais à ma couronne.

» Ce même saint Louis, qui dépouillait ses vassaux, lisait par humilité tous les jours à ses domestiques les litanies, l'office et les cantiques; il béchait le jardin des moines de Cîteaux et portait, comme un manœuvre, les pierres des bâtiments qu'il leur faisait élever, aux dépens du peuple.

» Enfin le roi, parvenu à l'âge de vingt et un ans, fut déclaré majeur; mais la régence de sa mère expira sans que pour cela son autorité fût diminuée; cette mégère continua à diriger l'imbécile saint Louis, trop soumis et trop bigot pour résister aux volontés de Blanche. Cependant, il est juste de dire que parfois il s'occupait de l'administration des finances, et puisait dans les trésors de la nation pour élever des fondations pieuses et pour acheter des reliques. Ainsi ce fut lui et non la reine-mère qui proposa à des moines une somme de huit mille onces d'or en échange de la couronne d'épines de Jésus-Christ, quoique déjà les moines de Saint-Denis en eussent une autre, dont les épines étaient toujours vertes, et qu'ils exposaient chaque année dans leur église.

» Le roi, ayant eu soupçon que les bons Pères exploitaient une sainte ruse pour grossir leurs revenus, avait fait examiner leur couronne, et comme on constata

qu'elle était en bois peint, il en conclut que celle qu'on lui proposait était bien la véritable. Il l'acheta et la fit apporter en France, scellée des sceaux de l'Empereur d'Orient et des chefs de la République. Saint Louis, Blanche et Marguerite vinrent la recevoir à Sens, et le monarque bigot la rapporta lui-même pieds nus, depuis Vincennes jusqu'à Notre-Dame, et de là au Palais, où elle fut déposée dans la Sainte Chapelle. (*Hist. des Papes et des rois.*)

« Deux ans plus tard, dit à son tour P. Larousse (1), Baudoin, qui se trouvait bien de son brocantage, vendit au même client (saint Louis) une portion considérable de la sainte croix, le fer, la lance et l'éponge. Il eût fini sans doute par négocier le fiel et le vinaigre, pour compléter tous les ustensiles de la passion. Louis IX achetait tout, sans aucun doute et sans hésitation. Pour loger dignement les précieuses reliques, il fit construire l'admirable édifice connu sous le nom de *Sainte-Chapelle*, le seul monument à peu près intact, qui nous soit resté du grand architecte Pierre de Montreuil. »

« Ce commerce, ajoute M. Lachâtre, qui s'était d'abord établi entre les monarques, se continua entre les sujets. Des moines grecs et des prêtres italiens vinrent en France et tinrent boutique ouverte de reliques : des che-

(1) Dictionnaire Universel.

veux, des ossements, des lambeaux de chair étaient baptisés du nom des plus grands saints, et vendus au poids de l'or aux fanatiques. Telles étaient l'effronterie des uns et la sottise des autres, qu'un Évêque grec céda pour mille écus d'or à la ville de Gênes la queue de l'âne sur lequel Notre-Seigneur avait fait son entrée dans Jérusalem, et qu'un autre vendit le foin de la crèche sur lequel Jésus-Christ avait été placé au moment de sa naissance.

Les moines Italiens présentaient leurs marchandises à la foule, comme dans une vente à l'encan, et criaient :

« En cette fiole, voilà du sang du Sauveur, recueilli sous la croix par la Vierge Marie : en celle-ci, voilà des larmes de Jésus-Christ, etc. etc. » Et tous les fidèles s'empressaient de donner leur argent à ces fripons. Les prêtres français, furieux de voir des étrangers exploiter leurs diocèses à leur détriment, se mirent à leur tour à débiter la même espèce de marchandise, et surpassèrent les Italiens et les Grecs en effronterie ; ils vendirent jusqu'à des boîtes qui contenaient les unes, le souffle de Jésus-Christ, et d'autres, les cornes invisibles de Moïse..

» En 1244, saint Louis étant tombé gravement malade à Pontoise, rêva dans un accès de fièvre que Jésus lui reprochait son indifférence pour les chrétiens d'Orient, et lui promettait sa guérison à la condition qu'il se ren-

drait en Terre Sainte. Par malheur, le roi recouvra la santé, et aussitôt il s'occupa des préparatifs d'une croisade, il rançonna ses sujets pour fournir les frais de cette expédition extravagante. Trois mois après, tout étant disposé pour le voyage, il s'embarqua à Marseille avec sa jeune femme Marguerite, et une cour nombreuse, laissant la régence du royaume à Blanche de Castille. Cependant le monarque qui montrait un si grand zèle pour le service de Jésus-Christ ne fut guère favorisé dans le cours de la traversée ; car sans doute pour l'éprouver, Dieu permit que la flotte fut assaillie par de violentes tempêtes, qui l'obligèrent à relâcher dans l'île de Chypre, où la peste se mit dans l'armée et emporta un tiers de ses soldats. Malgré ces désastres, suivant les rapports du sire de Joinville, au départ de cette île, la flotte était encore composée de dix-huit cents vaisseaux : cette assertion seule peut nous faire apprécier le nombre des Français morts dans la croisade ; et nous ne serons point taxé d'exagération lorsque nous dirons que la guérison du fanatique Louis IX coûta à la France plus de cent mille hommes.

» Arrivé sur le sol de la Palestine, saint Louis s'empara de Damiette, et remporta quelques succès insignifiants qui ne furent pas de longue durée. Bientôt les soldats, décimés par les maladies contagieuses, ou accablés par les fièvres dévorantes, n'eurent plus la force de

soutenir leurs armes, et tombèrent sous le fer des farouches musulmans : le roi, les princes du sang et quelques riches seigneurs furent seuls épargnés et mis à rançon.

» En apprenant les désastres des croisés, et la captivité de son fils, Blanche entra dans un tel accès de rage, qu'elle fit pendre comme perturbateurs du repos public deux soldats qui, les premiers, avaient rapporté cette funeste nouvelle.

» Néanmoins leurs rapports se confirmèrent, et la régente n'eut plus à douter de l'épouvantable malheur qui venait l'accabler : ce fut pour elle un coup terrible, et elle en prit une fièvre lente qui la conduisit au tombeau. Sentant sa fin approcher, Blanche se fit porter à Paris, et prononça des vœux monastiques entre les mains de l'abbesse de Maubuisson, pensant expier ainsi les désordres de sa vie ; ensuite elle se fit revêtir d'un habit de religieuse et mettre sur un lit de paille recouverte d'une serge, où elle expira le 1er décembre 1252, à l'âge de soixante-cinq ans.

» Vingt mois après, saint Louis recouvrait sa liberté, moyennant une rançon de cent mille marcs d'argent ; et il ne fallut pas moins de vingt-quatre années à la France pour réparer l'épuisement où l'avait mise le payement de cette somme. Après ce laps de temps, l'obstiné fanatique voulut faire une nouvelle tentative contre les infidèles d'Afrique, et s'embarqua à

Aigues-Mortes, avec soixante mille hommes. Une tempête affreuse assaillit d'abord sa flotte sur les côtes de Sardaigne ; ensuite, à peine le débarquement était-il effectué devant Tunis, que la peste se répandit dans le camp des croisés, et atteignit le roi lui-même. Il mourut le 25 août 1270, à l'âge de cinquante-cinq ans et quatre mois. Ce prince est un de ceux qui ont fait le plus de mal à la France, par les projets insensés qu'enfanta son cerveau malade et par l'institution des tribunaux de l'Inquisition. Aussi a-t-il mérité d'être canonisé par Boniface VIII, le plus infâme et le plus impie des papes ! » (*Hist. des Papes et des Rois.*)

Nous nous abstiendrons de signaler les autres personnages qui font partie de l'escouade des inspirateurs d'Allan Kardec, ni ceux qui illuminent ses apôtres et ses successeurs. Qu'il nous suffise de savoir qu'ils sont pour la plupart tirés sur le même cliché que le bienheureux saint Louis, dont nous venons de retracer les tristes exploits.

Il est facile d'imaginer que sous l'égide de ce personnage, la doctrine d'Allan Kardec devait avoir des résultats des plus déplorables : l'inspiration des Esprits courbés sous le joug de ce roi chassait par la voix d'Allan Kardec les hommes supérieurs, surtout les orateurs, car n'étant pas éloquent lui-même il les détestait et aimait à donner la parole aux pauvres d'esprit, disait-il, pour rester fidèle

aux traditions légendaires évangéliques : Heureux les pauvres d'esprit, le royaume des cieux leur appartient, maxime qui n'avait jamais été émise par aucun philosophe sérieux : or Allan Kardec fit le vide autour de lui à l'égard des hommes de valeur d'ici-bas.

Parmi les Médiums assistés des Esprits qui donnaient leur concours à la société Spirite, nous devons mettre en première ligne, après les trois demoiselles Beauvais et mademoiselle Japhet, Camille Flammarion, Victorien Sardou, Viellard de Bois-Martin, Didier, fils de l'Editeur, Alix Dambel, Mademoiselle Lateltin, âgée de 14 ans, etc... et, comme chef de groupes, le bijoutier Lateltin, le commis voyageur et la famille Delanne (les prophètes par excellence), leur cousin, l'employé de chemin de fer Paté, l'ex-officier de cavalerie Dozon, les tailleurs Leymarie, Faucherand, Belley, Luçan, le coiffeur Morin ,etc, etc.

Allan Kardec excommuniait quiconque tirait un lucre quelconque des phénomènes spirites, il était sans rémission surtout pour les médiums à effets physiques. Pour ces parias, l'entrée du sanctuaire de la Société était fermée ; elle était fermée également pour le téméraire qui se permettait la moindre critique sur sa personne et sa façon d'administrer. Il était impitoyable envers les profanes qui ne se courbaient pas avec contrition devant la statue du bienheureux saint Louis. Si Allan Kardec tonnait vigoureusement contre ceux qui bénéficiaient

des communications des Esprits, il ne les vendait pas moins imprimées dans sa *Revue* et dans les livres qu'il publia sans se préoccuper si les médiums qui lui avaient donné avant du pain, et ses ouailles trouvaient, cela très naturel.

Allan Kardec, qui se disait être inspiré des Esprits, ne suivit cependant pas toujours leurs prescriptions et nous ne pouvons comprendre comment il a pu enfreindre les instructions que les Esprits lui ont données par l'intermédiaire des Médiums et avec lesquels il a fait le choix des Esprits.

Ayant consulté les Esprits pour savoir si dans l'autre monde, ils conservent quelques-unes des passions humaines, ils (les Esprits) lui répondirent :

« Les Esprits élevés, en perdant leur enveloppe, laissent les mauvaises passions, et ne gardent que celles du bien ; mais les Esprits inférieurs les conservent ; autrement, ils seraient de premier ordre » (1).

D'après le tableau que l'histoire nous présente, nous n'avons pas de peine à croire que le bienheureux saint Louis était un Esprit d'une grande infériorité, ayant été cruel et fanatique de son vivant, et qu'il ne peut être à l'état d'esprit que dans une catégorie très inférieure.

A la même page du même livre, il est demandé : Pour-

(1) *Livre des Esprits*, liv. II, ch. VI, p. 110.

quoi les Esprits, en quittant la terre, n'y laissent-ils pas toutes leurs mauvaises passions, puisqu'ils en voient les inconvénients ?

Réponse de l'Esprit. — « Tu as dans ce monde, des gens qui sont excessivement jaloux ; crois-tu que dès qu'ils le quittent ils perdent ce défaut ? Il reste après leur départ d'ici-bas, surtout à ceux qui ont eu des passions bien tranchées, une sorte d'atmosphère qui les enveloppe, et leur laisse toutes ces mauvaises choses, car l'esprit n'est pas dégagé entièrement, ce n'est que par moments qu'il entrevoit la vérité, comme pour lui montrer le chemin ! »

Nous pensons que les Esprits qui ont dirigé si malheureusement Allan Kardec dans sa vie terrestre, n'ont pas eu souvent de *bons moments*, et qu'ils auraient dû les employer à écouter les Esprits supérieurs qui, eux, doivent être toujours dans *leurs bons moments*, et les laisser présider les réunions spirites qui se seraient ressenties de leur bonne influence.

Au lieu de cela, nous voyons de nos jours à la tête des adeptes, pour n'en citer qu'un. M. P.-G. Leymarie qui est honni de la majorité des spirites, qui déplore le ridicule méprisant que son incapacité a jeté sur le spiritisme, déjà assez compromis cependant depuis sa fondation. Ce pontife tenace n'a pas craint, en se cramponnant à sa place, d'être la cause de la scission, du désordre et

des schismes haineux qui font du tableau de la Société spirite actuelle, le tableau le plus immoral et le moins *spirite* que puisse présenter tout autre secte ou association.

Demande à l'Esprit. — L'Esprit progresse-t-il à l'état errant ?

Réponse. — « Il peut s'améliorer beaucoup selon sa volonté et son désir, mais c'est dans l'existence corporelle qu'il met en pratique les nouvelles idées qu'il a acquises.

Voilà qui nous confirme dans notre opinion. L'esprit de saint Louis, pas plus que les autres n'a pu changer de nature à l'état d'Esprit, puisqu'il est indispensable, pour l'avancement d'un esprit, de venir se réincarner, c'est-à-dire de reprendre un corps matériel pour progresser. »

Nous avons une seconde preuve par la solution de cette question posée aux Esprits :

Les Esprits errants sont-ils heureux ou malheureux ?

Réponse. — «Plus ou moins selon leur mérite. Ils souffrent des passions dont ils ont conservé le principal, ou bien ils sont heureux selon qu'ils sont plus ou moins dématérialisés. Dans l'état errant, l'Esprit entrevoit ce qui lui manque pour être plus heureux, c'est alors qu'il cherche les moyens d'y atteindre ; mais il ne lui est pas toujours permis de se réincarner à son gré, et c'est alors une punition.

« Les Esprits souffrent des passions dont ils ont con-

servé le principe. » Nous pouvons affirmer carrément que les passions les plus violentes ont animé saint Louis ; que c'était un chrétien fanatique, absolu dans ses convictions, qui ne rêvait qu'inquisition, tortures, bûchers, guerres meurtrières, et abruti à un tel point par les prêtres et les moines, que ceux-ci l'astreignaient à un travail de bête de somme, lui faisant porter à dos les matériaux qui devaient servir à la construction de leurs monastères. Il fallait qu'il fût d'une bêtise qui coudoyait la folie pour se laisser voler par des Turcs, des Juifs, et autres canailles qui lui vendaient à des prix insensés de soi-disant reliques, entre autres celles qui avaient servi, disait-on, pour la Passion de Jésus de Nazareth.

On a peine à comprendre cette aberration d'avoir choisi un esprit de cette catégorie comme directeur et Président spirituel.

Il semble qu'Allan Kardec en choisissant comme inspirateurs des Esprits fanatiques, ait été d'accord avec les cléricaux jésuitiques, pour favoriser le catholicisme ; du reste, nous avons des preuves que les plus fidèles amis de sa cause allaient à confesse, et, pour ne citer qu'un centre aujourd'hui en pleine activité, nous nommerons la famille Delanne, pratiquants catholiques des plus ardents et des plus assidus au confessionnal.

Cette pratique fut dans un temps fort blâmée par les époux Pâtet, chefs du groupe « la Charité » et fut le mo-

bile principal dela haine qui divisa ces familles parentes et compatriotes.

Pierre Patet était anticlérical, ce qui ne l'empêcha pas de renier le spiritisme, ainsi que sa famille, jusqu'à sa mort, car si nous en croyons la *Revue spirite* du du 1er août 1885 une délégation de spirites du groupe Leymarie aurait manifesté le désir de prononcer un discours sur la tombe de Pierre Patet, mais la famille s'y opposa. A leurs yeux, cela leur paraissait une honte de laisser voir qu'on avait eu la faiblesse de pratiquer le spiritisme tant comme Médium que comme chef de groupe.

Voilà un résumé abrégé qui peut nous confirmer dans cette vérité que le spiritisme a été enfanté avec des idées de catholicisme par des Esprits qui se jouaient de la crédulité du fanatisme et des préjugés d'Allan Kardec et de ses apôtres, et que ce Phylloxéra de la liberté de penser, a continué à sévir d'une façon déplorable parmi ses apôtres et ses successeurs.

(*A suivre.*)

MAGNÉTISME ET SOMNAMBULISME

(Suite.)

L'*Union magnétique* du 10 octobre 1857 publia ce qui suit :

« Je porte le défi à mon tour à toutes les académies du monde de mettre un prix à la disposition d'Alexis, ayant pour condition qu'il lira dans un livre sans le secours des yeux.

« *Signé :* MARCILLET.

« 1er octobre 1857. »

« Mon sujet, dit-il encore, peut lire à travers les murailles. »

A ce nouveau champion, le docteur Mabru répond :

« Voici nos conditions :

« 1° Le concours ouvrira le 1er mai 1858 ; il durera toute l'année et sera clos du 1er janvier 1859, si personne n'a obtenu le prix.

« 2° L'épreuve aura lieu publiquement par l'intermé-

diaire d'un journal quelconque, scientifique ou autre. — Tous les journaux, à différentes époques, se sont préoccupés de la question du magnétisme; il n'en est pas un seul qui ne prête son concours à cette grande expérience, si quelque somnambule véritablement lucide se présente pour répondre à notre proposition, non par des phrases, désormais sans valeur, mais par la production du fait qui est l'objet de ce concours.

« 3° Dès que notre proposition sera acceptée, ne fût-ce que par une seule personne se portant publiquement comme candidat, nous nous engageons à déposer *immédiatement* chez un notaire, et pendant toute la durée du concours, la somme de 3,000 francs, montant du prix proposé et destiné à qui donnera la preuve *de fait* qu'on peut lire sans le secours des yeux, de la lumière et du toucher, sans fraude et à l'abri de tout compérage.

« 4° Aussitôt qu'un candidat se sera présenté, on s'occupera de former non pas une commission d'examen, ce qui, dans les conditions où nous nous plaçons, devient complètement inutile, mais un simple *conseil de surveillance* qui sera chargé de faire exécuter les clauses et conditions du programme, d'assister comme *témoin* à la fermeture et à l'apposition des scellés sur le coffret, ainsi qu'à son ouverture. Ce conseil de surveillance sera composé de sept membres au moins, lesquels seront choisis parmi les médecins, les hommes de sciences et

journalistes. Tous devront signer les procès-verbaux des expériences qui seront faites.

« Expérimentation :

» 5° Les somnambules et les magnétiseurs resteront chez eux, entourés de leurs amis, dans les conditions qu'ils ont indiquées comme étant le plus favorables à l'expérience. Alors les somnambules, dans un état de *prélucidité* absolue, n'auront tout simplement qu'à lire ce qui, par nous, aura été placé dans le coffret, *lequel ne sortira pas de nos mains*, l'expérimentateur ayant le droit d'y faire apposer par le conseil de surveillance autant de scellés et de cadenas qu'il jugera convenable pour en garantir l'inviolabilité par tous les moyens possibles.

6° Après la réponse des somnambules, si le prix proposé a été mérité par l'un des candidats, le concours sera clos, et les membres du conseil de surveillance ouvriront le coffret devant les personnes qui désireront assister à cette opération ; mais dans le cas où le prix proposé ne demeurerait acquis à personne, l'ouverture du coffret ne devra se faire qu'à la fin de l'année, après l'expiration du délai fixé au 1er janvier 1859. »

Encore une fois, pas un magnétiseur ni somnambule ne se sont présentés.

« Dans le numéro 33-34 du *Magnétiseur universel*,

M. Nolet relève le gant qu'un de nos rédacteurs jetait au monde magnétique, en démontrant l'impuissance du somnambulisme à être utile.

« Nous ne demanderons pas à nos lecteurs : Connaissez-vous M. Nolet ? Il leur serait difficile de connaître tout le monde ; il n'y a donc rien d'étonnant que M. Nolet et les trois abonnés de son journal ne connaissent pas M. Vinches, mais il n'est pas nécessaire de connaître un homme pour le juger; il suffit de savoir quelle est la cause dont il se fait le champion, et quoi qu'en dise M. Nolet, le somnambulisme, tel qu'il est pratiqué de nos jours, constitue une industrie trop véreuse pour qu'on puisse attacher honorablement son nom à sa défense ; or, au point de vue de la dignité et de la valeur, M. Vinches vaut bien M. Nolet, toute comparaison gardée.

» Nous ajouterons en outre que, loin de faire le procès du somnambulisme en prenant les *bouges* pour base de nos critiques, nous nous adressons à tout ce qui porte le nom de dormeur, qu'il ait le tréteau pour piédestal ou qu'il ait le boudoir de M. Fauvelle, le plus célèbre des *endormeurs*, nous ne voyons qu'une différence de mise en scène ; simple question de mobilier.

« Aux prétentions de M. Nolet, qui dit : « Il est indis-
» cutable que le magnétisme, dans la phase somnam-
» bulique, est le moyen le plus puissant d'investigation,
» et le jour où la routine, le mauvais vouloir disparaî-

» tront, le jour où le somnambulisme, étudié, accepté, » entrera dans la balance de la justice, ce jour-là, les » crimes disparaîtront de la terre, etc. » A ces prétentions, disons-nous, nous opposerons le défi suivant :

« Nous tenons à la disposition des somnambules de » profession, résidant à Paris et y exerçant, la valeur » de trois mille cinq cents francs divisés ainsi :

« *Premier prix.* — A tout somnambule qui lira sans le secours des yeux (terme consacré), un mandat de la somme de deux mille francs, payable à vue dans les vingt-quatre heures, sera immédiatement délivré par nous.

» *Deuxième prix.* — Tout somnambule qui retrouvera la moitié d'un objet caché, et dont l'autre moitié lui sera remise pour le *rapport*, recevra, séance tenante, une garniture de cheminée en bronze du prix de mille francs.

» *Troisième prix.* — Tout somnambule qui décrira un bijou dans sa forme, sa nature, ce qu'il représente ainsi que les quatre pièces de monnaie qui l'accompagnent, recevra ledit bijou, d'une valeur réelle de cinq cents francs.

» Lors du prix Burdin, en 1839, des somnambules ont donné le mauvais prétexte qu'ils n'avaient pu gagner ce prix, en raison des obstacles qu'on mettait à leurs consultations ; aujourd'hui, voulant éviter de semblables

faux-fuyants, nous dirons que les somnambules auront chez nous leurs coudées franches : après avoir donné leurs noms, leur adresse, nous mettrons une pièce à leur disposition, cela tout le temps qu'ils ou qu'elles voudront, et pourront se faire endormir en dehors de toute influence et de toute gêne. »

Docteur J. Gérard, magnétiseur-guérisseur. (*La Revue magnétique,* 1869.)

« Plusieurs magnétiseurs enthousiastes ont une foi aveugle en leurs somnambules ; ils les croient infaillibles, et dans le jugement qu'ils portent de leur propre maladie, et dans celui qu'ils portent de la maladie des autres ; si les remèdes ordonnés par eux ne réussissent pas, ils supposent que c'est parce qu'on n'a pas suivi les prescriptions avec assez d'exactitude ; si les remèdes ont fait mal, ils regardent ce mal comme une crise nécessaire.

» Les somnambules de profession sont rarement isolés ; ce qui fait présumer qu'ils ne sont pas parvenus à l'état de concentration qui précède ordinairement la clairvoyance parfaite. Comme ils voient plusieurs malades dans la journée, les impressions qu'ils reçoivent changent à tout moment de nature. Il est difficile qu'ils s'édifient alternativement avec chacun de ceux pour lesquels on les consulte.

» Ce n'est pas seulement sur le traitement des mala-

dies, c'est encore sur des objets non moins importants, que les somnambules peuvent entraîner dans l'erreur ceux qui les consultent avec trop de confiance. J'ai vu des personnes que la vue des phénomènes somnambuliques avaient conduits aux opinions les plus extravagantes.

» Les somnambules qui reçoivent successivement plusieurs malades, chacun à l'heure qui lui est indiquée, se croient obligés de répondre aux questions qu'on leur fait, pourvu qu'ils n'éprouvent pas trop de fatigue, ils ne songent guère à s'examiner eux-mêmes pour s'assurer de leur lucidité...... Comme ils désirent vous faire partager l'opinion qu'ils ont de leur lucidité, ils mettent de l'adresse dans leur manière de s'exprimer ; s'ils s'aperçoivent qu'ils n'ont pas rencontré juste, ils prennent des détours pour rectifier leur jugement et pour vous persuader que vous ne les avez pas bien compris. Lorsqu'ils ne découvrent pas la maladie essentielle, ils devinent presque toujours quelques-uns des symptômes, et, si vous en paraissez surpris, ils profitent de ces aperçus pour se diriger et augmenter votre confiance. Si les remèdes qu'ils ont ordonnés ne produisent pas l'effet qu'ils en avaient attendu, ils ne croient pas pour cela s'être trompés, ils trouvent des prétextes pour excuser leur erreur, et des raisons plausibles pour modifier le traitement.

» Une condition essentielle au succès de tout traitement, c'est que le magnétiseur soit en bonne santé. Les douleurs de rhumatisme, les affections nerveuses, et surtout les maladies organiques, se communiquent du magnétiseur au magnétisé avec d'autant plus de facilité que le rapport est mieux établi. Dans l'état de maladie, le fluide vital peut être vicié, ou du moins son émission peut entraîner des principes morbifiques. Dans le rapport magnétique, il s'établit une sympathie entre les organes semblables des deux individus ; d'où il suit qu'une personne qui a la poitrine délicate ne peut, sans danger, magnétiser quelqu'un qui a une affection de poitrine.

» Le magnétiseur qui jouit d'une bonne santé éprouve quelquefois, sympathiquement, les douleurs du malade qu'il magnétise. (Deleuze.)

» Mille, rédacteur en chef de l'*Union magnétique*, rapporte, dans le numéro du 10 septembre 1856, le fait suivant qui lui est arrivé :

» Un jour, dit-il, à la suite d'une contrariété, je me trouvai gravement malade, j'avais une très grande irritation de poitrine ; je parlais et je respirais difficilement ; je pus, cependant, avec beaucoup de peine, endormir mon somnambule qui me tira d'affaire en très peu de temps ; mais mon peu de force ne me permit point de le dégager, tout ce que je pus faire fut de le réveiller. Ce

pauvre garçon a gardé une irritation de poitrine pendant trois jours. »

Voilà qui est agréable pour le sujet!

M. Gentil (*Manuel du Magn.*, p, 223 : 224) affirme que : « bien des gens se rendent à des séances publiques de magnétisme pour juger *de visu* de la réalité des phénomènes du somnambulisme.

« Tout en sachant, ajoute-il, combien ces séances sont précieuses pour la propagation et les progrès du magnétisme, je suis forcé de reconnaître qu'il est impossible qu'en de telles séances un somnambule, quelque lucide qu'il soit, se montre dans le *summum* de sa lucidité.

» Pour un homme sérieux et désireux d'étudier le somnambulisme, une séance publique ne doit être considérée que comme un préliminaire. »

Monginel dit à son tour (*Merveilles de l'Esprit humain*, p. 23) que : « Pour arriver sûrement à la vérité, il ne faut pas se borner à voir des séances publiques. »

M. Aubin Gauthier, rédacteur de *la Revue magnétique,* affirme que M. de Puységur appelle les expériences publiques des moyens de profanation; Jussieu, des moyens magiques magnétiques; Roullier, des tours de force.

M. le docteur Beaux (*Influence de la Magnétisation*, p. 138) dit : « La femme la plus pure, la plus sage, dans

l'état de veille, ne sait pas les idées qui lui viendront en somnambulisme. »

» Il faut très peu de temps pour qu'il s'établisse, entre elle et son magnétiseur, une intimité aussi grande que s'ils vivaient ensemble depuis longtemps, et il est rare que ce dernier ne puisse dire de sa somnambule : « Voilà l'os de mes os et la chair de ma chair. »

» Entièrement soumise aux lois de la nature, elle tient peu compte des conventions morales, et si elle éprouve des désirs, elle ne sait pas les cacher. En vain sera-t-elle d'une froideur extrême, en vain aura-t-elle un magnétiseur incapable d'abuser de sa situation, il suffira que celui-ci éprouve involontairement le même désir pour que, si elle s'en aperçoit, elle se mette à l'unisson. Alors on voit dans tout son jour le combat qui s'élève entre son devoir et ses passions ; et, il faut l'avouer, ce n'est guère le devoir qui l'emporte. Aussi, quand je vois tant d'imprudents conduire leurs femmes et leurs filles à ces sociétés de magnétisme où l'on fait des expériences grotesques, les livrer au premier venu, lui laisser prendre, sur des personnes qui leur sont chères, un pouvoir aussi redoutable que celui de magnétiseur sur sa somnambule, je ne puis m'empêcher de dire en moi-même : Insensés que vous êtes ! si l'avenir vous était dévoilé, il y en a plus d'un parmi vous qui aimerait mieux les traîner, la corde au cou, à la rivière. »

» Il y a deux ans, ajoute ce magnétiseur, qu'à une séance magnétique, j'ai été témoin de ce qui suit :

» Les nombreux spectateurs étaient occupés à regarder plusieurs personnes magnétisées en même temps, lorsque des cris se firent entendre dans un endroit de la salle. Le président en demanda la cause, et on lui dit qu'une dame se plaignait d'être actionnée magnétiquement par une personne qu'elle ne connaissait pas, et qui se trouvait derrière elle. Le président invita cette personne à rester tranquille; mais, au bout de cinq minutes, les cris recommencèrent. Le président, irrité, se leva et dit : « Monsieur, je vous préviens que si vous continuez d'agir ainsi, je vous ferai sortir de la salle. »

» — Mais je ne magnétise point madame.

» — Je vous dis que vous la magnétisez : d'ailleurs, je suis somnambule et, de ma place je sens que vous agissez sur elle.

» Alors des cris de colère partent de tous côtés; on monte sur les banquettes, on se bouscule; les femmes, effrayées, se sauvent par toutes les issues, et la séance étant levée forcément, je sortis sans attendre la fin de la dispute. »

Le célèbre Cahagnet donne ainsi le récit d'un voyage somnambulique dans la lune, accompli par son sujet lucide, Adèle Maginot, sous la conduite de l'Esprit d'Emmanuel Swedenborg.

» J'ai de suite appelé l'Esprit, dit Cahagnet, et l'ai prié de si bonne grâce de conduire ma lucide dans la lune, afin qu'elle y prenne des impressions de voyage plus complètes, s'il est possible, que les quelques détails qu'il a eu l'obligeance de me donner dans la séance précédente, que le bon Esprit s'est chargé de cette compagne de voyage et allait partir avec elle, lorsque je me suis ravisé en lui demandant s'il la garderait longtemps, vu que j'ai lu dans ses « voyages dans les astres » qu'il avait été jusqu'à dix heures en route pour arriver à certaine astrale. Swedenborg m'a rassuré en me disant qu'il ne connaissait pas alors ce qu'il connaît aujourd'hui ; il voyageait à l'aise, comme le ferait un aréonaute, mais à présent, il n'avait qu'à désirer être dans le lieu qu'il veut visiter pour y être instantanément.

Alors, sur cette promesse de ne pas rester longtemps dans ce voyage, je lui confiai ma lucide.

» Oh ! — s'écria tout à coup Adèle Maginot, il n'y a donc que cela ? Je n'y vois pas de boutiques : chacun possède quelque chose et suffit à ses besoins. Je ne vois que des marchands ambulants qui vendent des pommes de terre. » (*Arcanes dévoilés.*)

LA COCAÏNE [1]

SUR UN EFFET CONSÉCUTIF A L'EMPLOI DE LA COCAINE.

(*Suite*)

Chez la deuxième malade à laquelle l'auteur avait injecté 10 gouttes d'une solution cocaïnée au dixième dans l'épaisseur d'une amygdale, préalablement à l'excision de l'organe, on vit se produire une attaque de tremblements incontrôlables de tout le corps, attaque accompagnée de désordres de la respiration et de lypothymie.

La malade guérit rapidement par l'emploi des stimulants, et l'opération projetée put s'effectuer sans aucune complication ultérieure.

(*Bulletin de Thérapeutique.*)

TRAITEMENT DE L'EMPOISONNEMENT PAR LA COCAINE (*The Australasian Med. Gazette*, juillet 1888). — Le docteur William Finlay, de Bathurst, relate l'observation suivante :

(*A suivre*).

Propriétaire-Gérant : ZOUAVE JACOB.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

LES GRANDS ET LES PETITS PONTIFES DU SPIRITISME

Pierre-Gaetan LEYMARIE

(*Suite*)

De tous côtés, soit personnellement, soit par correspondance, nous sommes interwievé sur les motifs qui nous ont engagé à ne pas nous présenter aux différentes sectes théurgiques qui se réunissent pour former un Congrès à l'occasion de l'Exposition où elles se proposent de discuter les divers points essentiels de leur doctrine afin d'adopter des conclusions qui rallient la majorité.

Nous répondrons tout d'abord à ces personnes que nous n'avons pas été informé de ce Congrès par ceux qui en ont eu l'idée, ne recevant aucun des organes parisiens et provinciaux qui traitent de ce sujet. Quoique nous servions gracieusement la *Revue théurgique* à leurs directeurs, ces oracles n'ont pas jugé notre personne di-

gne d'être informée de ce grand projet de congrès et ne trouvent sans doute pas notre Revue assez importante pour descendre à faire l'échange habituel.

Nous ne nous formalisons pas pour si peu, nous sentons notre infime personnalité et nous mettons la valeur de la *Revue théurgique* bien au-dessous des élucubrations scientifiques qui ornent les pages des Revues et journaux spirites de Paris.

Cependant, plusieurs de ces messieurs, dont je vois étalés les noms et qualités et qui sont signalés comme étant à la tête du Congrès, ne nous sont pas inconnus ; il y en a même quelques-uns qui ont été médiums avec nous aux séances d'Allan Kardec, lorsque, à ses côtés, nous écrivions des dissertations émanant de nos Guides spirituels, les Esprits.

Nous avons le regret d'être obligé de déclarer — bravant les anathèmes des fanatiques et des exploiteurs qui sont à leur religion, — que parmi eux il y en a qui ne se contentent pas de dire la seule et franche vérité, comme nous avons coutume de le faire nous-même, — mais qui, au contraire, oubliant les principes théurgiques de fraternité, de charité, symbole des philosophies de tous les âges — s'attachent à déverser de lâches calomnies contre le Zouave guérisseur, afin de faire le vide autour de lui, en le présentant comme un être des plus grotesques et des plus abjects et le seul motif de cette persécution,

c'est qu'il n'a pas voulu adhérer à leur genre d'exploitation spirite.

Pour n'en citer qu'un — à la fois — nous nommerons le sieur Pierre-Gaëtan Leymarie, le *petit Pontife* par excellence de tous les spirites non seulement de notre belle France, mais de l'étranger. Cette persécution ne date pas d'hier, cela dure depuis l'année 1871, époque où un Esprit qui a signé Docteur X... lui a fait écrire :

« J'ai toujours adoré la liberté, cette bonne liberté qui donne à l'homme d'esprit ce talent particulier, ce talent de fustiger les défaillances humaines. »

(*Revue spirite* du mois de mars 1871, p. 94.).

Nous serions, comme par le passé, resté sourd à son talent de fustiger nos défaillances s'il ne l'eut pas mis en pratique par de venimeuses calomnies qui nous font pitié, si elles ne compromettaient en même temps certaines personnes honorables et recommandables autant par leurs sentiments élevés que par leur talent et leur situation, et dont nous sommes l'ami depuis près d'un quart de siècle. Voici les faits en question.

Samedi 24 août, Madame Perrot, domiciliée à la Perade, par Bordeaux, assistait, en compagnie d'une amie, à une de nos séances journalières. La séance terminée, elle nous fut présentée par son amie, qui a été guérie

par nous des manœuvres somnambuliques possessives de feu Dunaud, magnétiseur, somnambuliseur possessif, spirite, intime de Leymarie.

Madame Perrot nous fut présentée comme fervente spirite et somnambule guérisseur. Nous causâmes alors de la faculté somnambulique; elle me parla des succès nombreux qu'elle obtenait dans la guérison des maladies ; je ne lui cachai pas mon opinion à ce sujet, lui affirmant que si elle procédait tout éveillée, agissant seulement par le regard et le toucher sur les patients, sans l'intervention d'un magnétiseur, les résultats seraient beaucoup plus puissants.

Madame Perrot, très intelligente, et douée d'une saine intuition nous comprit, et se promit d'essayer quelquefois sans le concours de son magnétiseur ; nous lui conseillions de ne pas rompre entièrement avec lui, et que sans l'endormir, il pourrait se joindre à elle pour évoquer les Esprits Blancs des régions élevées dont le concours est indispensable pour guérir.

Tout à coup, cette dame rompit le fil de la conversation pour nous dire: « Monsieur Jacob, il faut que je vous avoue qu'avant de venir vous voir, je n'avais pas trop bonne opinion de vous !... malgré la grande réputation dont vous jouissez, et que, pour me décider à venir, j'ai été consulter M. Leymarie, que j'avais vu il y a quelque temps à Bordeaux, et, ma foi, comme je suis franche et

que vous ne me paraissez pas aussi monstre que ce monsieur veut bien le faire croire, je me décide à vous dire que mon magnétiseur, M. Pargrade, m'avait conseillé de lui demander son avis sur le Zouave, pour savoir si je devais aller le voir, M. Leymarie me répondit : « Cet homme est un homme de la dernière espèce ; sa conduite est ignoble ; dernièrement, madame Toupriant de Kerlan, une dame spirite de haut parage, est venue me voir, et m'a dit qu'elle avait invité le Zouave à dîner, chez elle, au milieu de sa famille, en reconnaissance d'avoir été guérie par lui d'une maladie très grave, et il paraît qu'il s'est saoûlé à ce point de nier Dieu, le Christ, etc., qu'il a profité d'un moment d'absence de son mari pour les frapper tous à coups redoublés, et qu'ils ne lui ont échappé que par la fuite. »

» Je ne vous dissimule pas, ajouta madame Perrot, que cela m'a paru à peu près invraisemblable de la part d'un guérisseur de votre valeur, et j'en ai témoigné mon étonnement à M. Leymarie qui m'a répondu : « Oh ! ce n'est rien que cela !... Avant la guerre, il est parti de Bordeaux pour Londres en compagnie de madame de Siévers artiste d'une grande valeur qu'il avait guérie et qui était folle de lui, folle à lier. Il a végété à Londres, se faisant expulser de partout, et vivait aux *crochets* (sic) de cette malheureuse artiste, qu'il rouait de coups à la journée, et qui n'a pu se débarrasser de lui qu'avec

le secours de la police, qui a intimé au Zouave d'avoir à quitter le territoire anglais.

» Quand il revint à Paris, ne sachant où se réfugier, il vint me voir pour me demander des secours, car il était sans ressources et je lui prêtai quelque argent.

» Après tout, ajouta M. Leymarie, vous pouvez aller le voir. »

P. G. Leymarie en a menti : lorsque nous fûmes le voir, il y avait longtemps que nous étions de retour d'Angleterre et que nous recevions, rue du Faubourg-du-Temple, et ensuite rue Ramponneau, une moyenne de 50 malades par jour, et la vente de nos ouvrages et de nos photographies nous mettait dans une position pécuniaire bien au-dessus de nos besoins, de plus, nous pouvons affirmer qu'à cette époque, P.-G. Leymarie cherchait des expédients pour avoir des capitaux afin d'offrir quelques deniers à ses créanciers pour éviter les désagréments d'un jugement.

Madame Perrot lui ayant demandé s'il y avait d'autres guérisseurs qu'elle pourrait voir à Paris, il lui répondit qu'il n'en connaissait point pour le moment qui valût la peine d'être nommé et avoua qu'il reconnaissait que le Zouave était un fort médium, quoique, prétendit-il, il ait beaucoup perdu de sa faculté. « Vous pouvez aller le voir, ajouta-t-il ; quant à moi, qui souffre de l'estomac (il pré-

tend que j'ai une pourriture dans l'estomac (*sic*), j'aimerais mieux crever (*sic*) que d'aller le trouver, car je n'ai jamais pu sentir cet homme, et j'ai une antipathie pour lui telle que j'aime mieux rester malade. »

Si nous ouvrons le livre des Esprits, nous serons éclairés sur ce sujet. Pages 168 et 169, il est fait cette demande aux Esprits :

« L'antipathie de deux personnes naît-elle en premier lieu chez celle dont l'esprit est le plus mauvais ou le meilleur ?

L'Esprit répond :

» Chez l'un et chez l'autre, mais les causes et les effets sont différents. Un mauvais a de l'antipathie contre quiconque peut le juger et le démasquer. »

Vous avouerez, lecteurs, qu'il ne nous est pas difficile alors de comprendre l'antipathie que nous a vouée P.-G. Leymarie, depuis que nous lui avons fait nos justes observations sur sa manière de pratiquer le spiritisme.

Pour l'édification de nos lecteurs, nous citerons tout à l'heure quelques-uns des hauts faits de ce personnage, et dont les spirites sincères ont été indignés à ce point qu'ils ont fui son contact.

« Le bon Esprit, ajoute l'Esprit, a de la répulsion pour le mauvais, parce qu'il sait qu'il n'en sera pas compris, et qu'il ne partage pas les mêmes sentiments ; mais, fort de sa supériorité, il n'a contre l'autre ni haine, ni jalou-

sie ; il se contente de l'éviter et de le plaindre. »

C'est ce que nous avons fait : nous nous sommes éloigné de lui et de son milieu, et nous avons sincèrement regretté d'avoir été si bon prophète en lui prédisant qu'il irait en prison, à propos de l'exploitation des photographies.

Nous voulons bien croire qu'il était de bonne foi et ne pensait pas tromper ceux qu'il engageait à aller chez le photographe Buguet ; mais alors c'est un imbécile, et nous ne comprenons pas comment les spirites laissent à la tête de leur Société un homme d'une ignorance si compromettante pour leur cause.

Cependant, bien que nous ne le prenions pas pour un phénomène d'intelligence, nous ne le croyons pas assez délicat et assez désintéressé pour n'avoir pas participé, au moins par son silence, à la tromperie *photographique*, car nous connaissons beaucoup d'honnêtes spirites qui, comme nous, l'ont averti... mais le dieu de l'argent parlait plus haut que sa conscience.

Enfin, il a payé de la prison, et l'honneur est satisfait.

Madame Perrot était venue de Bordeaux avec la croyance qu'il était un homme digne et respectable, mais quelle déception pour elle !... Il va sans dire qu'elle n'a pas cru un seul mot des calomnies qu'il s'est plu à déverser contre le Zouave ; car elle sait très bien que pour guérir, surtout pendant de si longues années, une

aussi grande quantité de malades — sans rémunération aucune — il faut posséder tout de même quelques qualités autres que celles dont le gratifie P. G. Leymarie.

Nous ne savons l'impression que Madame Perrot aura produite sur l'esprit de M. Pargrade, son magnétiseur ; mais nous pourrions hardiment avancer que, sans approuver P.-G. Leymarie, il ne sera pas de notre côté, car nous avons engagé — pour le bien de la cause — Madame Perrot à se passer de lui pour opérer ses guérisons, étant persuadé que l'action directe des Esprits supérieurs ne passant point par l'intermédiaire d'un magnétiseur, serait d'un effet beaucoup plus puissant et moins fatigant pour les guérisseurs somnambules ou autres.

Cependant si M. Pargrade a des intentions pures, qu'il agisse de concert avec madame Perrot pour appeler les esprits, mais de grâce, qu'il ne la subjugue pas sous son fluide particulier. Nous souhaitons que nos conseils soient suivis, sans l'espérer, car M. Leymarie a su, par ses insinuations flatteuses, capter la confiance, non seulemen de M. Pargrade, mais de beaucoup de spirites de la localité.

C'est à ne pas croire, s'écriait madame Perrot, qu'un spirite s'avilisse à ce point. Et cette dame qui nous a fait l'honneur de dîner chez nous, n'a pas craint de raconter ces faits à table devant plusieurs personnes, dames,

demoiselles, avec leurs mamans, qui toutes ont été stupéfiées.

Enhardies par la franchise de madame Perrot, plusieurs personnes n'ont pas hésité à raconter différentes anecdotes qui prouvent l'indélicatesse de P.-G. Leymarie. Une de ces dames dit qu'étant malade et étant allée trouver Leymarie pour lui demander l'adresse du Zouave, il lui répondit : « N'allez pas chez lui, il est traqué par la police sur la plainte d'une demoiselle qui l'attaque en police correctionnelle, et si on faisait une descente pendant que vous serez chez lui, vous auriez tous les désagréments d'allées et venues dans les bureaux de la Préfecture et au Tribunal ; d'ailleurs, il ne guérit plus, il a perdu sa faculté. Allez de ma part chez le *père Misère.*

Cette dame raconta qu'elle s'était — à son grand regret — rendue chez ce père Misère qui lui avait dit des bêtises sur sa maladie, lui expliquant qu'il fallait ordinairement une seule dose de son remède, qui coûtait 6 francs, mais que, pour elle, il en fallait deux, que cependant, en considération de M. Leymarie qui l'avait envoyée chez lui, il lui laisserait les deux pour onze francs.

Cette pauvre dame avoua qu'elle avait eu la faiblesse d'avaler ces drogues très désagréables, paraît-il, et qu'elle avait été très souffrante après ; mais qu'ayant

appris par hasard l'adresse du Zouave, elle avait été à ses séances où elle avait trouvé la guérison.

« Et, ajouta-t-elle, sans les conseils du Zouave qui m'en dissuada, mon mari, furieux, voulait porter plainte contre le médicastre, et le fameux Leymarie, son associé. »

Le surlendemain de ce jour, madame Perrot vint nous faire ses adieux, nous promettant de suivre nos conseils. Alors, pour bien lui prouver que P.-G. Leymarie n'était qu'un indigne calomniateur, nous lui présentâmes les deux lettres que nous reproduisons ici, car nous nous étions empressé de convoquer madame Toupriant de Kerlan, qui, indignée de semblables calomnies, qui compromettaient sa dignité de mère de famille, n'a pas hésité un seul instant à démentir les injures calomnieuses du sieur P.-G. Leymarie, dans la lettre que voici :

Neuilly, le 25 août 1889

« Monsieur,

» Je suis étonnée d'avoir appris que des gens mal intentionnés essayaient de détruire l'affection que vous éprouvez pour toute ma famille.

» Mon mari a été votre camarade dans l'armée ; ensemble vous avez fait campagne, et il a conservé de vous un bon souvenir.

» Vous m'avez sauvée, lors de ma péritonite; Fernande, la troisième de mes filles, a été également guérie par vous, c'est vous dire, monsieur, que comme femme, vous avez droit à toute ma sympathie, et comme mère à toute ma reconnaissance. Je n'ai jamais eu honte de le dire dans le monde, et je le ferai hautement chaque fois que l'occasion s'en présentera.

» J'ai pu dire que, sur certains points de croyance, nous n'étions pas d'accord, mais j'ai toujours vanté votre cœur, et vos généreux sentiments de charité.

» J'espère, monsieur, que les propos malveillants que des méchants ont tenu sur votre compte et sur le mien n'aliéneront en rien l'affection et l'estime réciproques que nous avons l'un pour l'autre.

» Agréez, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués et reconnaissants.

» Signé : Marie TOUPRIANT DE KERLAN. »

De même après ce que nous avait raconté madame Perrot, en allant faire notre visite habituelle à madame de Siévers, l'artiste éminente qui fut l'amie intime de Rossini, nous la mîmes au courant des calomnies injurieuses de M. Leymarie. De même aussi que madame de Kerlan, elle fut indignée des procédés de ce phénomène de bassesse, et protesta par cette lettre :

Paris, 25 août 1889

« Monsieur Jacob,

» C'est avec une grande peine que j'ai appris que M. Leymarie, le chef de la Société spirite de Paris, déverse depuis longtemps des calomnies sur vous, sur ma personne, me faisant figurer de concert avec lui pour vous diffamer, disant des faits passés à Londres, dont j'aurais eu à me plaindre de vous.

» Je vous autorise de ma part à démentir tout ce qu'il a dit à ce sujet, et qu'il pourrait dire à l'avenir, car je puis certifier que les rapports que j'ai eus avec vous ont été des plus convenables tant à Paris qu'à Londres, où j'ai eu le plaisir de vous rencontrer dans les salons des dames d'honneur de la Reine d'Angleterre, et où nous avons été acclamés avec sympathie et considération.

» Croyez, cher monsieur Jacob, que je vous suis très reconnaissante de m'avoir prévenue, car je sais que son intention était de m'inviter à donner mon concours à ses soirées.

» Soyez toujours charitable et assisté par des Esprits supérieurs, dont j'ai ressenti par votre concours, les bienfaits curatifs, et agréez, pour mes amis que vous avez guéris, toute ma reconnaissance.

» Votre affectionnée,

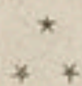
» *Signé :* A. de Sièvers. »

OPINION DE LA PRESSE SUR MADAME DE SIÉVERS

Sous ce titre : « La fondation Rossini », le *Figaro* s'exprime ainsi :

« L'une des pensionnaires que je rencontre au détour d'un couloir éveille vivement ma curiosité. J'ai été voir hier les admirables Faunesses et les Parques qu'expose Rodin, rue de Sèze : c'est l'une d'elles que j'ai cru voir passer près de moi, le front penché sous le poids de méditations, l'œil absorbé, comme égaré par une rêverie profonde, et de grandes mèches de cheveux gris en branches de saule autour de sa figure. En passant, elle a levé la tête, et son visage ravagé, presque fantomatique, m'est apparu pénétré de douceur singulière, tout éclairé d'un reflet de génie. C'est une vieille amie de Rossini, une Sicilienne, madame de Siévers, compositrice de très réel talent, qui vient achever ici, dans la paix de cette retraite, deux œuvres importantes qu'elle espère bien faire représenter quelque jour sur l'une de nos grandes scènes. Je viens d'entendre, exécuté par elle, un fragment de son opéra : c'est vraiment de la fort belle musique, mâle, inspirée, point banale, très mouventée. . . . .

. . . .



« Madame de Siévers, dont j'ai dit un mot tout à l'heure, émerveille tout l'auditoire avec un très beau duo pour orgue et piano qu'elle a composé sur un motif de Rossini et qu'elle exécute de concert avec une de ses compagnes, madame Lecoq. »

» André CHALARD. »

« Encore un mot sur l'inauguration de la maison Rossini et au sujet de l'héroïne de l'harmonium et de son éclatant succès.

« Le *Figaro* nous parle de madame de Siévers et nous venons informer les enthousiastes de cet artiste divin que déjà le maître des maîtres, Fétis père, a publié en 1876, une biographie d'elle et nous promettons de la publier plus tard.

» Pour le moment nous avons appris que Donizetti, Mercandante, Rossini, lui-même, ont dit des merveilles de madame de Siévers comme professeur de chant, compositeur, organiste, accompagnateur, qualités auxquelles feu Pleyel ne voulut pas croire, quoique Rossini les annonçât lui-même.

» Mais quand Pleyel l'entendit en grand concert chez

lui ; il dit au public, en prenant la main de madame de Siévers, ces propres paroles :

» C'est Rossini femelle ! »

(*Journal du Crédit de Paris.*)

11 juillet 1889.

. Voilà, chers lecteurs, un faible aperçu de la valeur de la femme éminente autant par ses hautes connaissances artistiques et par la noblesse de son caractère que le sieur Pierre Gaëtan Leymarie, représentant les spiritistes Kardecistes, a osé diffamer en compagnie du Zouave guérisseur.

Madame de Siévers, une adepte des plus ferventes de la Théurgie spirite, se demande comment cet homme d'un passé et d'un présent si peu en rapport avec la charité, reste à la tête des spirites, et quel crédit peuvent avoir ceux qui s'appuient sur sa personne et son autorité pour faire progresser la doctrine et faire de nouveaux adeptes.

A cela on répond que si l'on a forcément des rapports avec lui, c'est qu'il tient la librairie spirite qui est un centre de réunion où l'on peut se tenir au courant du mouvement spirite : Il n'est pas estimé des Parisiens qui le connaissent bien ; les étrangers peuvent être trompés sur sa personne, mais cherchez-lui des sympathies à Paris ; où les trouvez-vous ? chez de petits auteurs

inconnus qui font des dépôts de leurs livres dans sa librairie ; chez d'anciennes actrices, rebut de la société pour la plupart, qui trônent aux soirées qu'il donne pour lancer mademoiselle sa fille dans la carrière théâtrale ; des magnétiseurs, somnambules, médiums à tant la séance. Allan Kardec, malgré toutes ses erreurs, ne serait jamais descendu si bas... Au reste, que le sieur Leymarie quitte sa place et nous le mettons au défi de trouver dans le monde des spirites ou autre, vingt personnes honnêtes qui lui soient sympathiques.

Ce monsieur, avec son orgueil mal entendu de poser pour un personnage, fait l'effet de l'âne de la fable portant des reliques... ôtez-lui le spiritisme qu'il exploite et il retournera bientôt, de même que l'âne à ses chardons, dans la traditionnelle loge de concierge qui convient si bien à son métier de tailleur-ravaudeur, car il est reconnu pour n'avoir aucun talent dans son métier ni aucune faculté médianimique qui soit digne de remarque. Nous sommes vraiment stupéfait de semblables pratiques émanant sans doute d'Esprits de la pire espèce, qui trouvent accès dans la basse infériorité qui caractérise le sieur P. G. Leymarie. Si nous en croyons la théorie que les Esprits ont dictée à Allan Kardec par l'intermédiaire des médiums, le sieur P. G. Leymarie serait médium écrivain intuitif inspiré. Chez l'intuitif, l'Esprit guide seulement le médium et n'agit que sur

son âme avec laquelle il s'identifie, le dominant à son insu et lui imprimant sa volonté. Le médium inspiré est une variété de l'intuitif avec cette différence que l'intuition d'un Esprit est moins sensible, car il est encore plus difficile de distinguer sa pensée propre que celle qui lui est suggérée par l'Esprit.

L'inspiration nous vient des Esprits qui nous influencent en bien ou en mal ; cette médiumnité se développe généralement chez les médiums intuitifs qui finissent souvent, lorsque la vanité les domine, par croire que les inspirations qui leur sont suggérées sont de leur propre fait.

Nous pourrions, comme exemple, citer Camille Flammarion, qui de médium intuitif est devenu promptement médium inspiré et qui a fini par nier même l'inspiration et le concours des Esprits, puisqu'il a dit dans son livre *les Terres du ciel*, qu'il n'avait jamais été médium, et que c'était lui-même qui, à l'aide de son haut savoir, avait écrit les nombreuses dissertations qu'Allan Kardec a publiées dans ses livres et dans la *Revue spirite*.

Et le sieur P. G. Leymarie serait, dans une certaine mesure, tenté de faire croire maintenant, lui aussi, qu'il est un grand homme, d'un savoir scientifique peu ordinaire, si nous nous appuyons sur ces paroles qu'il a dites au tribunal, lors de son jugement en police

correctionnelle en réponse à cette demande du président :

« — Quand vous vous êtes occupé d'habits, vous ne vous occupiez pas de spiritisme : comment êtes-vous arrivé à vous occuper de spiritisme ? »

Et P. G. Leymarie fit cette réponse vaniteuse :

« — Pardon, je m'occupais de science quand j'étais dans les affaires, et je m'en suis occupé auparavant. »

Après cette prétentieuse déclaration, qui caressait sa vanité, il ajouta avec un semblant d'humilité jésuitique : « J'avais une nombreuse famille, un père très âgé, et comme il faut beaucoup d'argent pour devenir avocat ou médecin, un parent m'a conseillé d'entrer chez lui, car, disait-il, je pourrais plus tard prendre la suite des affaires ; j'ai suivi ce conseil. »

Nous avons, nous, la conviction que, vu sa chétive nature rachitique et scrofuleuse, il était encore fort au-dessous du métier de tailleur, que la générosité d'un oncle lui offrait par charité, et la preuve c'est qu'il n'est jamais parvenu à savoir à peu près cet état, attendu qu'ayant été aussi mauvais patron que mauvais ouvrier, il a marché d'insuccès en insuccès, à ce point que si un vieillard, M. Crouzet, n'était venu à son secours en lui ouvrant sa bourse, le sieur Leymarie déclaré en faillite

pour la seconde fois, n'obtenait pas son concordat, et chacun sait ce qui en serait résulté.

« En 1858, ayant entendu parler de la phénomalité spirite, ajoute-t-il, j'ai lu et trouvé des déductions qui convenaient à mon intelligence ; je les ai adoptées et je suis devenu un fervent adepte du spiritisme. »

Nous avons peine à croire, malgré la devise adoptée par Allan Kardec : « Heureux les pauvres d'esprit », que le tailleur Leymarie fût plus capable de trouver « des déductions qui convenaient à son intelligence » dans le spiritisme que dans le métier de tailleur, où sa prétentieuse intelligence a été si bien mise en défaut.

« En 1871, déclare-t-il avec emphase, après la guerre, quelques administrateurs de la Société s'étant retirés, on me proposa d'en prendre la gérance. »

Ici nous l'arrêtons, car nous avons toutes les preuves du contraire, personne ne songeait à lui en confier la gérance, comme nous le verrons tout à l'heure.

Traqué par ses créanciers, sous le coup de la loi, P. G. Leymarie ne savait à quel saint se vouer ; c'est alors que son épouse mit tout en œuvre pour le tirer de ce mauvais pas, et alla solliciter l'appui de M. Crouzet, chef du groupe « la Charité » et qui possédait une belle fortune. Ce M. Crouzet, que nous avons connu particulièrement, les Esprits lui ayant rétabli la vue à nos séances, était un vieillard sénile et ramolli à ce point

qu'il ne pouvait prononcer les mots : *Bons esprits*, *Mon ange gardien*, *Mon cher maître* (en parlant d'Allan Kardec), *madame Patet*, *madame Leymarie*, sans fondre en larmes.

Sous la pression des conseils des Esprits qui faisaient soi-disant parler et écrire les Leymarie, Patet et consorts, il délia les cordons de sa bourse, et Leymarie respira. Cependant cela ne faisait pas encore son compte, il lui fallait une position autre que son métier de tailleur, où il avait, par son incapacité, éprouvé tant de déboires, et il songea à se glisser par n'importe quel moyen, comme employé chez les Spirites.

Tout d'abord, et malgré les répugnances de sa femme, il visa la place de concierge-régisseur de la villa de Ségur, auprès de Madame veuve Rivail, dite Allan Kardec. Il remplissait assez les conditions voulues, sa profession de tailleur étant généralement recherchée pour cet emploi. Mais, il y avait un mais, Madame Allan Kardec avait déjà un concierge. Il aurait donc fallu le mettre à la porte.

Ne pouvant enlever d'assaut la place de concierge, il visa plus haut et aspira ouvertement à la place de secrétaire-gérant à la rédaction de la *Revue spirite*. (Il n'y a rien de comparable au toupet de l'ignorance.) Mais là encore il y avait un titulaire, le muscadin Desliens qui, malgré la modicité de ses appointements, n'était pas disposé à céder sa place.

Mais attendez, lecteurs. P.-G. Leymarie ne se trouva pas arrêté pour si peu : les Esprits supérieurs qui l'illuminaient lui suggérèrent de *parler* et de révéler au Comité spirite certaines confidences que le malheureux et trop naïf Desliens lui avait faites, au sujet de certaine petite cousine... imprudence de jeunesse qui scandalisa fortement les ex-viveurs et les horizontales usées qui trônaient à la tête des croyants.

D'après le dire de son ami Leymarie, leur opinion était que Desliens déshonorait le spiritisme.

M. Crouzet qui, grâce à sa bourse, avait un grand crédit, usa de son influence pour poser P.-G. Leymarie à la place du malheureux Desliens.

C'est à ce moment, alors que depuis plusieurs mois nous étions de retour de Londres, que Leymarie vint nous voir, nous affirmant que son but était de rallier les dissidents spirites. Je me rendis quelquefois à la rédaction spirite de la rue Lille, et un beau matin nous vîmes arriver P.-G. Leymarie furieux, de retour de la villa de Ségur, où il venait d'avoir une entrevue avec Madame Allan Kardec. Il paraît que cette dame qui, non sans raison, le tenait pour un ignorant, exigeait qu'il se rendît à tous instants auprès d'elle, afin qu'elle pût censurer à son aise ce qu'il devait publier dans la *Revue*, car elle ne se fiait pas à son savoir et réclamait à grands cris un homme capable pour rédiger des articles de fond.

En somme, P.-G. Leymarie avait été accueilli comme un domestique.

Quelques jours après, P.-G. Leymarie nous invita à déjeuner en compagnie de sa femme. Au cours de la conversation, il nous avoua que Madame Allan Kardec était d'une avarice sordide, et qu'il n'y avait rien à en tirer que la misère; il nous proposa alors une espèce d'association. Le Zouave, disait-il, barnumé par P.-G. Leymarie, ferait des tournées et les malades, comme d'habitude, afflueraient. Lui, se chargeait de faire des conférences; de plus, des amis qui lui étaient dévoués, entre autres le nommé Vautier et les frères Fritz, d'origine belge, devaient nous recommander en Belgique où nous devions commencer nos tournées. Un autre de ses amis spirites, un riche industriel nommé Mazaroz, serait nommé président de la nouvelle Société; P.-F. Leymarie se chargeait de lui faire verser 50,000 francs pour commencer, et il pensait que ce premier exemple entraînerait d'autres adhérents.

A cette proposition, nous n'avons tout d'abord rien répondu que d'évasif, car nous voulions connaître ce qu'on nomme vulgairement « le fond du sac ». Environ un mois après cette conversation, nous nous rendions à la *Revue spirite*, et là le sieur Leymarie ne nous parut plus le même; de mécontent, d'entreprenant et d'audacieux que nous l'avions laissé, nous le retrouvions

calme, satisfait et presque contrit. M. Bittard, qui était le concessionnaire de la Librairie spirite, sa femme et sa fille étaient présents et paraissaient un peu inquiets.

Naturellement, nous nous enquîmes gaiement de la situation du sieur P.-G. Leymarie que nous avions laissé ennuyé et irrité contre Madame Allan Kardec, et lui demandant des nouvelles de celle-ci, il nous répondit : « C'est une bien bonne femme tout de même! »

— Tiens! m'écriai-je, est-ce qu'elle aurait changé depuis la dernière fois, car d'après ce que vous m'aviez dit, je suis étonné de votre réflexion.

Il ne répondit pas directement et détourna la conversation ; nous étions d'ailleurs fixé depuis longtemps sur la valeur personnelle de tout ce monde, dont nous avions fui le contact bien avant la mort d'Allan Kardec, et tous leurs racontars ne pouvaient guère nous influencer.

P.-G. Leymarie réussit cependant, ce même jour, à nous entraîner chez lui, et là, il se plaignit amèrement de M. Bittard, qui, disait-il, entravait ses projets de rénovation spirite : Madame Leymarie était alors absente.

D'après le langage de ce monsieur, il ne nous fut pas bien difficile de comprendre que son but était l'expulsion de la famille Bittard pour rester maître de la place. Je crus de mon devoir de prévenir M. Bittard.

Alors je lui dis que, dans mon opinion, les mêmes manœuvres que P.-G. Leymarie avait employées pour faire chasser Desliens, il les mettrait de nouveau en action pour le faire quitter la place à son tour. Sur ce, M. Bittard se mit à rire, nous disant que, cette fois, nous n'étions pas bon prophète, attendu qu'il avait passé avec Allan Kardec un acte en règle qui lui accordait la gestion de la *Revue spirite* pour quinze années ; et qu'il avait encore du temps devant lui. Nous lui répétâmes qu'il partirait avant ; notre prédiction se réalisa, malheureusement pour lui. Peu de temps après, M. Bittard quittait en effet la maison pour céder la place au fameux Leymarie, lequel s'installa définitivement en maître.

Ce fut à peu près à ce moment qu'il nous parla des photographies spirites Buguet, et de leur avantage, autant pour faire des croyants, que pour réaliser des bénéfices, car, dit-il, il les vend très cher la douzaine, etc., etc.

Notre réponse spontanée fut celle-ci : nous pouvons croire à la vérité des photographies d'Esprits par un médium ; mais vous comptez sur le concours des Esprits pour battre monnaie ; vous devez savoir cependant, par expérience et par ce qu'ils ont dit dans leurs ouvrages, qu'ils ne se prêtent pas à cela. Que ce photographe opère dans ses conditions de prix habituelles, et sans même parler des Esprits ; si, de leur bonne volonté, des

parents ou amis défunts de ses clients se trouvent reproduits sur des épreuves, la conviction serait plus forte, et la foi spirite se développerait avec une grande extension ; mais faire trafic des Esprits, c'est folie, vous savez qu'ils se refusent à cela, et vous aurez des désagréments, ainsi que votre photographe.

Ce monsieur répondit que les Esprits d'Allan Kardec n'avaient pas dit le dernier mot sur la pratique du spiritisme, qui entrait dans une phase plus développée, plus intelligente, etc., etc.

— Vous irez en prison, lui dîmes-nous alors spontanément, et nous nous éloignions définitivement — en le plaignant — de cet homme qui débutait d'une façon aussi peu en harmonie avec les principes édictés par les Esprits supérieurs.

Quelque temps après, nous avions le regret d'apprendre que notre prophétie s'était réalisée, et à partir de cette époque, P.-G. Leymarie n'a pas passé un jour sans déblatérer contre le Zouave, afin de faire le vide autour de lui, au moins dans les rangs de beaucoup de spirites, et surtout parmi ceux de la province et de l'étranger, qui, ne nous connaissant pas, ne pouvaient apprécier à leur juste valeur les calomnies que le sieur Leymarie déversait contre nous.

Nous n'aurions pas élevé la voix et sali les pages de la *Revue Théurgique* en nous entretenant de ce sinistre per-

sonnage, si des personnes amies n'étaient directement mises en jeu. Nous avons vaincu notre répugnance afin de montrer d'une manière irréfutable la mauvaise foi et les sentiments arriérés de cet homme. Quelle figure a-t-il faite au Congrès, au milieu de tous ces représentants de la grande cause théurgique ? Quel prestige l'a entouré ? Combien avait-il de partisans parmi les 500 délégués de toutes les nations qui composaient ce Congrès ?...

Comment les Sociétés spirites françaises, représentées dans la personne de P.-G. Leymarie, ont-elles reçu les délégués étrangers venus à ce Congrès ? Si nous en croyons plusieurs des plus éminents, autant de la France que de l'étranger, et qui sont venus nous rendre visite, ils n'ont pas eu beaucoup à se louer de la réception qui leur a été faite, et les Américains en particulier, qui représentent le pays où se sont produits les médiums les plus extraordinaires, ont été bien étonnés de trouver aux lieu et place des médiums, des faiseurs de charivari qui couvraient leurs voix dès qu'ils voulaient ouvrir la bouche pour exprimer leurs idées.

La simple politesse française, tant vantée à l'étranger, a été bannie du Congrès, qui n'a été qu'une réunion scandaleuse, grâce aux procédés peu parlementaires de la plupart des spirites parisiens, qui composaient la majorité de ce Congrès.

Traversez donc les mers, spirites des pays lointains,

pour venir chercher la concorde et la sympathie dans des réunions de charité, et n'y trouver que des gens grossiers et de la plus basse extraction, qui se disent les représentants illuminés de cette doctrine qui avait pris pour devise : « Hors la charité, point de salut. »

Voulez-vous être édifiés, ô nobles étrangers, sur la composition de l'entourage du célèbre tailleur Leymarie ?... Sachez donc qu'il se compose généralement de quelques médiums mercenaires qu'Allan Kardrec avait éloignés de son troupeau, pour cause de supercherie, de magnétiseurs somnambuliques semi-spirites et pour la plupart matérialistes, de diseuses de bonne aventure, par le marc de café, le blanc d'œuf, de tireuses de cartes, de quelques vieilles actrices amies de sa femme, et qui dressent sa fille dans le cabotinage déclamatoire ; bel exemple pour les mères de famille !

Et voilà les gens qui ont reçu les délégués du Congrès international spirite. Mais lisez donc, étrangers, la brochure : *Beaucoup de lumière*, de madame Froppo, et vous serez édifiés sur les manœuvres de cet homme qui déshonore votre cause.

Nous n'avons, nous, qu'un souhait à former, c'est que la théurgie, sous quelque nom qu'elle se présente, inspire et guide les hommes pour les élever aux grands sentiments qui se manifestent par des actes d'amour, de fraternité et de charité, et cela sans souci des hommes

qui sont dans des conditions d'infériorité telles que le sieur P.-G. Leymarie. Cependant, nous voulons bien admettre que tout ce que M. P.-G. Leymarie allègue contre le Zouave, soit la pure vérité et même qu'il n'ait dit que les moindres des faits qui pourraient lui être reprochés. Nous demanderons alors à ce petit pontife des spiritistes, comment un homme semblable, malgré ses vices et sa grossière nature, peut être le privilégié des Esprits supérieurs, dont le concours est indispensable pour obtenir ces guérisons ; car enfin, pourquoi ces Esprits supérieurs n'ont-ils pas choisi leur médium, c'est-à-dire leur intermédiaire dans les rangs des fervents, des dignes.

Enfin, pourquoi leur choix ne s'est-il pas arrêté sur lui-même, P.-G. Leymarie, le modèle des modèles?...

Il nous sera répondu que les Esprits choisissent un mauvais outil, pour servir leurs projets, mais qu'aussitôt qu'ils en trouvent un plus digne, ils le laissent de côté. Cependant, voici ce qui est publié dans la *Revue Spirite* de l'année 1878, page 126 :

« Un mauvais arbre ne peut produire de bons fruits, a dit Jésus. Nous appliquons cette règle aux médiums immoraux et intempérants, aux cercles mal composés, aux séances obscures, à la médiumnité à effets physiques. En général, d'après nous, les lois de polarité ne permettent pas qu'un pur Esprit désincarné se manifeste

par l'intermédiaire d'un médium de mauvaise vie, ou dans la compagnie d'instigateurs impurs. Vers de tels aimants, les mauvaises influences se dirigent seules, et nous croyons fermement que toute la série des phénomènes physiques, depuis les corps frappés jusqu'aux productions de formes visibles, n'est que la manifestation du pouvoir, soit des âmes désincarnées, vouées à l'annihilation, soit des âmes (péresprits) des médiums eux-mêmes — ces dernières en vertu de leur seule passivité — et dans les deux cas avec ou sans le concours des élémentals ».

Admettons que le Zouave soit dans des conditions telles que P.-G Leymarie se plaît à dire depuis au moins vingt ans. Il nous semble que les lois de la polarité invoquées par la *Revue Spirite*, ne permettraient pas qu'un pur Esprit se manifestât par son intermédiaire étant donné sa mauvaise vie, « en compagnie d'instigateurs impurs », etc.

Il paraît bien extraordinaire d'admettre cette exception à la règle donnée par les Esprits, en faveur du Zouave et de sa médiumnité guérissante, faculté qui exige, si nous en croyons les Esprits qui ont dicté à Allan Kardec le livre des Esprits et des Médiums, des qualités essentiellement supérieures de la part du Médium choisi par les Esprits blancs des régions élevées. Ce qui serait non moins extraordinaire, c'est la

persistance de cette faculté qui, depuis 25 ans, a permis au Zouave guérisseur de recevoir chaque jour une moyenne de 50 malades qui accourent de tous les coins du monde, au bruit de ses guérisons, ce qui fait par an environ 1800, et par conséquent en 25 ans 456,000. Voilà donc un résultat bien extraordinaire, pour ne pas dire miraculeux obtenu par un homme que P.-G. Leymarie déclare indigne, tant par son insolence que par sa brutalité et son ivrognerie et qui, selon lui, nie Dieu, Jésus et même les Esprits.

Cependant, des gens accourent par centaines tous les premiers dimanches de chaque mois, pour rendre grâce aux Esprits qui les ont guéris par l'intermédiaire du Zouave, et écouter sa philosophie théurgique, si consolante, si moralisatrice, qui repose sur Dieu, l'immortalité de l'âme, son individualité après la mort, ses rapports avec les vivants, la réincarnation progressive dans d'autres corps humains ; et pour tout cela, il ne demande aucune rémunération, ni même aucun remerciement.

Et tout cela se passe au grand jour, en plein Paris, à la barbe des pontificats spirites, magnétiques, somnambuliques, hypnotiques, etc., et cela malgré les vociférations qu'ils se plaisent à débiter contre lui depuis vingt ans par la voix du petit pontife spirite Leymarie, qui commande la principale cohorte des fervents élus, qui, chose digne de remarque, sont tous malades, et cepen-

dant, pour la plupart, s'intitulent guérisseurs, ce qui ne les a pas empêchés de finir tragiquement, suicidés par l'intempérance, comme le grand pontife Allan Kardec, mort d'obésité, ou suicidé comme son secrétaire Dambel, qui s'est pendu ; d'autres ont été en proie à la folie comme le bijoutier Latheltin, Collier, Bourgès et tant d'autres, jusqu'à ce que mort s'en suive.

Nous nous convaincrons facilement que le Zouave, malgré ses défauts, n'est pas aussi démoralisé que la gent spirite le présente, qu'il n'a pas pratiqué la médiumnité à effets physiques, pas plus les coups frappés que les phénomènes visibles ; qu'il n'a jamais été l'associé ni le compère d'aucun médium de ce genre, et n'a pas même fait partie de l'association photographique Buguet et Leymarie. Devant le triste tableau que nous présente le passé et le présent spirite, on peut affirmer sans crainte que le mauvais arbre signalé par Jésus s'applique plutôt à M. Leymarie et à son troupeau qu'au Zouave, si nous en croyons ce qui est écrit dans la brochure : *Beaucoup de lumière*, par madame Berthe Froppo, vice-présidente de l'Union spirite française.

Écoutons ce qu'elle écrit sous ce titre : *Responsabilités :*

« J'en ai fini avec la question financière ; abordons maintenant la question des responsabilités. Voyons ce que M. Leymarie, avec sa légèreté, son manque de sens

moral, a fait de la doctrine qu'il avait le devoir de protéger et de défendre.

Je vais mettre sous les yeux de mes lecteurs la manière de voir de M. Leymarie en 1878, son appréciation sur M. Roustaing et sur M. Lessard, dit Verdad, son bras droit maintenant :

Paris, ce 5 mai 1878.

« Frère et ami !

» Tout ce que vous avez fait pour réprimer M. Lessart est logique, conforme au bon sens, et je vous engage à ne pas lâcher la bride à cet indompté. A Rouen, ces jours derniers, j'ai pu constater combien un esprit brouillon, tel que LESSART, fait de mal quand il crée des groupes ; dans la rue Orbe, chez M. Lasnon-Duval, et chez M. Hasel, j'ai trouvé de braves gens qui, jadis réunis par M. Lessart, ont conservé son empreinte; car, tout en étant spirites, ils sont partisans de la religion de Vintras. Un docteur, prêtre de cette religion, admet les phénomènes spirites, paraît-il, mais il réunit ces groupes chez lui, revêt une soutane et une ceinture rouge, célèbre la messe en donnant ensuite la communion. Lessart aimerait à pontifier, cette soutane et cette ceinture l'attirent.

» Vous le comprenez, j'ai réagi contre ces insanités ; l'homme aime la forme et on lui en donne ; Lessart est un de ces BADAUDS et vous devez l'arrêter, car il aiderait à déverser le ridicule sur nous.

» Vous connaissez mieux les Bordelais que moi; ces braves gens sont dans l'erreur et ils la paient à beaux deniers; seulement, M. Comera et M. Krel sont partisans d'Allan Kardec, tandis que Roustaing, Madame Collignon et *tutti quanti* s'admirent de la tête aux pieds — ce sont des FRUITS SECS qui ne révolutionneront que leur cervelle. Roustaing mourra dans l'impénitence finale; il avait cru que le procès avait tué le spiritisme. Ce pauvre homme! Madame Collignon (le médium de Roustaing) l'incomprise, eut un accès de joie féroce en me sachant prisonnier.

» Il faut les plaindre, car il leur manque un sens et je souris aux coups de griffes. Je vous le répète, bridez-moi ces intempérants,

» En attendant, etc.

» LEYMARIE. »

Pour copie conforme : MENDY.

Voilà ce qu'il pensait en 1878; mais, depuis cette époque, M. Roustaing étant mort, légua à M. J. Guérin une somme de 40,000 francs pour faire traduire les quatre Evangiles, ou la révélation de la révélation, en quatre langues étrangères. M. Guérin étant un grand amateur de Roustaing, fit tout ce qu'il put pour faire accepter les œuvres de son ami et les répandre. Il s'adressa à M. Leymarie, qui n'avait rien à refuser au millionnaire, qui,

ayant donné à la Société de la rue Neuve-des-Petits-Champs cent mille francs, pouvait tout exiger de sa complaisance. De là, cette évolution, cette collaboration indigne à la brochure, ces attaques contre le Maître (Allan Kardec), qui, depuis quinze ans, le nourrissait. Le silence qu'il a gardé, malgré la polémique ardente que cette brochure a fait naître, prouve sa culpabilité. N'était-ce pas à lui, en effet, à repousser avec indignation tout ce qui pouvait porter atteinte au caractère d'Allan Kardec? Eh bien, non! mille fois non! il a refusé tous les articles des spirites sincères et convaincus et n'a accepté que les miens; probablement parce que j'avais été l'amie de Madame Kardec et que rien ne m'aurait arrêtée pour protester contre cette infamie. Voici une preuve de ces refus.

Paris, 12 août 1883.

« Monsieur Leymarie,

» Après les grossièretés que vous vous êtes permises envers ma femme, je ne m'étonne plus de rien. Il demeurera que, sans raison aucune, vous l'avez traitée de *jésuite* (1). De votre part cela paraît plaisant, vous qui, par derrière, dites du mal de tout le monde, depuis M. F... jusqu'au dernier, et qui, par devant, donnez force accolades et poignées de mains. Mais je ne veux pas rouvrir

(1) Parce qu'elle avait protesté, dans une discussion, contre la brochure Roustaing.

cette question après la déclaration par laquelle M. F... a constaté, devant tout le comité, que cette injure ne pouvait atteindre ma femme.

» Malgré votre promesse, faite au moins devant six témoins, d'insérer *tout* sur l'affaire Roustaing, le pour et le contre, vous m'avez renvoyé, sans en donner les motifs, mon article consacré à la défense d'Allan Kardec et ma lettre très polie, avec cette simple mention : « Refus d'insertion, retour à l'envoyeur. »

» Il paraît que chez vous, la politesse n'est pas obligatoire envers ceux qui soutiennent la cause ; car moi, spirite depuis 23 *ans*, je deviens simplement un *envoyeur* (sorte de commissionnaire).

» Tout cela est navrant !

» De bonne foi, et pendant de longues années, malgré tout ce qui nous arrivait aux oreilles, nous défendions l'administration de la Société spirite ; à tel point que ma femme passait dans le public, nous l'avons appris récemment, pour être payée de ses travaux.

» Aujourd'hui nos yeux sont dessillés, mais prenez garde ; ce n'est pas impunément que l'on frappe sur les champions de la cause que l'on a mission de défendre.

» Par un acte de potentat, vous espériez étouffer ma voix ; elle se fera entendre ailleurs et bien plus vigoureusement. Ma protestation ira atteindre ceux-là même à qui vous voulez la dérober.

» La Providence et nos chers Esprits veillent sur leur œuvre, ils sauront réduire vos agissements à l'impuissance !

» J'ai l'honneur de vous saluer,

» MICHEL ROSEN. »

On peut voir par cette lettre la façon courtoise dont on traitait les défenseurs du Maître. M. Leymarie jugea à propos de ne plus envoyer à M. Rosen les numéros de la *Revue*. Celui-ci les réclama plusieurs fois et n'obtint aucune réponse. Alors, M. Rosen fit appeler M. Leymarie devant le juge de paix, afin de l'obliger à lui servir son abonnement. M. Leymarie donna procuration à M. Vautier, ce qui fit dire au juge de paix après trois ou quatre appels : « Mais ce M. Leymarie veut donc se dérober à la justice. » Enfin, M. Rosen, pour en finir, accepta la cinquième fois M. Vautier, qui s'était présenté avec ses livres.

Il parla longuement pour démontrer que la *Revue* n'avait été servie à M. Rosen qu'à titre gracieux et montra sur ses livres qu'il était inscrit sur la liste des abonnements GRATUITS (1). M. Rosen, pour toute réponse, présenta ses quittances.

(1) Il y a 10 ans que M. Rosen est abonné et paie la *Revue*, malgré les travaux littéraires de sa femme. On ne peut donc pas admettre qu'il y ait eu oubli ou inadvertance. M. Vautier, devant cette preuve, a gardé un silence prudent.

Voici la condamnation de M. Leymarie :

JUSTICE DE PAIX

Ier arrondissement, 6 rôles, numéro 3964

9 novembre 1883.

Le Tribunal, après avoir entendu les parties en leurs moyens et conclusions, jugeant en dernier ressort :

Attendu que, augmentant à la barre les conclusions de la citation, Rosen réclame à Leymarie, administrateur de la *Revue spirite* (journal d'études psychologiques):

Primo, les trois derniers numéros de cette Revue auxquels il aurait droit comme abonné ;

Secundo, cent francs pour dommages-intérêts ; que Leymarie repousse cette déclaration en soutenant que la *Revue spirite* n'avait été adressée précédemment à Rosen qu'à titre gracieux ;

Attendu que Rosen établit être abonné à la *Revue spirite* pour l'année 1883, en avoir payé l'abonnement et n'avoir pas reçu les trois derniers numéros ;

Attendu, quant à la demande de dommages-intérêts, qu'elle est en partie justifiée.

Par ces motifs :

Condamne Leymarie à fournir à Rosen les trois numéros de la *Revue spirite* et à lui servir régulièrement son

abonnement jusqu'à la fin de la présente année, sinon dit qu'il sera fait droit ;

Condamne Leymarie en outre à payer à Rosen trois francs représentant la valeur des trois numéros que le défendeur a achetés, et secundo cinq francs à titre de dommages-intérêts ;

Condamne Leymarie aux dépens liquidés à huit francs trente centimes pour la citation du présent jugement.

Signé : A. Carré, juge de paix.

Dessain, greffier.

La dernière quittance de M. Rosen était signée par M. Leymarie, lui-même. Quel ordre règne dans cette librairie ? Comment sont tenus les livres ? Que sont devenus, depuis dix ans, les dix francs montant de l'abonnement ? Tout cela est triste et prouve bien le peu de sens moral de cet homme !

THÉOSOPHISME

Ah ! voilà l'infamie que je reproche à M. Leymarie, c'est d'avoir avili notre belle philosophie devant le Théosophisme, en devenant adepte de cette antique doctrine. C'est une odieuse trahison et nous avons à lui demander quels ont été les mobiles de cette vilaine action.

J'ai sous les yeux les statuts de la Société théosophi-

que fondée par le colonel Olcott, président, et madame Blawatski, secrétaire, fondateurs à vie.

Article Premier. — Le but de la Société est de former une fraternité universelle de toute l'humanité, sans distinction de race, de croyance, ni de couleur.

« La Société spirite étant fondée par le Maître, si nous avions eu un homme intelligent, et digne de la position qu'il occupait, voilà ce qu'il aurait dû faire. »

Art. 2. — De propager l'étude de la littérature et des sciences orientales et d'en justifier l'importance.

(Par la cherté des livres, sa déloyauté envers Miss Blackwell, on a vu comment il faisait de la propagande spirite).

Art. 3. — La Société se divisera en branches et chaque branche aura le droit d'élire un membre pour la représenter au Conseil général, dont le siège social sera fixé au lieu de résidence de son fondateur.

Art. 4. — La Société entière est sous la dépendance d'un conseil général et du président, son fondateur. Toutes les branches devront leur existence de la Société Mère, sans l'autorisation de laquelle nulle branche ne pourra être ni fondée ni continuée.

Art. 5. — Nul officier, nul membre de la Société n'aura le droit de *prêcher ses propres croyances*.

(Voilà M. Leymarie dans l'impossibilité de démontrer la doctrine d'Allan Kardec, s'il tient le serment qu'il a

solennellement juré à la Société Théosophique, au fondateur et devant plusieurs témoins).

Art. 6. — Aucun membre n'est autorisé à demander des *secours pécuniaires* à un frère plus riche que lui, ni à en accorder à un plus pauvre. L'emprunt est *strictement prohibé* après un sérieux avertissement, la violation de ces deux clauses entraînera la *suspension* ou *l'expulsion*.

« Ils sont loin de notre admirable aphorisme : Hors la charité point de salut. Quelle fraternité ! et quelle solidarité ! ! »

Les articles 7, 8, 9, sont consacrés à la formation des branches locales, toujours sous l'autorité de la Société Mère, et son fondateur a tout pouvoir.

Are. 10. — La Société comprend 3 sections ; les deux premières sont supérieures et ne sont soumises à aucun code de lois, ni connues du public. La 3me section comprend les membres actifs et l'admission, donne le droit d'assister aux réunions, le libre accès à la Bibliothèque, et le titulaire acquiert la sympathie de toutes les branches répandues dans tout l'univers.

Art. 11. — C'est la cotisation de 25 francs.

Art. 12. — Trois sortes de membres composent la 2me section : membres actifs, correspondants et honoraires.

Le grade de membre correspondant embrasse les per-

sonnes de distinction et les savants capables de fournir des informations intéressant la Société.

Le diplôme de membre honoraire est exclusivement réservé aux personnes éminentes, contribuant à augmenter les connaissances théosophiques ou ayant rendu de grands services.

Art. 18. — Membres actifs. Toute personne est éligible sans distinction de sexe, de race, de croyance ou de caste.

Les candidats doivent faire une demande écrite (formule A) déclarant leur adhésion aux vues et croyances de la Société, cette déclaration doit être signée par plusieurs membres Théosophes. Le candidat sera initié, après l'expiration de trois semaines, *aux signes secrets*, *mots de passe* par lesquels les Théosophes se reconnaissent, en même temps il s'engagera, sur son *honneur* (formule B) et par écrit, et répétera cet engagement oralement et devant témoins.

Art. 14. — Tout membre ayant encouru l'application d'un des articles du *code pénal* de la contrée qu'il habite, sera *expulsé* de la Société, après une enquête des faits, dont il aura été accusé et reconnu coupable.

(Et dire que M. Leymarie a osé se faire nommer *Président* de la branche de Paris, avec un article comme celui-là) !

Art. 15. — Tout membre convaincu d'avoir calomnié

un frère ou une sœur Théosophe, ou d'avoir écrit, ou prononcé des paroles injurieuses contre un membre quelconque *sera expulsé*.

(Par ces deux articles M. Leymarie ne peut pas être Théosophe).

Je voudrais faire comprendre à mes F. E. C. les lois générales du Théosophisme. Cela me sera difficile, moi qui ne suis pas un écrivain, et les explications des initiés supérieurs sont si embrouillées, si contradictoires, qu'il est presque impossible d'en déduire une définition bien claire.

Voilà ce qu'écrit madame Blawatski :

DE L'HOMME

« Il se divise en 7 éléments, ou principes.

PRINCIPE PREMIER. — Le corps physique, qui pourrit et disparaît.

PRINCIPE 2. — La vie (fluide vital), qui nous est prêtée (1) du réservoir inépuisable de la vie universelle.

PRINCIPE 3. — Le corps astral (le double), l'émanation du corps physique, qui disparaît avec le corps lorsque celui-ci cesse d'exister, et qu'on appelle *illusoire* parce qu'il n'a aucune consistance et ne peut durer.

PRINCIPE 4. — La volonté, qui dirige les principes 1 et 2.

(1) Par qui?

Principe 5. — L'Intelligence humaine ou animale, ou l'instinct de la brute.

Principe 6. — L'Ame spirituelle ou divine.

Principe 7. — L'Esprit, ce dernier est ce que les chrétiens appellent Logos — et nous — *Notre Dieu personnel*, **nous n'en connaissons pas d'autre**.

Voilà les 7 éléments dont se compose l'homme. La mort corporelle en dissocie trois. Le corps, le principe vital, et le corps astral qui sert à constituer le double parfait ou l'ombre illusoire du corps physique. Restent quatre éléments qui forment l'être humain désincarné.

Ce qui périt, c'est le quatrième élément forme astrale, la volonté. Le cinquième, l'Intelligence animale ou physique, *conscience personnelle* ou sens intime, la mémoire, l'affection, le souvenir et les *acquits*, appartenant à la fois aux hommes et aux animaux supérieurs.

Ces trois principes, matière astrale, forme astrale et intelligence animale, constituent l'âme animale (ou péresprit).

Ce qui survit, le sixième élément ; c'est l'intelligence supérieure (la raison pure), la conscience morale chez l'*homme parfait ;* le septième enfin l'Esprit incréé, émanation de l'Être éternel, ou âme divine.

RÉINCARNATION

Les Théosophes n'admettent la réincarnation sur la terre qu'une fois, cependant les enfants morts jeunes et les idiots peuvent se réincarner deux fois, parce qu'ils sont considérés comme des *faillites de la nature.*

Les hommes très bons, après la mort, subissent une gestation plus ou moins longue dans le monde invisible heureux, où ils se préparent à passer avec leur quatrième élément, par une réincarnation, dans une autre planète.

Les hommes ni très bons, ni très mauvais, mais n'ayant pas laissé éteindre l'étincelle divine de leur âme, ils ne perdront pas leur immortalité. Ils ne pourront espérer une réincarnation qu'après une longue gestation par des *existences erratiques* nombreuses.

Enfin chez les très mauvais où le septième élément disparaît même *avant la mort terrestre.* Le sixième élément ou moi personnel se dissout et se trouve détruit par la perte qu'il a faite du sens divin. Restent le quatrième et le cinquième élément qui constituent un être que les occultistes appellent *Élémentaire*, et qui peut vivre sur la terre, fort intelligent, s'il l'est.

COMMUNICATION DES ESPRITS

Les Théosophes n'admettent pas la communication des incarnés avec les Esprits supérieurs, ce sont les *médiums* qui MONTENT vers eux et c'est très rare.

Mais les êtres qui se communiquent surtout aux spirites ce sont les *Élémentaires,* les hommes *morts très mauvais!!* Madame Blawatski les appelle de malheureux vampires inconscients, des loques (du vêtement péresprital) et elle croirait faire de la nécromancie (magie noire) en encourageant ces larves à jouer un rôle dans les apparitions matérielles et physiques. Plus loin elle ajoute : « Les spirites voudraient-ils nous faire accroire que tous leurs Esprits sont des anges de lumière? » qu'ils se sont montrés vrais et justes, qu'ils n'ont » jamais menti ni trompé personne ? Eh bien ! nous occultistes, nous disons que c'est un blasphème horrible » à nos yeux, que de donner à ces êtres transitoires le » nom sacré d'Esprit et d'âme. »

Elle dit enfin : « Le Spiritisme est aussi contraire à » nos doctrines, que l'est l'Occultisme à celles de feu » Allan Kardec. » (1).

Et voilà la doctrine que M. Leymarie a acceptée, à

(1) Bulletin d'études psychologiques, 15 juillet 1883.

laquelle il a adhéré, puisqu'il s'y est engagé, par un serment solennel sur son *honneur* ; il était donc convaincu de sa supériorité sur le Spiritisme, puisqu'il était nommé président de la branche de France résidant à Paris, et qu'il faisait de la propagande Théosophique. Je puis citer les noms de plusieurs spirites qui ont été entraînés par ses chaleureuses convictions et le désir ardent qu'ils éprouvaient de faire des adeptes.

Pour mieux prouver au colonel Olcott et à madame Blawatski, son zèle, il promit *trois mille* francs de l'*argent* d'*Allan Kardec*, à M. Fortis, pour faire traduire l'*Isis dévoilee*, ouvrage de madame Blawaski ; c'est lui-même qui me l'a dit et qui l'annonce dans le Bulletin de la Société scientifique d'études psychologiques du 15 mars 1883 (page 42).

J'en appelle à tous les spirites, mes frères, cet homme peut-il rester à la tête du Spiritisme ? puisqu'il n'est plus spirite ? lui qui n'a aucune croyance, qui n'a *que des intérêts*, qui a renié la doctrine qu'il devait défendre et protéger, il l'a avilie, en lui en préférant une autre. Il veut maintenant la faire entrer dans la phase Théologique pour l'établir en religion, et faire déchoir notre belle philosophie par des congrès, des cérémonies et plus tard, par des dogmes, et tout cela par amour de l'argent, pour complaire aux idées de M. Guérin, le millionnaire. Il s'est fait Routiniste, il en a préconisé les idées subver-

sives sur la nature de Jésus, et à l'heure qu'il est, il met à l'étude la non existence même du Christ.

Au nom de notre Maître vénéré, nous ne pouvons laisser notre doctrine de vie entre les mains d'un homme sans croyance, sans conviction, et qui l'a reniée.

J'adjure tous les spirites qui ont des actions de la Société anonyme fondée par Madame Allan Kardec, de se réunir en assemblée générale ; ils en ont le droit comme actionnaires. S'ils sont de sincères spirites, des honnêtes gens, de grands cœurs qui désirent le bonheur de notre humanité tout entière, par la propagation de la doctrine dans toute sa pureté, ils doivent considérer que c'est pour eux un droit et surtout un devoir, et que s'ils ne le remplissaient pas, soit par crainte, soit par inertie, ce serait un lâche abandon de notre chère philosophie, qui, croyez-le bien, est en péril, et en grand péril. Comment est-il possible de respecter le spiritisme lorsqu'on voit pour le représenter et le faire avancer, des gens sans moralité, sans croyance et sans loyauté.

(*A suivre*).

Propriétaire-Gérant : ZOUAVE JACOB.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

LES GRANDS ET LES PETITS PONTIFES DU SPIRITISME

ALLAN KARDEC

(Suite)

« La Revue d'Allan Kardec s'écrie Mme Berthe Freppo (1), n'est plus qu'une abomiminable rapsodie. Sous le prétexte d'éclectisme, on y insère toutes les idées les plus subversives, et on fausse le jugement de ceux de nos frères, qui n'ayant pas assez d'instruction pour faire justice de toutes ces ridicules conceptions, sont troublés et deviennent d'une crédulité qui peut être dangereuse pour leur repos.

« Etudions l'enseignement de notre cher Maître Allan Kardec, acceptons ce que cette haute intelligence a condensé pendant trente années d'un travail opiniâtre, et surtout sachons le comprendre et nous l'appliquer en devenant meilleurs, justes, loyaux et fraternels, dévoués à la doctrine consolante qui nous a été révélée par les Esprits. »

Allan Kardec ne dédaignait pas les voyages, il aimait

(1) Beaucoup de Lumières.

assez à rendre visite aux autres spirites de la province.

Après Lyon, il visita Bordeaux et c'est dans cette ville qu'il fut le plus adulé, c'est là aussi qu'il montra le moins de jugement et de bon sens, car il accrédita une production médianimique si étrange qu'on ne peut croire comment il n'a pas prévenu les auteurs de se garder des esprits obsesseurs qui leur faisaient faire une chose aussi ridicule. « C'est un tableau planétaire, dit-il, de quatre mètres carrés superficiels, d'un effet si original et si singulier qu'il nous serait impossible d'en donner une idée par la description. Il est travaillé au crayon noir, au pastel de diverses couleurs et à l'estompe. Ce tableau commencé il y a quelques mois, n'est pas encore tout à fait terminé, il est destiné par l'Esprit, à la Société spirite de Paris. »

Mais c'est en vain, que la Société de Paris attendit le dessin de ce médium obsédé (Madame Colignon (1).) Oui, nous ne craignons pas de le dire, il y avait de l'obsession

(1) Madame Colignon mère est le médium qui a écrit sous la dictée d'un Esprit faux savant les « Évangiles selon le spiritisme que M. Roustaing a publiés sous son nom, où il est accrédité que Jésus de Nazareth était un *agénère*, c'est-à-dire qu'il était venu sur la terre sans corps matériel, mais fluidique et tangible, et qu'il n'avait par conséquent pas souffert matériellement son crucifiement. D'après cette donnée il aurait pendant sa passion et sur la croix joué la comédie.

Allan Kardec était contre cette opinion qu'il a combattue. « Agénère, dit-il (livre du Médium, p. 504) (du grec, *a* privatif, et *geiné*,

et de la folie de la part de cette famille qui perdait un temps précieux à crayonner un tableau de quatre mètres carrés. Que de papier gâché... que de crayons et que de temps perdu! Et dire qu'Allan Kardec n'a pas donné un conseil raisonnable à ces malheureux subjugués par un Esprit farceur ! Non, il était ivre de gloire, les adulations l'affolaient, il était le Prophète, le Messie, la terre devait être régénérée par lui en dix années, et les miracles devaient sortir la masse du matérialisme.

« Nous avons hésité, dit avec sa modestie habituelle, Allan Kardec, à publier quelques-uns des discours qui ont été prononcés et dont nous sommes confus, mais puisque nous nous décidons à rapporter ces divers discours, nous n'avons garde d'omettre, comme trait caractéristique, la petite allocution qui nous fut récitée avec une grâce charmante et un naïf empressement par un tout jeune enfant de cinq ans et demi, le fils de M. Sabô, à notre arrivée dans cette famille vraiment

geinomai, engendrés, qui n'a pas été engendré). Variété de l'apparition tangible ; état de certains Esprits qui peuvent revêtir les formes d'une personne vivante au point de faire illusion. » Malgré cela son apôtre, le plus en crédit, le sieur Pierre Gaëtan Leymarie, accrédite à grand renfort de bruit, la haute valeur et la vérité de ces évangiles, pour ce motif que M. Roustaing a laissé par testament une somme très importante à consacrer à la réclame de cet ouvrage et M. Guérin, son testamentaire, a payé largement la rédaction de la Revue spirite pour en faire l'apologie. Hélas ! l'argent a beaucoup de pouvoir auprès des hommes sans valeur et sans conscience.

patriarcale, et sur laquelle le spiritisme a versé à pleines mains ses bienfaisantes consolations. Si toute la génération qui s'élève était imbue de tels sentiments, il serait permis d'entrevoir comme très prochain le changement qui doit s'opérer dans les mœurs sociales, changement qui est annoncé de tous côtés par les Esprits. Ne croyez pas que cet enfant ait débité sa petite harangue comme un perroquet ; non, il en a très bien saisi le sens ; le spiritisme, dont il est pour ainsi dire bercé, est déjà, pour sa jeune intelligence, un frein qu'il comprend parfaitement, et que sa raison, en se développant, ne repoussera pas.

Voici le discours de notre jeune ami, Joseph Sabô, qui serait bien fâché de ne pas le voir imprimé :

« Monsieur Allan Kardec, permettez au plus jeune de vos enfants spirites de venir en ce jour, à jamais gravé dans nos cœurs, vous exprimer la joie que cause votre arrivée parmi nous. Je suis encore à l'âge de l'enfance, mais mon père m'a déjà appris ce que sont les Esprits qui se manifestent à nous, la docilité avec laquelle nous devons suivre leurs conseils, les peines et les récompenses qui leur sont accordées, et dans quelques années, si Dieu le juge à propos, je veux aussi, sous vos auspices, devenir un digne et fervent apôtre du spiritisme, toujours soumis à votre savoir et à votre expérience.

« M'accorderez-vous, en retour de ces quelques mots dictés par mon petit cœur, un baiser que je n'ose vous demander ? » Ensuite M. Sabô, père de cet enfant, prononce un discours où il dit :

« Oui, je le confesse à haute voix, je suis heureux d'être l'interprète d'un grand nombre des membres de la Société spirite de Bordeaux, en protestant de notre fidélité à suivre la route qui nous est tracée par notre cher missionnaire (Allan Kardec) ici présent, parce que nous avons compris que, pour être sûr, le progrès ne peut se faire que graduellement, et qu'en heurtant trop fortement certaines idées reçues depuis des siècles nous éloignerions le moment de notre émancipation spirituelle (il faisait allusion au christianisme dont il fallait, au dire d'Allan Kardec, ménager les susceptibilités).

« Il est possible qu'il y ait parmi nous des opinions divergentes sous ce rapport ; nous les respectons. Pour nous, marchons peu à peu suivant cette sagesse des nations : « *Qui va piano, va sano* » ; nous arriverons plus sûrement, parce que nous n'aurons pas rompu avec la foi de nos ancêtres, qui sera toujours sacrée pour nous, quelle qu'elle soit ; servons-nous de la lumière du Spiritisme, non pour abattre, mais pour nous améliorer, pour progresser ; en supportant avec courage et résignation les vicissitudes de cette vie où nous ne sommes que de passage, nous mériterons la faveur d'être con-

duits à la fin de nos épreuves, par les Esprits du Seigneur, à la jouissance de l'immortalité pour laquelle nous avons été créés.

« Permettez, cher maître, qu'au nom des membres de cette Société qui vous entourent, je vous remercie de l'honneur que vous leur avez fait en venant inaugurer vous-même cette réunion de famille qui est une fête pour nous tous, et qui marquera sans contredit dans les fastes du Spiritisme ; recevez également en ce jour qui restera gravé dans nos cœurs, et d'une manière toute particulière, l'expression bien sincère de notre vive reconnaissance pour la bonté paternelle avec laquelle vous avez encouragé nos faibles travaux ; c'est vous qui nous avez tracé la route où nous sommes heureux de vous suivre, convaincus d'avance que votre mission est de faire marcher le progrès spirituel dans notre belle France qui, à son tour, donnera l'élan aux autres nations de la terre, pour les faire arriver peu à peu au bonheur par le progrès intellectuel et moral. » Le docteur Bouché de Vitray reprend à son tour : « Il est certaines époques où l'idée gouverne le monde, précédant ces grands cataclysmes qui transforment les hommes et les peuples. Autant et plus que celle qui préside aux intérêts temporaires, l'idée religieuse prend aussi sa part dans le grand mouvement social...

« L'idée religieuse, disons spirite, tient sa place, dans

le comptoir du négociant, dans le cabinet du médecin, dans l'étude de l'avocat et de l'avoué, dans l'atelier de l'ouvrier, etc., etc. » Allan Kardec répondit ainsi :

« C'est avec bonheur, etc., etc. J'ai beaucoup vu, beaucoup étudié, beaucoup observé, mais toujours d'un œil impassible. Si j'ai travaillé et si je travaille tous les jours, j'en suis bien largement récompensé par la marche de la doctrine. Il (le Spiritisme) inscrit sur son drapeau : *Amour* et *Charité*, et devant ce palladium plus puissant que celui de Minerve, car il vient du Christ — toujours nous voyons percer l'idée chrétienne, l'incrédulité elle-même s'incline. L'esprit d'Eraste, que vous connaissez déjà (esprit protecteur de son secrétaire Dambel) veut apporter le tribut de ses conseils. Avant mon départ de Paris, il a dicté par son médium habituel (Dambel ne s'était pas encore pendu) la communication suivante dont je vais avoir l'honneur de vous donner lecture. »

« PREMIÈRE ÉPITRE AUX SPIRITES DE BORDEAUX, PAR ERASTE,

« HUMBLE SERVITEUR DE DIEU

« Que la paix du Seigneur soit en vous, mes amis, afin que rien ne vienne troubler la bonne harmonie qui doit régner dans un centre de spirites sincères... nous qui sommes sous la direction de l'Esprit de Vérité (Jésus-Christ, d'après Allan Kardec), je vous invite à

vous modeler sur les usages et les règlements de la Société des Études Spirites de Paris. Pour cela, il vous faut de bons médiums, et j'en vois ici d'excellents au milieu desquels vous n'aurez qu'à choisir. Certes, et je m'y connais, madame et mademoiselle Casmajoux... Nouveaux Jasons, marchez à la conquête de la Toison d'Or... Je ne vous quitterai pas sans témoigner mes sympathies justement acquises, à cette famille patriarcale où les excellents Esprits commis à votre direction ont commencé à faire entendre leurs éloquentes paroles, j'ai nommé la famille Sabô, qui a su traverser avec une constance et une piété... les épreuves.

« Continuez, mes amis, à marcher résolûment dans la voie ouverte, elle vous conduira sûrement vers les sphères éthérées du parfait bonheur, où je vous donne rendez-vous, au nom de l'*Esprit de Vérité* (Jésus de Nazareth) qui vous aime. Je vous bénis, spirites de Bordeaux. »

« Signé : « ERASTE, serviteur de Dieu. »

« Eraste, serviteur de Dieu. » Qu'était donc Eraste sur la terre, et quel rôle y a-t-il joué?... Tournons donc les feuillets de l'histoire.

M. M. Bouillet, dans la quatrième édition de son *Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie* (1) ne parle

(1) Nous signalons la quatrième édition par la raison que seules, les premières éditions sont bonnes. Bouillet fut influencé par la péda-

pas d'Éraste. Décembre Alonnier, dans son *Dictionnaire d'Histoire, de Géographie, de Biographie, de technologie, de mythologie, d'antiquités, de beaux-arts, de littérature*, etc., etc., est complètement muet sur ce serviteur de Dieu, de même le fameux *Dictionnaire de la Conversation*. Cependant Pierre Larousse, dans son grand *Dictionnaire universel du* XIXe *siècle*, en parle un peu, il est vrai, mais il faut bien se pénétrer que ce dictionnaire, qui compte aujourd'hui son dix-septième volume, est obligé de les remplir et que des personnages médiocres, et des racontars de peu d'importance y sont consignés, ce qui nous autorise à croire qu'il ne faut pas trop s'enflammer pour suivre à la lettre son contenu. Voici ce qu'il dit d'Eraste, serviteur de Dieu, une des plus grandes lumières spirituelles du Spiritisme, faisant partie il n'y a pas à en douter de la brillante phalange d'Esprits qui servent de cortège à Jésus de Nazareth et au bienheureux saint Louis.

« Thomas Lieber dit qu'Éraste ou Érasth, célèbre médecin, théologien et philosophe allemand, était in-

gogie jésuitique qui lui fit comprendre qu'il ne s'agissait pas de dire la vérité dans un dictionnaire, mais qu'il fallait surtout éviter de heurter les préjugés et le fanatisme qui tiennent les hommes et principalement la jeunesse des Écoles sous une pression salutaire pour l'autorité morale, et que sous peine de se conformer à ces raisons, son Dictionnaire ne serait pas autorisé dans l'enseignement. Alors l'historien, qui faisait parler plus haut son intérêt que sa conscience, corrigea les éditions suivantes pour plaire à la gent jésuitique.

firme de la main droite, et d'une famille très pauvre, ce qui fut cause qu'il apprit à écrire de la main gauche ; il fit ses études en médecine et faillit mourir de la peste. Après avoir erré en Italie, où il prit le titre de docteur, il revint en Allemagne où il y occupa une chaire. Il n'était pas moins versé dans la théologie que dans la médecine.

« Il amassa une grande fortune, et laissa après sa mort, un legs considérable pour venir en aide aux étudiants pauvres ; ces diverses fondations ont longtemps gardé le nom de *fondations érastiennes.*

« Éraste s'appliqua à combattre l'astrologie et Paracelse, il a écrit beaucoup d'ouvrages. »

Voilà à peu près le résumé de Larousse sur celui qui à l'état d'Esprit, a été l'Esprit protecteur de Dambel et un des conseillers les plus en crédit auprès d'Allan Kardec. Que trouvons-nous de majestueux, de grandiose dans la vie de ce personnage ? Il conquit ses diplômes de médecine en Italie, nous savons ce que valait un diplôme de médecin au commencement du XVIe siècle, et surtout de médecin italien. Quoi qu'à vrai dire, ceux qui obtiennent des diplômes aujourd'hui sont aussi ignorants que quiconque dans l'art de guérir, puisque Claude Bernard, de l'Académie Française, a pu dire avec raison, dans un de ses cours au Collège de France, ces mémorables paroles : « La méde-

cine expérimentale correspond à la thérapeutique, au traitement des maladies. *Aujourd'hui*, cette médecine n'existe pas ; elle est plongé dans l'empirisme. Là, le charlatan et le médecin instruit se confondent plus d'une fois ; de sorte que ceux qui se placent au point de vue du traitement des maladies ont vraiment raison de dire que leur médecine n'est pas encore une science. »

« Cet état boiteux de la médecine, ajoute-t-il, qui, en ce moment, n'est en quelque sorte, qu'une moitié de science, explique les opinions contradictoires qu'on peut émettre sur son compte.

« Mais l'art expérimental, en physiologie et en médecine expérimentale, est encore dans l'empirisme le plus grossier, et il est de la plus haute importance d'introduire dans cette expérimentation une critique et une discipline rigoureuses, comme il en existe dans les sciences expérimentales physico-chimiques. »

Devant ce tableau déplorable que nous fait Claude Bernard de l'ignorance du charlatanisme médical de nos jours, que devons-nous penser de l'état de la science à l'époque plus reculée où Éraste, le serviteur de Dieu, a fait fortune ? Et où trouver une science aussi éloignée de la vérité et nous pouvons ajouter, de l'honnêteté, de la bonne foi, car il n'y a pas quatre médecins sur mille qui croient à l'efficacité de leurs ordonnances ni qui puissent s'entendre au chevet des malades.

Et s'ils n'ont pas foi en eux-mêmes, que penser des sentiments qui animent cette classe de citoyens exerçant un métier aussi funeste pour l'humanité, et faisant preuve d'un matérialisme désolant en pleine chaire professionnelle. Le journal le *Figaro*, dans son numéro du jeudi 7 janvier 1886, nous confirme dans cette triste certitude quand il dit :

« Il y aura, samedi prochain, dans le grand amphithéâtre de la Faculté de médecine, l'inauguration solennelle des leçons d'un nouveau professeur dont les doctrines audacieuses vont passionner toute la jeunesse des Écoles.

« Le successeur de M. Robin, le sénateur dont nous avons annoncé la mort, il y a trois mois, a été désigné depuis une quinzaine de jours. On a choisi à l'unanimité des voix, le jeune professeur Mathias Duval, qui avait été nommé à l'unanimité déjà, agrégé d'anatomie physiologique et professeur d'anatomie à l'École des beaux-arts.

« Mathias Duval est un *matérialiste* ardent ; il a publié des recherches originales sur les problèmes que soulève l'étude de la vie, et le monde savant a beaucoup apprécié son esprit critique ainsi que l'audace de ses doctrines. »

Nous voudrions savoir comment ce savant avec ses recherches originales, où il conclut qu'il n'y a ni âme

ni Créateur, expliquerait le mécanisme d'une locomotive qui marcherait sans le secours du mécanicien, et que le hasard seul aurait produit ?... Il en est de même des mondes qui brillent dans les cieux et qui se seraient créés et se gouverneraient seuls. Nous sommes persuadé que tous ces oracles du savoir matérialiste, se fâcheraient si nous leur répétions face à face ce que disait le célèbre docteur Chauvet parlant de l'ancien doyen de l'École de médecine, Bérard, un des plus fougueux matérialistes de ces temps, qui proclamait hautement dans le sanctuaire académique, que l'homme n'était ni plus ni moins qu'un animal mammifère, monodelphe et bimane.

» Ce qui fait descendre l'homme, s'écriait le docteur Chauvet, au-dessous de la brute..., du singe par exemple, qui est bien comme l'homme, un mammifère monodelphe, c'est-à-dire un animal dont la femelle est pourvue de deux mamelles... mais qui a de plus que celui-ci (l'homme), quatre mains (quadrumane), au lieu de deux... Or, la main étant plus *noble* que le pied, il résulte, en bonne arithmétique, qu'il faut au moins deux grands hommes pour valoir un singe...

» Et voilà, ajoute le docteur Chauvet, où peut conduire une systémologie sans principes. »

Et le trop célèbre Mathias Duval continue à nous prouver après le fameux Bérard que l'homme est tou-

jours un animal mammifère monodelphe et bimane; de sorte que nous pouvons en conclure que sa savante et illustre personne, ne possédant (sans doute) que deux mains est bien au-dessous du singe qui en a quatre.

Il y en a certainement beaucoup à Charenton qui ne sont pas aussi drôles que ce savant professeur !... Il est vrai que personne n'est à sa place ici-bas.

D'après toutes les argumentations véridiques que nous avons passées en revue, nous avons acquis la preuve que le Spiritisme à ses débuts a été dirigé par des Esprits qui ont été de leur vivant des théologiens ou des médecins, les uns, accréditant dans leurs théogonies et cosmogonies insensées des fables absurdes sur le paradis, l'enfer et autres fables mensongères, les autres, une prétendue science qui n'est qu'un charlatanisme éhonté; ceux-ci empoisonnant le corps, ceux-là l'esprit de ceux qui sauvent leurs doctrines.

Les uns faisant parade de croire en Dieu, les autres de n'y pas croire, le tout sans conviction, par pur esprit de corps et de métier, dans le seul but de s'enrichir aux dépens de ceux qui se livrent à eux.

Pour nous, nous pensons qu'Eraste, serviteur de Dieu, ayant été à l'état matériel, de la bande, non seulement des médecins, mais des théologiens, ayant de plus eu l'audace de critiquer le célèbre Paracelse, il ne doit pas être bien avancé à l'état d'esprit. Comme médecin, il

devait être matérialiste sans aucun doute, car le médecin, paraît-il, ne peut exister sans cette conviction. Ce n'est donc pas étonnant qu'il ait obsédé Alis Dambel, en se faisant passer pour « serviteur de Dieu », et l'entretenant de beaux discours pour le pousser plus tard au suicide, car le matérialiste taxe de lâche celui qui grouille ici-bas dans la misère, pouvant s'en délivrer par le suicide. Il est certain qu'Alis Dambel lui-même faisait du Spiritisme par métier, sans croire ce qu'il disait, de même que la majorité des prêtres et des médecins, car s'il est pardonnable au matérialiste de se suicider, il ne l'est pas, à un spirite Kardéciste, croyant à la progression par la réincarnation. Cependant nous aimons encore mieux le suicide de Dambel, poussé par le désespoir, la misère et l'obsession jusqu'à la folie du « serviteur de Dieu », que la mort d'Allan Kardec, qui est un vrai suicide par intempérance, à force de bien-être, car s'il avait eu de la tempérance, la conduite régulière des sages, des philosophes, à qui ses apôtres veulent le comparer, et même celle des simples mortels, il aurait réglé sagement son hygiène et il serait encore là, dirigeant le mouvement spirite dans la concorde et la sagesse, car cet homme n'a jamais souffert dans la vie d'aucune privation, il n'a pas connu la misère ni les rudes travaux, rien, rien que la bonne chère et les jouissances matérielles et c'est en vain que ses apôtres cherchent à accré-

diter que l'excès du travail l'a tué. Qu'a-t-il fait en somme ? Nous ne voyons pas que le travail intellectuel ait abrégé les jours de beaucoup de sages qui ont écrit vingt fois plus que lui et sans le recours de centaines de collaborateurs qui lui envoyaient les matériaux tout prêts. Et quand nous avons sous les yeux la vie des Voltaire, des Buffon, Cuvier, Washington, Lamartine, Raspail, Guizot, Thiers, Baron du Potet, Victor Hugo, du centenaire Chevreul, nous voyons qu'ils ont vécu de longues années, eux et tant d'autres auprès desquels Allan Kardec n'est qu'un écolier, car, qu'a-t-il tant produit en littérature, ou autres travaux, si nous en exceptons les livres qu'il a publiés et qui ne sont pas de son cru mais des Esprits, par l'intermédiaire des médecins ? Nous l'avons déjà dit : des opuscules sur l'enseignement que les derniers des pions et des instituteurs de village n'ont pas daigné ouvrir et qui sont mort-nés. Où sont-ils ces livres, et pourquoi son successeur Leymarie ne les publie-t-il pas, s'ils sont, comme les fanatiques l'accréditent, des puits de science ?...

Non, mille fois non, tout cela est considérablement exagéré, et Armand Grelez, dans le journal le « Sétifien » dont la Revue Spirite a donné la teneur, a très bien mis Allan Kardec à sa place quand il a dit : Il (Allan K.) n'a jamais revendiqué le titre d'inventeur de chef d'école, car son rôle s'est borné à corriger, à cen-

traliser des documents écrits en dehors de son influence, et quelquefois même en dehors de ses idées personnelles. Ces documents, il s'est borné à les accompagner de ses commentaires et de ses réflexions; puis il a mis tous ses soins à les vulgariser. »

Cependant, si nous en croyons ce que dit Allan Kardec lui-même dans la *Revue Spirite* du 1er janvier 1858, les commentaires et les corrections ont été faits par les Esprits eux-mêmes puisque, après avoir déclaré que le « Livre des Esprits » avait été dicté aux Médiums, il ajoute : « Plus tard, les Esprits en ont prescrit la revision complète dans les entretiens particuliers, pour y faire toutes les additions et corrections qu'ils ont jugées nécessaires. Cette partie du travail a été faite avec le concours de mademoiselle Japhet (rue Tiquetonne, n° 14). Or donc, Allan Kardec n'a pas accompagné cet ouvrage de ses commentaires et réflexions, puisque les Esprits ont eu la gracieuseté d'en prescrire la revision complète. Ce qu'Allan Kardec commentait par ses réflexions, c'étaient des bourdes que lui envoyaient des centres fanatiques spirites, et qui étaient signées d'Esprits en renom dans l'histoire. Ces communications diverses étant le plus souvent contradictoires, il les arrangeait comme il pouvait, pour le bien de la cause. Il faisait surtout cas des écrits qui lui étaient envoyés de la province ou de l'étranger par des personnes ayant un cer-

tain crédit ou plutôt une certaine fortune et qui étaient sociétaires ou abonnés à la Revue. Sans cela, il était difficile, quelle que soit la valeur des dissertations, d'avoir accès auprès du Maître, et ses préférences faisaient beaucoup criailler les petits centres spirites, surtout ceux de Paris, qui n'étaient pas tout à fait dans le giron du bienheureux saint Louis et d'Eraste, le serviteur de Dieu; car, de même qu'à la Chambre des Députés, il y avait la *gauche* spirite, qui ne se faisait pas faute de railler et composée généralement des plus intelligents et des plus érudits.

Cependant quelques-uns se fatiguèrent de son parti pris despotique, car nous en connaissons beaucoup qui se sont éloignés, non pas des principes émis par les Esprits qu'Allan Kardec a consultés sur le fond de la doctrine, c'est-à-dire l'immortalité de l'âme, son individualité dans le monde des Esprits, sa communication avec les vivants, la réincarnation, etc..., mais qui se sont récriés contre les turpitudes et le fanatisme du centre spirite présidé par des Esprits qui ont vécu sur terre dans des conditions fanatiques et cruelles, tels saint Louis, saint Dominique et tant d'autres.

Ceux qui étaient vraiment intelligents ne pouvaient descendre aussi platement devant Allan Kardec que ses façons de pontife l'exigeaient; pour lui plaire, il fallait être son esclave, sa chose, ou pour mieux dire, sa pro-

priété. Quand il avait parlé, il demandait, par l'intermédiaire de ses médiums favoris, avis au bienheureux saint Louis, à Eraste, serviteur de Dieu, saint Augustin, sainte Thérèse, Lazare et autres qui ont exercé leurs incarnations terrestres à torturer, pendre, brûler leurs semblables et qui, pour tromper sa crédulité, l'abusaient au point de se faire passer pour les Esprits de philosophes martyrs du progrès, et qui lui suggéraient des inspirations qu'il suivait aveuglément, et qui n'étaient pas toujours très spirites.

C'est que, il n'était pas doué de cette sagacité, de ce coup d'œil si nécessaire à ceux qui ont pour mission de diriger non seulement une œuvre, mais une masse de sectaires. Dans le cours de son apostolat spirite, Allan Kardec a fait preuve de *bénévolité* et d'un manque de jugement navrant, surtout en ce qui concerne les travaux soi-disant médianimiques que lui soumettaient certains médiums. Nous en avons eu une preuve pendant un séjour qu'il fit à Bordeaux où il accrédita le fameux dessin planétaire de 4 mètres carrés superficiels fait par mademoiselle Collignon, médium dessinateur ; dessin qui a demandé près d'une année d'exécution, et qui devait être destiné à la Société spirite de Paris.

Où est-il ? — Plusieurs années après, lors de notre voyage à Marmande, nous avons, en compagnie de M. Dombre, chef de groupe de Marmande, été faire une

visite à la famille Collignon. Il fut en effet question de dessin, mais M. Collignon père, peintre distingué, ne nous présenta qu'une cinquantaine de dessins au crayon représentant les figures les plus dégoûtantes et les plus obscènes que l'imagination la plus dépravée ait jamais pu concevoir. M. Collignon nous a assuré que ces dessins avaient été tracés par sa main inconsciemment par l'Esprit d'une fille de joie morte, qu'il avait autrefois connue... Il les avait montrés à Allan Kardec lors de son séjour à Bordeaux, qui avait trouvé cela phénoménal, et très convaincant pour prouver la Médiumnité. Et il s'est bien gardé de dire que cette famille était obsédée par des Esprits de la pire espèce. Pourquoi ce manque de franchise? et pourquoi laisser ainsi ces braves gens en proie aux esprits pervers et faux savants. Allan Kardec était-il donc de bonne foi, ou était-ce de sa part calcul ou pusillanimité?...

« *Le Spiritisme inscrit sur son drapeau* » s'écrie-t-il dans un de ses discours, « *Amour et charité*, » et « *devant ce Palladium plus puissant que celui de Minerve, car il vient de Christ.* »

(Toujours le Christ des chrétiens en avant); et puis qu'y a-t-il de nouveau dans ces mots: Amour et charité? Est-ce que tous les philosophes, tous les sectaires de n'importe quel culte, depuis la plus haute antiquité, ne les ont pas ressassés à chaque page, et il me semble

aussi qu'on fait trop fi de la Minerve antique des Romains qu'ils proclamaient comme la déesse de la beauté, des arts, de la sagesse, de la prudence, réunissant à elle seule tous les attributs de la divinité, regardée comme la protectrice de la famille, présidant aux travaux domestiques, gardant les villes, protégeant les peuples, et adorée comme la divinité par excellence.

Suivant M. de Clarac, Minerve devint l'idéal de la force, de la pensée, de la sagesse et de la science humaines. Armée comme une guerrière, le front empreint d'un sentiment de noblesse et de chasteté, la démarche hardie, elle réalisait bien le type de la « femme forte ». La philosophie néo-platonicienne acheva d'élever ce type à la hauteur d'une véritable personnification de la sagesse divine, la « Sophia » ayant pour mission d'opérer le salut de l'humanité. Conception magnifique dont le gnosticisme s'empara, et qui se reflète dans le type divin de la Vierge Marie. »

Minerve avait des temples ; ses fêtes étaient aux mois de Mars et Juin ; elle était évoquée le 19 mars et le 19 juin, comme protectrice des arts et des sciences ; toutes les corporations y prenaient part et le fanatisme chrétien qui animait Allan Kardec le poussait à comparer devant ses ouailles de Bordeaux, la puissance de la Minerve antique avec celle de Jésus, le chef révolutionnaire des forcénés brigands, zélateurs de la Judée.

De ces deux mythes, nous préférons celui de la majestueuse Minerve, et nous la mettons à cent mille coudées au-dessus de toutes ces fables chrétiennes de la Vierge Marie et des saints qui ornent le calendrier Grégorien.

Mais, revenons au discours d'Allan Kardec :

« L'esprit d'Eraste, que vous connaissez, ajoute A. K., veut aussi apporter le tribut de ses conseils. »

Et poursuivant notre analyse, nous voyons qu'Eraste, le serviteur de Dieu, dans sa première épître aux apôtres de Bordeaux, fait dire par son médium Alis Dambel : « Nous sommes sous la direction de l'Esprit de vérité » (1).

Je vous invite à vous modeler sur les usages et les règlements de la Société des études spirites de Paris. Pour cela il vous faut de bons médiums. Et le « serviteur de Dieu » affirme qu'il s'y connaît et désigne spécialement parmi la nombreuse société madame et mademoiselle Cazmajoux...

« Nouveaux Jasons, marchez à la conquête de la toison d'or... » Cet esprit honore de sa sympathie cette famille, et a nommé la famille Sabô... il l'exhorte à continuer de marcher dans la voie ouverte qui la conduira

(1) L'Esprit de Vérité serait, selon le dire des Esprits d'Allan Kardec, Jésus-Christ.

sûrement vers les sphères éthérées du parfait bonheur où il leur donne rendez-vous au nom de Jésus, Esprit de Vérité qui les aime... et il les bénit tous... »

Après la lecture emphatique de l'épître d'Eraste, serviteur de Dieu, la famille Sabô était illuminée, transportée d'allégresse. Eux ! les Sabô, des apôtres ! de nouveaux Jasons ! c'était cent fois plus qu'il n'en fallait pour les faire aller finir leurs jours dans une maison d'aliénés.

Enfin Allan Kardec revint à Paris, emmenant avec lui son apôtre chéri Alis Dambel et suivi du bienheureux saint Louis, de Jésus de Nazareth et de tout une cohorte d'Esprits lumineux qui, d'après leurs affirmations, baignent jour et nuit dans le fluide divin qui éclaire de ses rayons le trône de l'Eternel, et dont ils se plaisent à saturer Allan Kardec et Alis Dambel, afin de les illuminer comme les prophètes de Jéhova, et les apôtres du Christ, fils direct du Créateur des Mondes.

Si la famille Sabô se trouvait suffisamment gratifiée de ce fluide des Esprits, il n'en était pas de même des autres médiums et prosélytes assistant à cette conférence, et qui étaient très affectés de ce que Eraste, le « serviteur de Dieu », n'avait fait que l'apologie de la famille Sabô, qui, selon leur conviction, n'avait pas plus de droits à être des « Jasons » que les premiers venus d'entre eux, et il résulta de toutes ces raisons qu'Allan Kardec, son

apôtre Alis Dambel et leurs Esprits, étaient venus semer le trouble et la division chez les braves spirites bordelais.

La famille Sabô était seule d'une exaltation telle qu'elle parlait à tout venant et à tout propos de phénomènes spirites impossibles, qu'ils étaient des Jasons. Ce qui rendait ces gens tout à fait ridicules, c'est qu'en parlant de leur incarnation, ils ne rêvaient « que Toison d'or spirite! »

Sabô, petit employé au chemin de fer, devint bientôt le bouffon de tout le personnel de son administration, grâce à ses prédications et à l'histoire de ses réincarnations, et sa position n'étant plus tenable, il résolut de chercher un milieu plus sympathique à ses idées, et se souvenant de ce qu'Eraste, serviteur de Dieu, avait dit, il résolut, nouveau Jason, sinon de s'embarquer avec cinquante jeunes guerriers sur le navire Argo, mais de prendre le train pour Paris et de venir au secours d'Allan Kardec déjà malade et que l'esprit d'Eraste, serviteur de Dieu, et son médium avaient lâché pour fonder un journal spirite en concurrence avec la « Revue spirite », ce qui ne plaisait pas plus à Allan Kardec qu'au bienheureux saint Louis.

Alors, ces nouveaux Argonautes, — la famille Sabô, — débarquèrent à Paris et prirent campement dans un rez-de-chaussée de la villa de Ségur, où demeurait

Allan Kardec, avec la conviction qu'ils allaient enfin conquérir la Toison d'or.

Le pauvre Sabô croyait bénévolement que madame Allan Kardec serait pour lui une nouvelle Médée, qu'elle lui préparerait le précieux onguent de Prométhée pour cicatriser ses blessures et qu'il pourrait, à l'exemple de Jason, sinon soumettre des taureaux, mais gagner des néophytes au Spiritisme.

Hélas, son espoir fut de courte durée et ses riantes illusions furent réduites à de tristes réalités. Madame Allan Kardec, qui n'avait aucun rapport avec l'antique Médée enchanteresse, ne traita pas Sabô comme cette sœur de Circé avait traité Jason. Ancienne maîtresse d'école, ne possédant aucune science magique, elle ne put le guérir de l'obsession que lui avait laissée le « serviteur de Dieu Eraste » comme Médée avait guéri Hercule de sa folie furieuse, mais elle devint au contraire un vrai tyran pour lui et pour sa malheureuse famille. Ancienne maîtresse d'école, rue des Martyrs, elle détestait les enfants, qui l'avaient tant fait souffrir et ne l'avaient pas enrichie.

Devant la porte du rez-de-chaussée où logeait la famille Sabô, il y avait une cour où le jeune Sabô se hasardait à se récréer; mais dès qu'elle apercevait l'enfant, madame Allan Kardec sortait furieuse de son réduit, et lui faisait ouvertement la morale, l'engageant

à rentrer promptement chez lui. Cette bonne dame avait un caractère tellement aigri et acariâtre que non seulement les enfants de la villa, mais ceux du quartier, avaient une répulsion convulsive à son approche.

Le pauvre Sabô et sa jeune femme, madame Cazmajoux sa belle-mère, souffraient en silence, résignés dans leur déception. Hélas ! ils regrettaient leurs illusions bordelaises, leurs réunions spirites en famille... la verve, la gaieté gasconnes avaient disparu. Madame Cazmajoux, affligée d'un cancer au sein, souffrait le martyre, le chagrin rongeait Sabô, sa jeune femme pleurait et dépérissait, et devant ce triste tableau chez lui, à sa porte, Allan Kardec le pontife par excellence, l'homme prédestiné à régénérer la société, restait calme et impassible, prenant du ventre et remplissant sa bourse tout en embellissant sa villa de Ségur.

Sabô cependant n'était pas au bout de ses peines et c'était encore là sa « lune de miel. »

Quand il arriva au rôle de « secrétaire d'Allan Kardec », il ne pouvait écrire quatre lignes sans que madame Allan Kardec fût sur son dos ; il fallait tout lui lire, tout lui communiquer ; ancienne maîtresse d'école, elle prétendait imposer son opinion et ses corrections à tout propos et Sabô n'osait dire mot.

Cependant il vint un moment où Allan Kardec, qui

jusque-là ne lui avait pas confié de travail bien important, se décida à utiliser ses capacités. Il fut installé au bureau de la rédaction spirite, passage Saint-Anne et, à ce poste, il avait pour mission de corriger et de mettre au net les dissertations que les Médiums obtenaient des Esprits. Il s'agissait souvent de les remanier complètement et cela n'était pas aisé, attendu qu'il était de rigueur de les présenter sous le jour le plus favorable, faisant des coupures s'il y avait des longueurs, ajoutant parfois, mais surtout tâchant d'amplifier les phénomènes signalés. Le travail n'était pas mince, car généralement, il y avait peu d'érudits parmi les Médiums, et il semble que les grands Esprits de Voltaire, J.-J. Rousseau, Fénelon, Platon, etc... choisissaient pour se communiquer, des gens d'une intelligence et d'un savoir assez bornés. Dans le nombre, il y avait une majorité de petits commerçants enrichis, de vieux rentiers et rentières, tous sociétaires et abonnés à la « Revue » et qui avaient fait des dons pour subvenir aux frais d'installation, et ce petit moyen étant de toute nécessité pour l'intérêt de la doctrine, il était de rigueur de ménager leur susceptibilité et leur vanité en publiant les communications que les Esprits leur dictaient et les phénomènes qui se manifestaient dans leurs séances intimes. Et puis, il était d'un bon exemple pour les familles de citer les hautes aptitudes prophétiques ou médianimi-

ques de leurs enfants et cette saveur était souvent dévolue à la famille Delanne dont le fils Gabriel était prophète, et sa mère prophétesse par excellence, ainsi que nous en avons entretenu nos lecteurs dans de précédentes Revues.

Cette dame, d'accord avec son Esprit protecteur, avait commencé par envoyer un ballon d'essai en faveur de son fils, qui à cette époque (1865), était très jeune.

« L'enfance proprement dite, lui dicte son Esprit protecteur, est une longue suite d'effets médianimiques, et si les enfants un peu plus avancés en âge, lorsque l'esprit a acquis plus de force, ne craignaient pas parfois les images des premières heures (sic), vous pourriez beaucoup mieux constater les faits.

« Continuez à étudier et chaque jour, comme de grands enfants, votre instruction grandira, si vous ne vous obstinez pas à fermer les yeux sur ce qui vous entoure. »

« Signé: Esprit protecteur, médium madame Delanne. »

Revue spirite, Janvier 1865.

Voilà qui est très profond et qui vaut la peine d'être inséré dans la « Revue spirite ; » c'est fort intéressant, et Allan Kardec s'est empressé d'en faire part à ses disciples dans son numéro de février 1869, page 49.

Plus tard, Allan Kardec, toujours complaisant envers ses fidèles, et ne sachant plus rien refuser à la famille Delanne, publia dans la « Revue spirite » un article intitulé :

« Vos fils et vos filles prophétiseront », où il accréditait que Gabriel Delanne fils, âgé de 5 ans, était un *prophète*. Cette révélation du Maître attira une affluence considérable de savants, de Spirites, et surtout de curieux qui envahirent la maison du petit prophète. Aucun enfant, pas plus Henri Mondeux qu'Inaudi, les frères Siamois que les frères Bonheur et même les frères Lyonnet, n'eut une vogue aussi retentissante qu'instantanée. La famille Delanne était transportée dans l'exhibition du petit phénomène, il était expressément défendu de le toucher et même de lui adresser la parole. Ses prophéties ne devaient être livrées aux mortels que dans la «Revue.» Quelques fanatiques exaltés pouvaient bien se contenter de cet espoir, mais devant la jactance emphatique des époux Delanne et de leurs amis, les visiteurs se retiraient en ricanant. Tout d'abord l'article d'Allan Kardec où il prônait le petit Delanne, avait alarmé le jeune prédestiné Camille Flammarion surnommé par les fanatiques le « Pipille du Maître et l'Ange de l'Ecole ». Aussi grande fut sa joie quand il apprit que la gloire du prophète n'avait duré qu'un matin!... Il était temps, car Gabriel Delanne devenait à la fois une Mélanie Mothieu, un Maxi-

min Giraude, Bernadette Soubirous et les orthodoxes du spiritisme de même que ceux du catholicisme auraient eu leur pèlerinage dans la maison de clysocpompes perfectionnés du passage Choiseul, à l'instar de Lourdes, et de la Salette ; il n'y aurait eu de différence que dans la manière d'absorber le liquide. Enfin, où est la vérité? L'enfant Delanne a-t-il été prophète, oui ou non ? Cependant nous n'avons rien, mais rien lu ni entendu dire qui prouve cette merveilleuse aptitude, dans la personne de M. Gabriel Delanne, aujourd'hui rédacteur en chef du journal, le Spiritisme, en concurrence avec la « Revue Spirite ».

Il paraîtrait que les Esprits prophétiques auraient ménagé le fils pour reporter le don sur sa mère pendant un certain temps... car les Esprits spirites sont très versatiles dans la distribution de leurs faveurs ; enfin nous attendons toujours la résurrection de la faculté prophétique qui a fait tant de bruit dans son enfance.

(*A suivre.*)

LA COCAÏNE

SUR UN EFFET CONSÉCUTIF A L'EMPLOI DE LA COCAÏNE

(*Suite*)

« Il fut appelé en toute hâte auprès d'une jeune dame mariée qui venait de tomber malade subitement, dans une maison amie, à la suite de l'injection sous-gingivale de 6 grains (30 *centigrammes*) de chlorhydrate de cocaïne pratiqué préalablement à l'avulsion d'une dent.

« Les téguments étaient pâles, froids, secs sur toute leur étendue ; les pupilles largement dilatées et absolument insensibles à la plus vive lumière.

« Le pouls était ralenti d'une façon remarquable ; il ne comptait plus que 38 pulsations à la minute, de plus il était très faible et parfois intermittent. On sentait que le cœur épuisé ne pouvait vaincre les résistances. Les mouvements de la respiration avaient subi le même ralentissement que les battements du cœur, ils n'étaient pas de plus de cinq par minute, superficiels, irréguliers et extrêmement difficultueux.

« On notait aussi une sorte d'excitation spasmodique des membres supérieurs qui portait la malade à saisir les mains des assistants, à s'agripper aux couvertures.

« La malade, qui n'avait pas perdu entièrement connaissance, accusait une violente douleur dans la nuque et dans la région précordiale, une extrême dyspnée et un état nauséeux marqué.

« Le docteur Finlay, comprenant que, dans le tableau symptomatique, l'indication venait du danger que faisait courir la paralysie menaçante du cœur et des muscles de la respiration, administra d'abord une pleine cuillerée à bouche de brandy étendu d'eau, il la fit suivre par 30 gouttes de teinture de digitale associées à du carbonate d'ammoniaque. »

(*L'Art dentaire.*)

(*A suivre.*)

Propriétaire-Gérant : Zouave Jacob.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

THÉOGONIE

ET

COSMOGONIE DES CULTES

(*Suite*).

ARCHÉOLOGIE DE LA CROIX

Dans toutes les contrées où règne le christianisme, le symbole de la croix est représenté dans toutes les églises et chapelles, sur tous les clochers et presque sur toutes les places publiques; on le trouve également dans les carrefours sur les grandes routes, dans les endroits les plus solitaires comme dans les endroits les plus populeux; on le voit à tous les foyers, accroché au cou des fidèles et même des infidèles, sous différentes formes, tantôt avec un être humain cloué sur ses branches mais le plus souvent sans cette exhibition allégorique chrétienne.

Qu'est-ce que la croix, accréditée par les chrétiens et la plupart des historiens à leur dévotion, qui la présentent aux masses comme l'instrument de supplice de Jésus de Nazareth? Nous avons déjà, dans les nombreux documents historiques, rapportés dans la *Revue théurgique* sous le titre de « Théogonies et cosmogonies

des cultes, » établi que, depuis des milliers de siècles, non seulement chez les Indous, mais chez tous les peuples de l'antiquité, la personnification de Dieu était le soleil, roi et fécondateur de l'univers.

Adoré plus particulièrement par les Saïvas ou Saïvaïstes, une des principales sectes des Hindous, le Lingam Ioni représente également la trinité indoue et a subi diverses transformations : uni à la fleur de lotus, il était, sous forme de croix, adoré par les Indous et les Egyptiens.

L'hymne que le poète Martianus Capella (1) adresse au soleil nous prouve que le Lingan Ioni, de même qu'Osiris, Bacchus, le Christ Jésus, et tant d'autres mythes allégoriques représentaient le Soleil, force sublime, premier né du Père invisible. Platon appelle aussi le Soleil, « Fils de Dieu, engendré à son image, pour venir habiter parmi nous. »

Macrobe (*Som. Scip.* C. c. 2. p. 6) dit que Platon qualifiait le Soleil de Dieu le Père, visible à nos yeux, intelligence souveraine éclairant le monde. Il l'appelait « Logos », ou source des idées éternelles de tous les êtres.

(1) Félix Martianus Capella, dans un de ses ouvrages, aurait proclamé cette vérité astronomique que Vénus et Mercure ne tournent pas autour de la Terre, mais autour du Soleil, affirmation qui, d'après les savants astronomes, aurait suggéré à Copernic le plan de son système astronomique.

Proclus (*In. Trin.* p. 19) dit que Platon admet deux Démiourgos (1), l'un invisible et l'autre visible, qui est le Soleil, grand architecte du monde visible, fils de Dieu, Père invisible. » — Macrobe dit que toute intelligence émane du Soleil qui est le » Logos » (2) ou le Verbe des chrétiens, dont parle saint Justin. Les chrétiens appellent Logos ou Verbe de Dieu, le Christ Jésus, seconde personne de la Trinité.

Nous avons assez démontré, l'histoire en main, que chez tous les peuples de l'antiquité, le culte du Lingham avait été la pierre angulaire de toutes les religions qui se sont succédé depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours.

Le Soleil, personnifié chez les Indous par Ioni Lingam, l'était, chez les Egyptiens, par Jupiter; par Bacchus en Arabie, Adonis en Phénicie, Atys en Phrygie, Mythra en Perse, etc., etc.

Enfin, chez les chrétiens, la croix, ce symbole des religions de tous les âges, n'est qu'une image de l'antiquité et n'était pas adorée par les chrétiens des premiers siècles qui n'étaient pas d'accord sur l'identité de ce fait du crucifiement de Jésus, que, du reste, les païens contestaient.

(1) Nom que les Platoniciens donnent au Dieu créateur.

(2) Le « Logos » était considéré par les Platoniciens comme la source des idées de Dieu.

Quant à la légende du Christ, sur sa naissance, sa passion, sa mort, et aux légendes sur la Vierge Marie, les apôtres, l'imagination chrétienne en a fait tous les frais et nous n'avons aucune preuve certaine de leur réalité car aucun historien sérieux n'en peut prouver la véracité, et aucun penseur ne peut s'y appuyer avec sécurité.

Si nous voulons nous convaincre que le christianisme avec ses légendes n'est qu'une grossière imitation des cultes qui, dans l'antiquité, ont courbé le peuple sous le joug des prêtres, nous n'avons qu'à fouiller l'histoire ancienne, et nous verrons que le dieu des Indous était le Soleil personnifié par le « Lingam Ioni » représentant le principe de la fécondation ; que le Soleil était de même personnifié en Egypte par Sérapis, dieu de l'abondance et de la santé.

L'historien Hermias Zozomène (*H. ecclesiast.*), Rufin et beaucoup d'autres s'accordent à dire que les Egyptiens avaient dans leurs temples et principalement dans ceux de Memphis, de Canope, l'image de la fécondation, l'Ioni Lingam, représenté sous forme de croix.

L'empereur Adrien affirme que Sérapis ou le soleil est l'objet du culte des chrétiens, qu'il est Osiris, lequel naît, meurt et ressuscite comme Christ. De même que Jésus est né dans une étable, Mithra, le dieu des Perses, est né dans un antre et l'anniversaire de sa naissance

est fêté, comme celui du Christ, le 25 décembre. Ce dieu suprême regardé comme le symbole du Soleil, principe générateur et fécondateur universel, était venu pour sauver les hommes, il est mort et ressuscité; les prêtres de Mithra ont leur baptême, leur communion et autres sacrements que les prêtres chrétiens ont imités, conservant même une grande partie de leurs fêtes, entre autres, une des plus populaires, celle de l'adoration du feu ou du soleil, figurée par les feux de la Saint-Jean au solstice d'été.

Le peuple réuni dansait en rond autour de ces feux en se tenant par la main, pour figurer la course apparente du soleil autour de la terre; quelques-uns tenaient à la main un tison embrasé ou une torche de résine allumée, leur imprimant un mouvement de rotation rapide pour symboliser la marche autrefois attribuée au soleil autour de la terre. De nos jours encore, sur différents points de la France, ces coutumes sont encore religieusement observées; un bouquet de fleurs attaché par des jeunes filles au sommet du bûcher auquel on mettait le feu (image du soleil) est regardé comme un talisman précieux pour préserver de beaucoup de maladies. Cette manière de guérir s'est transmise à travers les temps par les différents peuples primitifs qui adoraient le soleil, personnifié par l'Ioni Lingam, Osiris, Bel, Baal, Apollon, Hercule, Bacchus, Mitra, Tor ou Janus, etc.

Homère affirme qu'Apollon ou le soleil, père d'Esculape, jouissait dans l'antiquité d'une grande réputation de guérisseur sans donner de remèdes et par la seule action du fluide ; et les historiens les plus sérieux tels que Diodore de Sicile (*liv.* v, *ch.* 74), Chilon(*legat adcaj.*,) Hippocrate (de *Morb. Mullier liv.* 1, Aristote, (probl. lib. 1, ch. 30,) Sophocle (*Trach.*, vers 780) ; Gallien, (*Comment. sur Hippocrate*, épid. lib. 6), Alexandre de Tralles, (lib. 1, ch. 18,) Sprengel, dans son *Hist. prog. de la médecine* (t. 1), parlent d'Apollon comme d'un dieu guérisseur. Dans Aristophane (*Plut.*), Apollon est désigné comme magicien guérisseur. Sophocle l'appelle Phébus, dieu des visionnaires et soutient (*Œdipe rex*, v. 149), d'accord avec Diodore (lib. v), que ce dieu était l'inventeur de la médecine qui repose sur la théurgie.

D'après le témoignage de ces auteurs dignes de foi, les anciens avaient recours à l'évocation des divinités ou esprits pour obtenir la guérison des maladies par le fluide bienfaisant. Cette manière de procéder qui est appelée, en ces temps de charlatanisme médical et d'empoisonnements légaux, à prendre une large extension, s'est perpétuée depuis les temps les plus reculés, et nous avons déjà fait voir que les feux de la Saint-Jean ne sont que des actions de grâces rendues au soleil, roi du jour, et la continuation d'un de ces antiques moyens de guérir les maladies, de chasser les mauvais esprits,

mauvais œil, maléfices, etc., en un mot une fête païenne restée, comme beaucoup d'autres, dans les pratiques chrétiennes, avec l'approbation des papes et des évêques qui se seraient bien gardés de prohiber une fête qui était dans les habitudes des peuples.

Mais revenons à la croix, ce symbole unique, qui a été la base des religions de tous les peuples qui ont passé sur la terre.

L'Église, dit l'abbé Martigny, emprunta tour à tour les éléments de cette représentation symbolique aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il serait difficile de désigner, d'une manière précise, l'époque où les signes du christianisme apparurent pour la première fois dans la numismatique impériale, et plus encore de fixer l'ancienneté relative à l'apparition de chacun de ces signes.

La vérité de ces affirmations est si grande que les païens, au moment du solstice d'hiver, le 25 décembre, célébraient une fête, que les chrétiens ont transformée et dont ils ont fait : la Noël, prétendu jour de la naissance de Jésus de Nazareth.

La fête de Noël, quoiqu'une des plus anciennes du christianisme d'Occident, fut instituée, d'après beaucoup d'historiens, 158 après Jésus-Christ, par le pape Télesphore IX ; mais il ne lui avait point donné de date fixe ; elle était célébrée tantôt au mois de janvier, tantôt au

mois de mai. Ce ne fut qu'au quatrième siècle que saint Cyrille, patriarche de Jérusalem, après avoir adressé une supplique au pape Jules Ier, prit l'avis des théologiens d'Orient et d'Occident pour assurer la naissance de de Jésus; et ils la placèrent le 25 décembre, date qui est définitivement restée, quoique les Pères de l'Église les plus accrédités l'aient contestée énergiquement, car il n'y a rien dans l'histoire, ni même dans les légendes évangéliques, qui certifie cette date, qui se rapporte, nous le répétons, à la fête du solstice d'hiver, consacrée au soleil par les païens.

Mais revenons à l'abbé Martigny :

« Plusieurs numismates, dit-il, ont tenté la solution du problème, mais, toujours préoccupés de la croyance que le labarum datait de la conversion de Constantin, cette solution devait leur échapper. »

Plusieurs commentateurs plus récents, l'abbé Cavedoni Fenardent et le révérend père jésuite Garruci, dans l'appendice de son ouvrage sur les vers dorés intitulés : *Numimasta Constantiniana signa da christianium,* (Roma, 1858), sont de cet avis.

Le célèbre archéologue spiritualiste Z. J. Pierart, s'appuie sur ces historiens pour affirmer que, dans la série des pièces produites par eux et principalement celles du père jésuite Garruci, on en a remarqué trois qui portaient le prétendu monogramme du Christ et qui sont des

deux Vicinius, princes païens, ennemis de la foi chrétienne, et compétiteurs de l'empereur Constantin.

Pierart ajoute qu'on peut faire la même remarque sur les monnaies de plusieurs autres empereurs et césars étrangers au christianisme et l'ayant même persécuté, entre autres, celles de Decentius Magnus, frère et cousin de Magnence, qui le créa césar en 351, et qui le tua en 353.

Les autres médailles reconnues de la même époque par le père Garruci, représentent, il est vrai, Constantin, et portent le monogramme du Christ. Mais alors Constantin était encore païen; d'où il faut conclure que le dit monogramme ne date pas de la conversion de ce prince, et que ce n'est pas un symbole exclusivement chrétien.

Il est vrai qu'à cela le R. P. Garruci et Cavedoni répondent, que cela résulte de la tolérance des empereurs, ou de la routine des graveurs, on bien que la prétendue croix, sur une monnaie païenne, n'est qu'un signe numérique, peut-être mal formé (ce *peut-être* est charmant!) ou tout au moins un signe indifférent.

Toujours la même histoire : ces pieux commentateurs ont vraiment une façon commode de se tirer d'embarras. Quand un fait les gêne, ils disent que c'est une allégorie, une figure qu'il ne faut pas prendre à la lettre. D'un signe sacré, ils font un chiffre, un caractère alphabétique mal formé, une chose indifférente, en un mot : comme

s'il n'était pas prouvé que chez les anciens, surtout dans l'ordre religieux, il n'y avait jamais rien d'indifférent, que tout y avait sa signification et sa raison d'être. D'autres fois, les bons pères de la catholicité veulent qu'on prenne tout à la lettre : si une croix se montre quelque part dans un monument ancien, ils veulent que ce soit un signe du christianisme, que si l'objet où cette croix se montre est reconnu bien antérieurement à cette religion, ils disent alors que c'est par pressentiment anticipé de la part du monnayeur ou de l'artiste que le signe sacré s'y trouve, à moins que le diable, qui, par nature aime à contrefaire, à séduire, à tromper par de fausses marques, ne se soit occupé à tracer ce signe. Il en est bien capable, c'est là une des explications catholiques fréquentes que nous avons lues : *Risum teneatis !*

Maintenant que nous avons prouvé que la croix, le labarum, l'alpha et l'oméga, sont de tous points antérieurs au christianisme, et tout à fait des symboles payens, montrons que la fameuse vision de Constantin n'est qu'une parfaite imposture.

D'abord Constantin n'a pas pu voir dans le ciel une croix comme symbole du christianisme avec les mots *in signo vinces*, attendu que dès les temps les plus reculés du monde, ce symbole était adopté et vénéré chez tous les peuples de la terre, réputés idolâtres.

En second lieu, si ce fait avait existé, il eut fait sen-

sation, et les écrivains de l'époque qui approchaient l'empereur, et dont les œuvres sont restées, en auraient parlé.

Mais il n'en a pas été ainsi. En effet, les empereurs, à partir de Maximien Hercule, avaient pris l'habitude de se laisser louanger par des rhéteurs, et les louanges s'appelaient des *panégyriques*. La collection de ces panégyriques à été conservée. Celui qui fut prononcé devant Constantin, à la suite de son triomphe contre Maxence, est le huitième recueil. Il fut prononcé vers 313, lorsque Constantin, après avoir défait son compétiteur, fut retourné dans les Gaules. L'auteur y énumère les avantages et les victoires que Constantin remporta sur Maxence, depuis la prise de la ville de Suze, jusqu'au dernier combat qui se donna sur le Tibre. Nulle part ailleurs on ne trouve les circonstances de cette guerre si minutieusement et si exactement décrites. Mais de l'apparition de la croix dans le ciel avec le *signo vinces*, pas un mot.. Ce qui est bien extraordinaire à l'égard d'un fait qui, s'il eût existé, aurait eu un grand retentissement, d'autant plus qu'il était en ce moment dans l'ordre des idées de la politique et des desseins de Constantin, en admettant toutefois que la croix fût exclusivement un symbole chrétien. Mais le contraire a été prouvé.

« Qui a le premier parlé de ce fait merveilleux ? Eusèbe de Césarée, dans sa *Vie de l'Empereur Constantin*.

Mais dans son *Histoire ecclésiastique*, quoiqu'il s'étende sur les exploits de Constantin sur Maxence, il n'en dit pas un mot. Le passage qu'il figure dans la *Vie de Constantin*, comme tant d'autres de la même époque, aurait donc été interposé ? Cela n'a rien d'étonnant pour ces temps de fraudes pieuses.

C'est donc avec raison que Gélase, l'un des successeurs d'Eusèbe au siège épiscopal de Césarée, a dit de cette histoire, que, selon bien des gens, elle n'était qu'une fable inventée en faveur de la religion chrétienne. Aussi dans l'*Histoire des actes du Concile de Nicée*, chap. IV, Optacien Porphyre, désignant la croix comme un signe céleste, ne parle nullement de la vision de Constantin, qui pourtant aurait dû être alors notoire et célébrée.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les auteurs qui, depuis Eusèbe, ont parlé du miracle, ne l'ont jamais raconté de la même manière. Les uns disent que la croix fut vue de toute l'armée, les autres de Constantin seul. Ils diffèrent sur le temps, l'heure, les détails de vision, et les accessoires du Labarum. Selon les uns, il y a eu deux visions ; d'autres disent trois, plusieurs n'en admettent qu'une.

Les uns veulent que l'inscription ait été en caractères grecs, d'autres assurent qu'elle était en lettres romaines, Philostorge dit qu'elle était formée par un assemblage d'étoiles. Asthénius, que les lettres étaient dorées.

Un auteur cité par Photius dans sa *Bibliothèque*, les représente composées de la même matière lumineuse que la croix. Selon Zozomène, il n'y eut pas d'inscription, et les mots *in signo vinces* furent seulement prononcés par les anges (voyez à ce sujet le *Dictionnaire philosoph.* de Voltaire).

» Philostorge assure que la vision eut pour résultat de déterminer l'empereur à embrasser la religion chrétienne ; mais Ruffin, traducteur et commmentateur d'Eusèbe, dit, qu'avant cela, il favorisait déjà le christianisme et honorait le vrai Dieu. D'un autre côté, Athanase, Philostorge, saint Ambroise, saint Jérôme, Socrate, Théodoret et l'auteur de la *Chronique d'Alexandrie*, disent expressément que Constantin ne reçut le baptême que peu de jours avant de mourir, et il est avéré que c'est dans l'hérésie arienne qu'il mourut. Et ce fut un bien triste chrétien que celui qui fit périr son fils, sa femme ; qui fit étrangler son père adoptif, ainsi que son compétiteur Licinius à qui il avait promis la vie par serment ; qui mit à mort son neveu, et commit enfin tant de meurtres, qu'un grand dignitaire de ·l'empire, Ablavius, alla jusqu'à appeler cette époque, de *nouveaux temps Néroniens*. Voir d'ailleurs à ce sujet Europe, Zozime, Orose, saint Jérôme et Aurélius Victor.

» Tout ceci suffit pour montrer que l'histoire de la vision de Constantin n'est pas plus fondée que le caractère

spécialement chrétien de la croix du Labarum, et que si on a trouvé l'empreinte de ces symboles et cigles dans les débris de l'abbaye de Saint-Maur, c'est qu'ils provenaient du temple de Sylvain, qu'ils étaient issus du vieux monde payen.

» L'abbé Brunati a publié dans les *Annales de philosophie chrétienne*, t. XXII de la collection, un article intitulé : *Du monogramme du Christ et des signes de croix qui se trouvent sur les monuments payens antérieurs à l'ère chrétienne*. De cet article, il ressort : que la croix droite décussée, surmontée ou traversée du P, était un monogramme de l'antique Egypte et notamment celui d'une médaille de Ptolomées, dont un exemplaire se trouve au musée numismatique de Brera à Milan.

Wikelmann, dans son *Essaie sur l'allégorie*, t. XI, p. 120, rapporte que « sur une médaille qui célèbre les victoires de Marc-Aurèle sur les Sarmates et les Germains, dans son troisième consulat, et portant la légende *De Germanis*, on remarque encore la forme du Labarum, que nous avons vu sur une médaille de Tibère. Je soupçonne que la légion de Tibère à qui appartenait cette enseigne, était une légion germanique, ou du moins une légion qui avait enlevé cette enseigne aux Germains. Ce drapeau carré est une espèce de guidon très différent des enseignes romaines. Je pense que Constantin en avait eu le modèle en Allemagne, où il avait beaucoup fait la

guerre, et que c'était proprement le drapeau usité chez les Germains.

» Nous avons dit et prouvé ailleurs, que l'instrument du supplice de Jésus, avait été la *furca* ou fourche latine Y, autrement appelée crux, ou supplice du tourment, substantif du verbe *cruciare ;* que la croix actuelle des chrétiens était un symbole payen, attribut des dieux générateurs, déjà répandu par tout le globe à une époque antédiluvienne sous les noms divers d'Ioni Lingam, de Sawastika, d'Argha-Siva, de Kanti, d'Aschera, d'Ikin-ba-oz, d'Isiaca, de Belphegor, de Bi-Cionne, de Tona-tiulz-Mezli, d'Ouan, de Lamc ou Lama, etc., etc. ; que les premiers chrétiens, à l'exception de certaines sectes hérétiques, avaient condamné et réprouvé ce symbole dont on faisait de leur temps un signe magique, une superstition talismatique, mais, plus tard, quand les directeurs de l'Eglise de Rome se furent faits des hommes adroits, politiques, cela avait changé ; que voyant ces symboles des religions anciennes d'un usage et d'une vénération indestructibles chez la plupart des peuples, ils l'avaient adopté comme tant d'autres cérémonies, fêtes, mythes et rites payens, se contentant de les baptiser de noms nouveaux, se fiant à l'avenir pour faire perdre à tous ces emprunts leur origine polythéiste et leur sens primitif ; que, pour la *croix furca*, on avait vu Constantin substituer à cette forme du gibet antique le

patibulum, ou gibet en forme de tau, l'une des figures de la croix actuelle, et ses successeurs empêchèrent la crucifixion sur l'ancienne furca, afin de faire comprendre dans l'esprit du peuple la forme simple de l'antique symbole avec celle de l'instrument de supplice de Jésus de Nazareth ; mais que, cependant, le fait de cette substitution habile ne fut pas tout d'abord généralement répandu, que certains peuples convertis, comme les Franks, les Anglo-Saxons, l'ignorèrent et que, si on trouve sur leurs monnaies, leurs insignes, l'image de l'antique symbole, ce ne fut que par suite de la continuation des traditions payennes, car ce n'est guère qu'au dixième siècle qu'on s'habitua à représenter Jésus mis en croix ; jusque-là on l'avait représenté sous la forme symbolique de l'agneau, du pélican, du poisson, du soleil, sous celle du bon pasteur, de Daniel, de Jonas ; et le fait de l'ignorance de la croix comme symbole vénéré des chrétiens, apparaît une fois de plus dans le mépris et l'oubli qu'on en fit lors de la construction de Saint-Pierre-des-Fossés. »

« Pour rendre l'allégorie plus sensible, dit à son tour P. Larousse, on donne à l'agneau les attributs du rédempteur, et à mesure qu'une somme plus large de liberté était accordée à l'Eglise, les attributs devinrent de plus en plus significatifs, jusqu'à ce qu'enfin ils produisirent ouvertement ceux du crucifié lui-même, au quatrième

siècle, le monogramme et la croix au cinquième. Mais dès le commencement du sixième, ces attributs prennent un caractère tout à fait prononcé. C'est d'abord un agneau portant sur son épaule une croix hastée, puis un agneau couché sur un autel, au pied d'une croix ; un peu plus tard, l'agneau a le flanc ouvert et le sang coule de cette plaie, ainsi que par celle des pieds, enfin l'agneau est peint au centre de la croix à la place même où bientôt va paraître Notre-Seigneur en personne. Toutes ces transformations se développent dans le cours du quatrième siècle. Ce dernier type, qui est celui de la *croix vaticane*, est orné en haut et en bas d'un buste du Christ : le premier bénit de sa main droite, à la manière latine, et tient dans la main gauche un livre (codex) ; celui d'en bas tient dans la main droite un volume roulé (volumen) et dans la gauche, une petite croix. C'est un essai timide, comme on le voit, où l'opprobre est encore effacé par la gloire, car la tête du Sauveur est décorée du nimbe, et ne porte aucune marque de douleur.

» La mosaïque de l'église Saint-Etienne, à peu près de la même époque, la fait voir au milieu d'une riche croix gemmée. A droite et à gauche, se trouvent les deux larrons, mais en croix et de plus le soleil et la lune, accessoires des représentations du crucifiement. L'un de ces intéressants monuments va plus loin encore : il

fait Notre-Seigneur en pied, la tête nimbée, vêtu de long, et les bras étendus en forme de croix, comme les *Orant* des catacombes, mais sans croix ; toujours à ses côtés les larrons crucifiés, le soleil et la lune, etc. »

Nous venons de nous convaincre avec l'appui des historiens les plus sérieux, que la croix, loin d'être, comme le prétendent les prêtres du christianisme, un instrument de supplice où leur Dieu Jésus aurait été cloué, a toujours été, dès la nuit des temps, l'emblème du soleil, symbole de la génération, et si nous suivons de près le charlatanisme sacerdotal de tous les âges et de tous les pays, nous acquérons la certitude que ce symbole vénéré a été remplacé tour à tour et suivant les besoins de la cause des pontifes, par différentes allégories, qu'a multipliées le soleil sous les noms divers que nous avons cités déjà. Nous remarquerons aussi que la corruption s'étendant parmi les prêtres, ils personnifiaient le soleil par des animaux ; c'est ainsi que la mythologie indoue l'a appelé Go (vache ou taureau).

Les Indous voyaient aussi le soleil dans Vichnou, et dans Christna, neuvième incarnation de Vischnou, les Egyptiens dans Osiris, les Pélasges dans Jupiter et les chrétiens dans le Christ.

Une secte de Théurges (les spirites) commence à vouloir rééditer ce mythe du soleil en déifiant la personne de leur grand Pontife Denizart Rivail, sous le pseudo-

nyme d'Allan-Kardec. Ce qui paraît confirmer cette opinion, c'est l'emblème de son tombeau au cimetière du Père-Lachaise. Ce tombeau représente le dieu Soleil, par un tumulus qui n'est, comme les historiens l'ont prouvé dans les pages ci-dessus, qu'une variante du soleil Ioni-Lingam.

Or il est à déplorer qu'en notre siècle de progression et de lumière, il y ait encore des sectes retardataires qui, suivant l'exemple des peuples de l'antiquité, que les prêtres entretenaient dans une grossière ignorance pour mieux les asservir et les dominer, se laissent exploiter à l'aide d'allégories et de mythes qui ne sont plus de notre époque. On voit malheureusement encore de nos jours des imposteurs venir se placer entre le Créateur des mondes et les faibles humains, pour dispenser à ceux-ci, leur promettant (argent comptant) la pluie ou le beau temps, la prospérité, la guérison des maladies, voire même le paradis et autres faveurs qui font courber les simples et les naïfs devant un *babouin*, un *manitou*, un *pulliar*, un *phallus*, une *pierre fiche*, un *tumulus*, un *dolmen* et autres allégories, qui ne sont en définitive que des rééditions fantaisistes du principe de la fécondation universelle que les peuplades sauvages, même de nos jours, voient encore dans le soleil.

MAGNÉTISME

MESMER

(*Suite.*)

Ce sont des savants qui ont persécuté Mesmer, calomnié, présenté comme un homme sans principes; parce que, docteur-médecin, membre de la Faculté de Vienne, il avait reconnu que la prétendue science médicale n'offrait aucun résultat dans l'art de guérir.

Les persécutions dirigées contre cet homme, surtout de la part du révérend père jésuite Hell, (astronome à l'observatoire de Vienne.) « Toujours zélé dit Mesmer, pour les intérêts de la compagnie, qui décida à l'unanimité pour soutenir l'honneur du corps qui était compromis, qu'on poursuivrait Mesmer à outrance et que le magnétisme serait proscrit. » Ce père fut l'auteur principal des tortures morales que Mesmer eut à souffrir, car pour persécuter il ne s'agit pas toujours de jeter dans un cachot, de mettre en action les engins de tortures d'une inquisition, de faire monter au bûcher une intelligence humaine, un génie qui enrichit la science d'une vérité,

la persécution intolérante et fanatique se fait sentir toujours aussi terrible selon le siècle, les mœurs où surgit la pauvre victime. C'est l'histoire malheureuse du progrès de l'esprit humain : il faut des victimes ; il faut que le fanatisme traite comme un ennemi le téméraire qui vient sortir les savants de leur routine avec des découvertes nouvelles qui blessent leur amour-propre, leur orgueil accoutumé à ce règne des sciences, où en général respirent le matérialisme, le sensualisme.

Nous allons nous en convaincre en suivant un peu les membres des académies de toutes sortes dont le malheureux Mesmer chercha à s'entourer pour communiquer sa précieuse découverte.

Mesmer s'adressa tout d'abord au président de la Faculté de Vienne qu'il connaissait particulièrement, M. le baron de Stoërck, médecin de l'empereur. Cette illustration épouvantée l'invita à ne pas *compromettre* la Faculté par une *innovation de ce genre.*

Mesmer expérimenta ensuite en présence de l'anatomiste Barthe et du physicien Ingenhouze qui furent convaincus de la présence d'un agent, mais ces savants non seulement ne voulurent pas en convenir publiquement, mais démentirent ce qu'ils avaient vu...

Mesmer, persuadé d'avoir tout fait, tout supporté pour convaincre ses compatriotes, s'exila de sa patrie en 1777 par la force de la persécution. Croyant enfin être mieux

compris, dans un pays étranger, il se rendit à Paris.

Comment y fut-il accueilli? C'est ce que nous allons savoir.

Mesmer arriva à Paris dans le mois de février 1778. Son nom et sa doctrine étaient déjà connus, la curiosité lui amena beaucoup de personnes qui désiraient voir des effets du magnétisme, mais sans aucun but sérieux, et qui ne pouvaient le conduire au résultat auquel il voulait arriver, *convaincre* le monde des savants, surtout les médecins, ses collègues.

Après avoir fait un appel à ces oracles des académies déjà prévenus contre lui et sa science, il n'obtint rien... M. Le Roy, directeur de l'Académie des sciences, daigna cependant assister à quelques expériences, sembla y prendre intérêt et proposa à Mesmer de le présenter à l'Académie pour entendre le rapport qu'il se proposait d'y lire; mais aussitôt que Le Roy commença à énumérer devant ces illustrations les phénomènes qu'il avait observés, ces immortels du progrès scientifique le traitèrent de charlatan.

Mesmer sortit du sanctuaire du progrès le cœur navré; peu de jours après il reçut la visite de plusieurs de ces Messieurs qui lui firent des excuses de convenances, pour répondre à ses justes plaintes; séance tenante il leur fit des expériences des plus convaincantes qui étonnèrent et persuadèrent enfin ces dieux de la progression, mais...

ils eurent peur d'être ridiculisés par leurs collègues des académies s'ils accréditaient ce qu'ils venaient de voir.

Mesmer de plus en plus abreuvé de déceptions, écrasé par les sarcasmes que peut enfanter un monde académique, se retira à Creteil où il fit un grand nombre de guérisons; croyant qu'avec l'appui de ces résultats il serait plus heureux, il sollicita de nouveau les académiciens de vouloir bien utiliser les ressources que le magnétisme donnait à profusion. Mais ces *gloires* de notre belle France ne daignèrent pas répondre à son appel.

Accablé de mépris il se proposait de quitter la France, quand il fut arrêté dans son projet par M. d'Eslon, premier médecin ordinaire du comte d'Artois.

Cet académicien, après avoir obtenu des résultats irréfutables de guérisons par le fluide, proposa à ses collègues de faire des expériences dans un hôpital; la proposition fut acceptée, mais il lui fut impossible de réunir ces Messieurs. M. d'Eslon sollicita auprès de MM. Mallouet, Sollier de Rominais, médecins, qui daignèrent se déranger pour remplacer ses collègues les académiciens. M. d'Eslon leur présenta plusieurs malades qu'il avait guéris en peu de temps, cures extraordinaires qui eurent beaucoup de retentissement.

Ces Messieurs prétendirent que la nature seule était la cause de résultats aussi merveilleux.

M. d'Eslon, outré du parti pris de la mauvaise foi de

ces hommes de *lumières*, s'empressa de publier un ouvrage intitulé : *Observations sur le magnétisme*, et présenta à ce moment les vingt-sept propositions de Mesmer.

La Faculté exaspérée, prise d'un vertige effrayant, furieuse qu'un de ses membres osât prendre la cause du magnétisme qu'elle-même avait foudroyé avec un *succès aussi éclatant*, fit lire par M. Roussel de Vauzesmes un discours « plein d'odieuses diffamations, de calomnies contre lui Mesmer et le magnétisme, » enfin la Faculté, pour en finir, « après avoir *hué* M. d'Eslon », rédigea un décret ainsi conçu :

« 1° Injonction à M. d'Eslon d'être plus circonspect à l'avenir;

» 2° Suspension pendant un an de voix délibérative dans les assemblées de la Faculté ;

» 3° Radiation à l'expiration de l'année du tableau des médecins de la Faculté, s'il n'avait pas, à cette époque, désavoué ses *Observations sur le magnétisme animal ;*

» 4° Les propositions de Mesmer rejetées. »

Ce décret ne s'arrêta pas à l'intolérance, la persécution des corps savants, il s'étendit sur tous les partisans du magnétisme en général.

Le docteur Douglé, dans une brochure : *Rapport au public de quelques abus auxquels le magnétisme a donné lieu,* rapporte que trente docteurs s'occupant du magnétisme sont relégués comme des parias dans une salle

séparée de l'assemblée, pour subir un interrogatoire.

« Chacun attendait, raconte le docteur Douglé, avec impatience l'appel général et se promenait de long en large avec sa façon de penser et d'agir.

» On m'apprend qu'il est question de nous faire signer une espèce de formulaire.

» Nous verrons ce qu'il contient, dis-je alors, et nous signerons, ou nous ne signerons pas.

» L'appariteur paraît enfin et m'appelle le premier ; comme le plus ancien, j'avais cet honneur. J'entre, fort surpris de n'être suivi d'aucun de mes compagnons. On me fait asseoir et Monsieur le doyen commence par me demander si j'ai donné de l'argent pour me faire instruire du magnétisme. Surpris de cette question, je répondis, par respect, que M. d'Eslon ne prenait point d'argent, qu'il ne recevait que des médecins, pour observer et l'aider ; qu'il était on ne peut plus honnête, modeste et complaisant, et que d'ailleurs la Faculté ne l'ignorait pas.

» Je ne fatiguerai pas le lecteur par le détail des autres questions. Je fus interrogé en criminel, et je me croyais transféré en la chambre de la Tournelle. On finit enfin par me présenter une formule à laquelle je ne crus pas devoir m'assujettir.

» Je ne voulus point signer, et répétai à la Faculté, pour lui prouver mon zèle et ma soumission, que je n'a-

vais pas encore trouvé dans cette méthode un degré d'utilité suffisant pour lui en rendre compte, que j'y avais trouvé des effets pouvant être attribués à l'action de la chaleur des hommes sains sur un infirme, etc., etc. Je sortis, un autre me succéda.

» Voici quelle était la formule qu'on voulait faire signer à chaque docteur régent :

» Aucun docteur ne se déclarera partisan du magnétisme animal, ni dans ses écrits, ni dans sa pratique, sous peine d'être rayé du tableau des docteurs régents. »

Ce ne sont pas, comme beaucoup de grands seigneurs de la science veulent l'accréditer aujourd'hui, des *ignorants* qui ont débuté dans l'étude des premiers pas du magnétisme ; mais bien des académiciens, et ce ne sont pas des académiciens qui n'ont pas été initiés sérieusement et scientifiquement aux phénomènes magnétiques, qui ont rejeté par parti pris ou par ignorance les faits et les guérisons nombreuses qui avaient un retentissement aussi éclatant. Ce sont bien des hommes placés au sommet de l'échelle scientifique qui se sont bouchés les yeux et les oreilles pour ne rien entendre ni voir.

(*A suivre.*)

LA COCAÏNE

SUR UN EFFET CONSÉCUTIF A L'EMPLOI DE LA COCAÏNE

(*Suite*)

Sur la région précordiale, il fit placer une éponge imbibée d'eau très chaude et au préalable convenablement exprimée. Un bol renversé maintenait cette éponge en bonne place. Enfin, la malade fut recouverte de couvertures de laine bien chaudes. Malgré ces soins, aucune amélioration n'étant survenue dans l'état général au bout d'une demi-heure, et la respiration ayant, au contraire, presque disparu, l'auteur pratiqua la respiration artificielle et fit frictionner vigoureusement les membres avec de l'alcool.

Au bout d'environ trois quarts d'heure de ces manœuvres, les fonctions de circulation et de respiration étaient notablement rétablies, l'excitation musculaire persistait encore mais avec moins d'intensité.

Quelques minutes après cette amélioration, l'auteur, la voyant se continuer, se retirait dans une autre cham-

bre lorsqu'on le rappela soudain. La patiente était sans pouls et la vie en apparence éteinte. La respiration artificielle fut reprise, et une injection de 30 gouttes d'éther fut pratiquée sous la peau de l'avant-bras.

Presque immédiatement après, les battements du cœur reparurent et les mouvements de la respiration spontanée s'exécutèrent bientôt avec régularité.

Les soins, les frictions, etc., furent encore continués par intervalles pendant trois heures ; après quoi la malade put être considérée comme hors de danger.

Bien que celle-ci fût alors enceinte de cinq mois, l'empoisonnement n'eut aucune conséquence sur la parturition, car, à l'époque normale, la malade accoucha d'un enfant très vigoureux

---

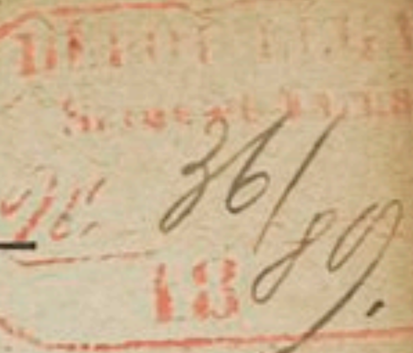
Répondant au désir de beaucoup de personnes, employés ou autres, qui éprouvent une grande difficulté, sinon une impossibilité absolue à quitter leurs occupations dans le cours de la journee, nous nous décidons à faire séance le mardi à 8 heures 1/2 du soir, à partir du mardi 3 décembre prochain.

Propriétaire-Gérant : Zouave Jacob.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY



DEUXIÈME ANNÉE — JUIN 1889 — N° 2.



REVUE THÉURGIQUE

Scientifique, Psychologique et Philosophique

TRAITANT SPÉCIALEMENT

DE L'HYGIÈNE

ET DE

LA GUÉRISON PAR LES FLUIDES

ET DES DANGERS
DES PRATIQUES MÉDICALES, CLÉRICALES, MAGNÉTIQUES, HYPNOTIQUES, ETC.

Sous la Direction du

ZOUAVE JACOB

Avec le concours des Célébrités scientifiques les plus autorisees

Paraissant tous les premiers Dimanches de chaque Mois

« Charlatan : Médecin vantard, qui prône à l'excès l'étendue de sa science et l'efficacité de ses remèdes. Nous avons par cela même beaucoup de charlatans : nous en avons plus peut-être qu'on en voyait dans les siècles passés. Mais ils ont changé d'allure et de physionomie, ils ne font plus de discours en plein vent; ils font prôner leurs recettes à la quatrième page de leurs journaux. (LAROUSSE, *Dict. universel*.)

« Ah! l'annonce est à ce point puissante qu'elle a de l'influence sur celui même qui s'en sert le plus et l'individu qui, chaque soir, faisant sa caisse, se donne le plaisir facile d'établir le quotient de ses dupes — dupe lui-même — a grand soin en se couchant de prendre la pilule ou l'elixir dont il a su vanter les propriétés miraculeuses dans la quatrième page des journaux. »

(TROUSSEAU, *Conférences*.)

Médecine, pauvre science; médecins, pauvres savants; malades, pauvres victimes. (Docteur FRAPPART.)

BUREAUX

Paris — 20, RUE MONTENOTTE (ETOILE) — Paris

Abonnement : **10** francs par an. — Étranger : **12** francs

NOTE DE LA RÉDACTION

Depuis bientôt vingt-cinq ans que nous nous occupons de Théurgie, nous avons observé que les plus rebelles à nos pratiques étaient généralement d'un intellect plus ou moins obstrué par différents préjugés, entachés d'erreur. Et cette catégorie d'esprits faibles se trouve non seulement dans les rangs des illettrés, mais surtout parmi ceux qui composent la majorité des « Flambeaux scientifiques. »

On en peut voir la preuve dans la résistance opiniâtre, systématique, pour ne pas dire de mauvaise foi, que la fine fleur des Académies, des savants et des esprits forts, ont opposée, et opposent encore aujourd'hui à tout progrès. D'abord ils ont rejeté le magnétisme animal ; ils ont raillé le somnambulisme, et enfin conspué la Théurgie sous quelque forme qu'elle se présente, soit accréditée sous le nom de magnétisme animal par Mesmer, de somnambulisme, par Puységur, ou de spiritisme par Allan Kardec. Ils se sont acharnés contre les Théurges guérisseurs qui opèrent des cures merveilleuses, sans le concours de la prétendue science médicale, et surtout contre ceux qui ont la faculté de voir les maladies. Car, règle générale, la plupart des privilégiés de la naissance et de la fortune sont infectés de maladies honteuses qu'ils ne révèlent que dans le silence du cabinet de leur docteur, le secret professionnel que la leur loi impose répondant de leur discrétion. (Cependant combien de révélations !) Et si nous nous en rapportons aux réclames, nous pouvons affirmer que la majeure partie des médecins ne vivent que du traitement qu'ils exercent sur les malheureux atteints de cette terrible maladie. Règle générale, toutes les fois qu'une personne, à quelque classe qu'elle appartienne, contestera de parti pris l'évidence de la faculté théurgique, on peut être sûr qu'elle est atteinte d'une maladie honteuse. Mais, si ces victimes du sort étaient plus au courant de notre manière de pratiquer, ils nous seraient moins hostiles; quant à notre discrétion, notre faculté, nous venant des Esprit supérieurs aux fluides blancs, nous impose la charité Théurgique, et par conquent la discrétion sur ce qui pourrait qlesser nos semblables. D'ailleurs il n'est pas indispensable que les Théurges guérisseurs soient *voyants* pour guérir, les cures se produisant par l'intervention seule des Esprits des régions supérieures, et très souvent même sans que la volonté des guérisseurs soit mise en action.

« Qu'est-ce que la médecine ? Une erreur de vingt siècles, et, vu l'extrême des intérêts qu'elle atteint directement ou indirectement, une erreur des plus funestes ne tendant à rien moins, entre autres déplorables résultats, qu'à la dégradation physique et morale de l'espèce humaine; un chaos discordant d'hypothèses absurdes qui ravalent l'homme fort au-dessous de la plus grossière machine et élèvent le savetier fort au-dessus du plus habile médecin. »

Docteur CHAUVET. (*Philosophie médicale*, p. 11 et 12.)

Et pour nous servir des expressions du docteur Jahr (tom. V de la Bibl. de Genève, n° 4, p. 242), quand il dit : « Oui, en vérité! depuis deux mille ans, nous avons méconnu les lois de la nature dans le véritable art de guérir. »

Le professeur Louis (séances de l'Académie de médecine) : « J'avoue que, depuis vingt ans, j'ai, dans les hôpitaux, étudié tour à tour la plupart des méthodes curatives, ce qui m'a mis dans le cas de remarquer que la plupart des méthodes offraient des *résultats déplorables*, et je leur dois la *perte* de personnes chères. »

Marchal de Calvi (*France Méd. et ph.*) : « Il n'y a plus en médecine, et depuis longtemps, ni *principes*, ni *foi*, ni *loi*... Nous construisons une Tour de Babel, ou plutôt nous ne construisons rien. »

Chomel (*Pathol. gén.* p. 642) dit que : « Les *ténèbres* enveloppent encore la branche la plus importante de la médecine. »

Barthez (*Mémoires de Madame Dubarry*, t. VI) affirme qu'il ne croyait pas à la médecine : « Nous sommes, disait-il, des aveugles qui frappons avec un bâton...»

Rostan, dans ses *Cours de Méd. clin.* (t. I, p 185 et 187), dit « qu'aucune science humaine n'a été et n'est encore infectée de plus de préjugés que la médecine, chaque dénomination de classe de médicaments, chaque formule même est pour ainsi dire une erreur. »

La médecine scientifique n'existe pas. « Aujourd'hui, un médecin, appelé près d'un autre médecin, est donc à la fois dans la science et dans *l'empirisme*.

Claude BERNARD, de l'Académie.

Dubois (d'Amiens) affirme (*Pathol. gén.*, Avant-Propos) que « des vérités générales nous manquent en médecine, que nous sommes encore à la recherche des principes.»

Le Dr Donné écrit dans le *Journal des Débats*.

« Tant que la science de la médecine laissera une aussi grande part à l'instinct et au génie de chaque médecin, l'art ne sera ni complet ni aussi élevé qu'il peut l'être. »

Le professeur Bouchardat (*Manuel des mat. médicinales*, p. 9), « constate que la science n'est pas faite, mais toute à refaire. »

Le professeur Vallex (*Guide du Praticien*, Avant-Propos, p. 10.)

« Que de regrets on éprouve en voyant tant d'études, de veilles, de génie dépensés pour obtenir *d'aussi faibles résultats !* Que d'erreurs... »

Le grand Sydenham, surnommé l'Hippocrate anglais, déclare que « ce qu'on qualifie de l'art médical est bien plutôt *l'Art de faire de la conversation, de babiller*, que l'art de guérir. »

Le professeur Malgaine (*séance de l'Académie de médecine*) : « Absence complète de doctrines scientifiques en médecine, absence dans l'application de l'art; empirisme partout, voilà l'état de la science. »

« ... Que l'on contemple les suites de cette torture médicinale, les cris de douleur, les physionomies grimaçantes, hideuses, le souffle brûlant de tous ces infortunés qui sollicitent un verre d'eau pour étancher la soif qui les dévore, sans pouvoir obtenir autre chose qu'une nouvelle dose de poison qui les a réduits à ce cruel état... et chez qui les médecins rendent encore la digestion plus lente et plus douloureuse par des mets succulents, des élixirs, des pastilles, jusqu'à ce que leurs victimes succombent à la diarrhée, à l'hydropisie ou au marasme. — Dr BROUSSAIS. »

« Dans les maladies ordinaires, les gardes-malades en savent autant que les médecins, et dans les cas extraordinaires, les médecins n'en savent pas plus que les gardes-malades. — Dr GOAZET (*Discours*).

« *La main sur la conscience, je déclare devant Dieu et devant les hommes, que la pratique médicale a été plus nuisible qu'utile à l'humanité; de telle sorte que si les nombreux malades que j'ai traités, pendant près d'un quart de siècle, avaient été abandonnés aux seules ressources de la nature, aidés de simples soins hygiéniques, le résultat final eût été beaucoup meilleur.* » Docteur CHAUVET.

OUVRAGES DU ZOUAVE JACOB

HYGIÈNE NATURELLE

12e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé) . . . . **3** fr.

POISONS ET CONTRE-POISONS

15e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé) . . . . **1** r.

CHARLATANISME DE LA MÉDECINE

Son ignorance et ses dangers

Appuyés par les assertions des célébrités médicales et scientifiques, depuis Hippocrate jusqu'à Claude Bernard

29e ÉDITION

Prix. . . . . **1** fr. **50**

HYGIÈNE DU ZOUAVE JACOB

PUBLIÉE EN DEUX VOLUMES

Le premier volume a déjà paru en deux parties

6e ÉDITION

Prix. . . . . . . **10** fr.

PENSÉES DU ZOUAVE JACOB

1 volume in-12 (épuisé) . . . . **3** fr. **50**

Cet ouvrage, qui avait été dénaturé par l'éditeur Repos, et dont nous avons recouvré la propriété par voie des Tribunaux (en Cour d'Appel), reparaîtra prochainement revu et corrigé.

CONFÉRENCES

Sur les dangers des enseignements et pratiques des Sectes Sacerdotales, Médicales, Magnétiques, Spirites et Hypnotiques

D'APRÈS LES RENSEIGNEMENTS DES PLUS GRANDES CÉLÉBRITÉS

Un vol. in-8. . . . . . **3** fr. **50**

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

DEUXIÈME ANNÉE JUILLET 1889 N° 3.

REVUE THÉURGIQUE

Scientifique, Psychologique et Philosophique

TRAITANT SPÉCIALEMENT

DE L'HYGIÈNE

ET DE

LA GUÉRISON PAR LES FLUIDES

ET DES DANGERS
DES PRATIQUES MÉDICALES, CLÉRICALES, MAGNÉTIQUES, HYPNOTIQUES, ETC.

Sous la Direction du

ZOUAVE JACOB

Avec le concours des Célébrités scientifiques les plus autorisées

Paraissant tous les premiers Dimanches de chaque Mois

« Charlatan : Médecin vantard, qui prône à l'excès l'étendue de sa science et l'efficacité de ses remèdes. Nous avons par cela même beaucoup de charlatans : nous en avons plus peut-être qu'on en voyait dans les siècles passés. Mais ils ont changé d'allure et de physionomie, ils ne font plus de discours en plein vent; ils font prôner leurs recettes à la quatrième page de leurs journaux. (LAROUSSE, *Dict. universel.*)

« Ah! l'annonce est à ce point puissante qu'elle a de l'influence sur celui même qui s'en sert le plus et l'individu qui, chaque soir, faisant sa caisse, se donne le plaisir facile d'établir le quotient de ses dupes — dupe lui-même — a grand soin en se couchant de prendre la pilule ou l'elixir dont il a su vanter les propriétés miraculeuses dans la quatrième page des journaux. »
(TROUSSEAU, *Conférences.*)

Médecine, pauvre science; médecins, pauvres savants; malades, pauvres victimes. (Docteur FRAPPART.)

BUREAUX

Paris — 20, RUE MONTENOTTE (ETOILE) — Paris

Abonnement : **10** francs par an. — Étranger : **12** francs

NOTE DE LA RÉDACTION

Depuis bientôt vingt-cinq ans que nous nous occupons de Théurgie, nous avons observé que les plus rebelles à nos pratiques étaient généralement d'un intellect plus ou moins obstrué par différents préjugés, entachés d'erreur. Et cette catégorie d'esprits faibles se trouve non seulement dans les rangs des illettrés, mais surtout parmi ceux qui composent la majorité des « Flambeaux scientifiques. »

On en peut voir la preuve dans la résistance opiniâtre, systématique, pour ne pas dire de mauvaise foi, que la fine fleur des Académies, des savants et des esprits forts, ont opposée, et opposent encore aujourd'hui à tout progrès. D'abord ils ont rejeté le magnétisme animal ; ils ont raillé le somnambulisme, et enfin conspué la Théurgie sous quelque forme qu'elle se présente, soit accréditée sous le nom de magnétisme animal par Mesmer, de somnambulisme, par Puységur, ou de spiritisme par Allan Kardec. Ils se sont acharnés contre les Théurges guérisseurs qui opèrent des cures merveilleuses, sans le concours de la prétendue science médicale, et surtout contre ceux qui ont la faculté de voir les maladies. Car, règle générale, la plupart des privilégiés de la naissance et de la fortune sont infectés de maladies honteuses qu'ils ne révèlent que dans le silence du cabinet de leur docteur, le secret professionnel que la leur loi impose répondant de leur discrétion. (Cependant combien de révélations !) Et si nous nous en rapportons aux réclames, nous pouvons affirmer que la majeure partie des médecins ne vivent que du traitement qu'ils exercent sur les malheureux atteints de cette terrible maladie. Règle générale, toutes les fois qu'une personne, à quelque classe qu'elle appartienne, contestera de parti pris l'évidence de la faculté théurgique, on peut être sûr qu'elle est atteinte d'une maladie honteuse. Mais, si ces victimes du sort étaient plus au courant de notre manière de pratiquer, ils nous seraient moins hostiles; quant à notre discrétion, notre faculté, nous venant des Esprit supérieurs aux fluides blancs, nous impose la charité Théurgique, et par conquent la discrétion sur ce qui pourrait qlesser nos semblables. D'ailleurs il n'est pas indispensable que les Théurges guérisseurs soient *voyants* pour guérir, les cures se produisant par l'intervention seule des Esprits des régions supérieures, et très souvent même sans que la volonté des guérisseurs soit mise en action.

« Qu'est-ce que la médecine ? Une erreur de vingt siècles, et, vu l'extrême des intérêts qu'elle atteint directement ou indirectement, une erreur des plus funestes ne tendant à rien moins, entre autres déplorables résultats, qu'à la dégradation physique et morale de l'espèce humaine; un chaos discordant d'hypothèses absurdes qui ravalent l'homme fort au-dessous de la plus grossière machine et élèvent le savetier fort au-dessus du plus habile médecin. »

Docteur CHAUVET. (*Philosophie médicale*, p. 11 et 12.)

Et pour nous servir des expressions du docteur Jahr (tom. V de la Bibl. de Genève, n° 4, p. 242), quand il dit : « Oui, en vérité! depuis deux mille ans, nous avons méconnu les lois de la nature dans le véritable art de guérir. »

Le professeur Louis (séances de l'Académie de médecine) : « J'avoue que, depuis vingt ans, j'ai, dans les hôpitaux, étudié tour à tour la plupart des méthodes curatives, ce qui m'a mis dans le cas de remarquer que la plupart des méthodes offraient des *résultats déplorables*, et je leur dois la *perte* de personnes chères. »

Marchal de Calvi (*France Méd. et ph.*) : « Il n'y a plus en médecine, et depuis longtemps, ni *principes*, ni *foi*, ni *loi*... Nous construisons une Tour de Babel, ou plutôt nous ne construisons rien. »

Chomel (*Pathol. gén.* p. 612) dit que : « Les *ténèbres* enveloppent encore la branche la plus importante de la médecine. »

Barthez (*Mémoires de Madame Dubarry*, t. VI) affirme qu'il ne croyait pas à la médecine : « Nous sommes, disait-il, des aveugles qui frappons avec un bâton... »

Rostan, dans ses *Cours de Méd. clin.* (t. I, p. 185 et 187), dit « qu'aucune science humaine n'a été et n'est encore infectée de plus de préjugés que la médecine, chaque dénomination de classe de médicaments, chaque formule même est pour ainsi dire une erreur. »

La médecine scientifique n'existe pas. « Aujourd'hui, un médecin, appelé près d'un autre médecin, est donc à la fois dans la science et dans *l'empirisme*.

Claude BERNARD, de l'Académie.

Dubois (d'Amiens) affirme (*Pathol. gén.*, Avant-Propos) que « des vérités générales nous manquent en médecine, que nous sommes encore à la recherche des principes. »

Le Dr Donné écrit dans le *Journal des Débats*.

« Tant que la science de la médecine laissera une aussi grande part à l'instinct et au génie de chaque médecin, l'art ne sera ni complet ni aussi élevé qu'il peut être. »

Le professeur Bouchardat (*Manuel des mat. médicinales*, p. 9), « constate que la science n'est pas faite, mais toute à refaire. »

Le professeur Vallex (*Guide du Praticien*, Avant-Propos, p. 10.)

« Que de regrets on éprouve en voyant tant d'études, de veilles, de génie dépensés pour obtenir *d'aussi faibles résultats !* Que d'erreurs... »

Le grand Sydenham, surnommé l'Hippocrate anglais, déclare que « ce qu'on qualifie de l'art médical est bien plutôt *l'Art de faire de la conversation*, *de babiller*, que l'art de guérir. »

Le professeur Malgaine (*séance de l'Académie de médecine*) : « Absence complète de doctrines scientifiques en médecine, absence dans l'application de l'art; empirisme partout, voilà l'état de la science. »

« ... Que l'on contemple les suites de cette torture médicinale, les cris de douleur, les physionomies grimaçantes, hideuses, le souffle brûlant de tous ces infortunés qui sollicitent un verre d'eau pour étancher la soif qui les dévore, sans pouvoir obtenir autre chose qu'une nouvelle dose de poison qui les a réduits à ce cruel état... et chez qui les médecins rendent encore la digestion plus lente et plus douloureuse par des mets succulents, des élixirs, des pastilles, jusqu'à ce que leurs victimes succombent à la diarrhée, à l'hydropisie ou au marasme. — Dr BROUSSAIS. »

« Dans les maladies ordinaires, les gardes-malades en savent autant que les médecins, et dans les cas extraordinaires, les médecins n'en savent pas plus que les gardes-malades. — Dr GOAZET (*Discours*).

« *La main sur la conscience, je déclare devant Dieu et devant les hommes, que la pratique médicale a été plus nuisible qu'utile à l'humanité; de telle sorte que si les nombreux malades que j'ai traités, pendant près d'un quart de siècle, avaient été abandonnés aux seules ressources de la nature, aidés de simples soins hygiéniques, le résultat final eût été beaucoup meilleur.* » Docteur CHAUVET.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

DEUXIÈME ANNÉE AOUT 1889 N° 4.

REVUE THÉURGIQUE

Scientifique, Psychologique et Philosophique

TRAITANT SPÉCIALEMENT

DE L'HYGIÈNE

ET DE

LA GUÉRISON PAR LES FLUIDES

ET DES DANGERS

DES PRATIQUES MÉDICALES, CLÉRICALES, MAGNÉTIQUES, HYPNOTIQUES, ETC.

Sous la Direction du

ZOUAVE JACOB

Avec le concours des Célébrités scientifiques les plus autorisees

Paraissant tous les premiers Dimanches de chaque Mois

« Charlatan : Médecin vantard, qui prône à l'excès l'étendue de sa science et l'efficacité de ses remèdes. Nous avons par cela même beaucoup de charlatans : nous en avons plus peut-être qu'on en voyait dans les siècles passés. Mais ils ont changé d'allure et de physionomie, ils ne font plus de discours en plein vent; ils font prôner leurs recettes à la quatrième page de leurs journaux. (LAROUSSE, *Dict. universel.*)

« Ah! l'annonce est à ce point puissante qu'elle a de l'influence sur celui même qui s'en sert le plus et l'individu qui, chaque soir, faisant sa caisse, se donne le plaisir facile d'établir le quotient de ses dupes — dupe lui-même — a grand soin en se couchant de prendre la pilule ou l'elixir dont il a su vanter les propriétés miraculeuses dans la quatrième page des journaux. »
(TROUSSEAU, *Conférences.*)

Médecine, pauvre science; médecins, pauvres savants; malades, pauvres victimes. (Docteur FRAPPART.)

BUREAUX

Paris — 23, AVENUE MAC-MAHON, 23 — Paris

Abonnement : **10** francs par an. — Étranger : **12** francs

NOTE DE LA RÉDACTION

Depuis bientôt vingt-cinq ans que nous nous occupons de THÉURGIE, nous avons observé que les plus rebelles à nos pratiques étaient généralement d'un intellect plus ou moins obstrué par différents préjugés, entachés d'erreur. Et cette catégorie d'esprits faibles se trouve non seulement dans les rangs des illettrés, mais surtout parmi ceux qui composent la majorité des « Flambeaux scientifiques. »

On en peut voir la preuve dans la résistance opiniâtre, systématique, pour ne pas dire de mauvaise foi, que la fine fleur des Académies, des savants et des esprits forts, ont opposée, et opposent encore aujourd'hui à tout progrès. D'abord ils ont rejeté le magnétisme animal ; ils ont raillé le somnambulisme, et enfin conspué la THÉURGIE sous quelque forme qu'elle se présente, soit accréditée sous le nom de magnétisme animal par Mesmer, de somnambulisme, par Puységur, ou de spiritisme par Allan Kardec. Ils se sont acharnés contre les Théurges guérisseurs qui opèrent des cures merveilleuses, sans le concours de la prétendue science médicale, et surtout contre ceux qui ont la faculté de voir les maladies. Car, règle générale, la plupart des privilégiés de la naissance et de la fortune sont infectés de maladies honteuses qu'ils ne révèlent que dans le silence du cabinet de leur docteur, le secret professionnel que la leur loi impose répondant de leur discrétion. (Cependant combien de révélations !) Et si nous nous en rapportons aux réclames, nous pouvons affirmer que la majeure partie des médecins ne vivent que du traitement qu'ils exercent sur les malheureux atteints de cette terrible maladie. Règle générale, toutes les fois qu'une personne, à quelque classe qu'elle appartienne, contestera de parti pris l'évidence de la faculté THÉURGIQUE, on peut être sûr qu'elle est atteinte d'une maladie honteuse. Mais, si ces victimes du sort étaient plus au courant de notre manière de pratiquer, ils nous seraient moins hostiles ; quant à notre discrétion, notre faculté, nous venant des ESPRIT supérieurs aux fluides blancs, nous impose la charité THÉURGIQUE, et par conquent la discrétion sur ce qui pourrait blesser nos semblables. D'ailleurs il n'est pas indispensable que les THÉURGES guérisseurs soient *voyants* pour guérir, les cures se produisant par l'intervention seule des ESPRITS des régions supérieures, et très souvent même sans que la volonté des guérisseurs soit mise en action.

« Qu'est-ce que la médecine ? Une erreur de vingt siècles, et, vu l'extrême des intérêts qu'elle atteint directement ou indirectement, une erreur des plus funestes ne tendant à rien moins, entre autres déplorables résultats, qu'à la dégradation physique et morale de l'espèce humaine; un chaos discordant d'hypothèses absurdes qui ravalent l'homme fort au-dessous de la plus grossière machine et élèvent le savetier fort au-dessus du plus habile médecin. »

Docteur CHAUVET. (*Philosophie médicale*, p. 11 et 12.)

Et pour nous servir des expressions du docteur Jahr (tom. V de la Bibl. de Genève, nº 4, p. 242), quand il dit : « Oui, en vérité! depuis deux mille ans, nous avons méconnu les lois de la nature dans le véritable art de guérir. »

Le professeur Louis (séances de l'Académie de médecine) : « J'avoue que, depuis vingt ans, j'ai, dans les hôpitaux, étudié tour à tour la plupart des méthodes curatives, ce qui m'a mis dans le cas de remarquer que la plupart des méthodes offraient des *résultats déplorables*, et je leur dois la *perte* de personnes chères. »

Marchal de Calvi (*France Méd. et ph.*) : « Il n'y a plus en médecine, et depuis longtemps, ni *principes*, ni *foi*, ni *loi*... Nous construisons une Tour de Babel, ou plutôt nous ne construisons rien. »

Chomel (*Pathol. gén.* p. 642) dit que : « Les *ténèbres* enveloppent encore la branche la plus importante de la médecine. »

Barthez (*Mémoires de Madame Dubarry*, t. VI) affirme qu'il ne croyait pas à la médecine : « Nous sommes, disait-il, des aveugles qui frappons avec un bâton...»

Rostan, dans ses *Cours de Méd. clin.* (t. I, p 185 et 187), dit « qu'aucune science humaine n'a été et n'est encore infectée de plus de préjugés que la médecine, chaque dénomination de classe de médicaments, chaque formule même est pour ainsi dire une erreur. »

La médecine scientifique n'existe pas. « Aujourd'hui, un médecin, appelé près d'un autre médecin, est donc à la fois dans la science et dans *l'empirisme*.

Claude BERNARD, de l'Académie.

Dubois (d'Amiens) affirme (*Pathol. gén.*, Avant-Propos) que « des vérités générales nous manquent en médecine, que nous sommes encore à la recherche des principes.»

Le Dr Donné écrit dans le *Journal des Débats*.

« Tant que la science de la médecine laissera une aussi grande part à l'instinct et au génie de chaque médecin, l'art ne sera ni complet ni aussi élevé qu'il peut 'être. »

Le professeur Bouchardat (*Manuel des mat. médicinales*, p. 9), « constate que la science n'est pas faite, mais toute à refaire. »

Le professeur Vallex (*Guide du Praticien*, Avant-Propos, p. 10.)

« Que de regrets on éprouve en voyant tant d'études, de veilles, de génie dépensés pour obtenir *d'aussi faibles résultats !* Que d'erreurs... »

Le grand Sydenham, surnommé l'Hippocrate anglais, déclare que « ce qu'on qualifie de l'art médical est bien plutôt l'*Art de faire de la conversation*, *de babiller*, que l'art de guérir. »

Le professeur Malgaine (*séance de l'Académie de médecine) :* « Absence complète de doctrines scientifiques en médecine, absence dans l'application de l'art; empirisme partout, voilà l'état de la science. »

« ... Que l'on contemple les suites de cette torture médicinale, les cris de douleur, les physionomies grimaçantes, hideuses, le souffle brûlant de tous ces infortunés qui sollicitent un verre d'eau pour étancher la soif qui les dévore, sans pouvoir obtenir autre chose qu'une nouvelle dose de poison qui les a réduits à ce cruel état... et chez qui les médecins rendent encore la digestion plus lente et plus douloureuse par des mets succulents, des élixirs, des pastilles, jusqu'à ce que leurs victimes succombent à la diarrhée, à l'hydropisie ou au marasme. — Dr BROUSSAIS. »

« Dans les maladies ordinaires, les gardes-malades en savent autant que les médecins, et dans les cas extraordinaires, les médecins n'en savent pas plus que les gardes-malades. — Dr GOAZET (*Discours)*.

« *La main sur la conscience, je déclare devant Dieu et devant les hommes, que la pratique médicale a été plus nuisible qu'utile à l'humanité; de telle sorte que si les nombreux malades que j'ai traités, pendant près d'un quart de siècle, avaient été abandonnés aux seules ressources de la nature, aidés de simples soins hygiéniques, le résultat final eût été beaucoup meilleur*. » Docteur CHAUVET.

OUVRAGES DU ZOUAVE JACOB

HYGIÈNE NATURELLE

12e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé) . . . . 3 fr.

POISONS ET CONTRE-POISONS

15e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé) . . . . 1 r.

CHARLATANISME DE LA MÉDECINE

Son ignorance et ses dangers

Appuyés par les assertions des célébrités médicales et scientifiques, depuis Hippocrate jusqu'à Claude Bernard

29e ÉDITION

Prix . . . . 1 fr. 50

HYGIÈNE DU ZOUAVE JACOB

PUBLIÉE EN DEUX VOLUMES

Le premier volume a déjà paru en deux parties

6e ÉDITION

Prix . . . . 10 fr.

PENSÉES DU ZOUAVE JACOB

1 volume in-12 (épuisé) . . . . 3 fr. 50

Cet ouvrage, qui avait été dénaturé par l'éditeur Repos, et dont nous avons recouvré la propriété par voie des Tribunaux (en Cour d'Appel), reparaîtra prochainement revu et corrigé.

CONFÉRENCES

Sur les dangers des enseignements et pratiques des Sectes Sacerdotales, Médicales, Magnétiques, Spirites et Hypnotiques

D'APRÈS LES RENSEIGNEMENTS DES PLUS GRANDES CÉLÉBRITÉS

Un vol. in-8. . . . . . 3 fr. 50

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

DEUXIÈME ANNÉE — SEPTEMBRE 1889 — N° 5.

REVUE THÉURGIQUE

Scientifique, Psychologique et Philosophique

TRAITANT SPÉCIALEMENT

DE L'HYGIÈNE

ET DE

LA GUÉRISON PAR LES FLUIDES

ET DES DANGERS

DES PRATIQUES MÉDICALES, CLÉRICALES, MAGNÉTIQUES, HYPNOTIQUES, ETC.

Sous la Direction du

ZOUAVE JACOB

Avec le concours des Célébrités scientifiques les plus autorisees

Paraissant tous les premiers Dimanches de chaque Mois

« Charlatan : Médecin vantard, qui prône à l'excès l'étendue de sa science et l'efficacité de ses remèdes. Nous avons par cela même beaucoup de charlatans : nous en avons plus peut-être qu'on en voyait dans les siècles passés. Mais ils ont changé d'allure et de physionomie, ils ne font plus de discours en plein vent; ils font prôner leurs recettes à la quatrième page de leurs journaux. (LAROUSSE, *Dict. universel*.)

« Ah! l'annonce est à ce point puissante qu'elle a de l'influence sur celui même qui s'en sert le plus et l'individu qui, chaque soir, faisant sa caisse, se donne le plaisir facile d'établir le quotient de ses dupes — dupe lui-même — a grand soin en se couchant de prendre la pilule ou l'elixir dont il a su vanter les propriétés miraculeuses dans la quatrième page des journaux. »
(TROUSSEAU, *Conférences*.)

Médecine, pauvre science; médecins, pauvres savants; malades, pauvres victimes. (Docteur FRAPPART.)

BUREAUX

Paris — 23, *AVENUE MAC-MAHON*, 23 — *Paris*

Abonnement : **10** francs par an. — Étranger : **12** francs

NOTE DE LA RÉDACTION

Depuis bientôt vingt-cinq ans que nous nous occupons de Théurgie, nous avons observé que les plus rebelles à nos pratiques étaient généralement d'un intellect plus ou moins obstrué par différents préjugés, entachés d'erreur. Et cette catégorie d'esprits faibles se trouve non seulement dans les rangs des illettrés, mais surtout parmi ceux qui composent la majorité des « Flambeaux scientifiques. »

On en peut voir la preuve dans la résistance opiniâtre, systématique, pour ne pas dire de mauvaise foi, que la fine fleur des Académies, des savants et des esprits forts, ont opposée, et opposent encore aujourd'hui à tout progrès. D'abord ils ont rejeté le magnétisme animal ; ils ont raillé le somnambulisme, et enfin conspué la Théurgie sous quelque forme qu'elle se présente, soit accréditée sous le nom de magnétisme animal par Mesmer, de somnambulisme, par Puységur, ou de spiritisme par Allan Kardec. Ils se sont acharnés contre les Théurges guérisseurs qui opèrent des cures merveilleuses, sans le concours de la prétendue science médicale, et surtout contre ceux qui ont la faculté de voir les maladies. Car, règle générale, la plupart des privilégiés de la naissance et de la fortune sont infectés de maladies honteuses qu'ils ne révèlent que dans le silence du cabinet de leur docteur, le secret professionnel que la leur loi impose répondant de leur discrétion. (Cependant combien de révélations !) Et si nous nous en rapportons aux réclames, nous pouvons affirmer que la majeure partie des médecins ne vivent que du traitement qu'ils exercent sur les malheureux atteints de cette terrible maladie. Règle générale, toutes les fois qu'une personne, à quelque classe qu'elle appartienne, contestera de parti pris l'évidence de la faculté théurgique, on peut être sûr qu'elle est atteinte d'une maladie honteuse. Mais, si ces victimes du sort étaient plus au courant de notre manière de pratiquer, ils nous seraient moins hostiles; quant à notre discrétion, notre faculté, nous venant des Esprit supérieurs aux fluides blancs, nous impose la charité Théurgique, et par conquent la discrétion sur ce qui pourrait blesser nos semblables. D'ailleurs il n'est pas indispensable que les Théurges guérisseurs soient *voyants* pour guérir, les cures se produisant par l'intervention seule des Esprits des régions supérieures, et très souvent même sans que la volonté des guérisseurs soit mise en action.

« Qu'est-ce que la médecine ? Une erreur de vingt siècles, et, vu l'extrême des intérêts qu'elle atteint directement ou indirectement, une erreur des plus funestes ne tendant à rien moins, entre autres déplorables résultats, qu'à la dégradation physique et morale de l'espèce humaine ; un chaos discordant d'hypothèses absurdes qui ravalent l'homme fort au-dessous de la plus grossière machine et élèvent le savetier fort au-dessus du plus habile médecin. »

Docteur CHAUVET. (*Philosophie médicale*, p. 11 et 12.)

Et pour nous servir des expressions du docteur Jahr (tom. V de la Bibl. de Genève, n° 4, p. 242), quand il dit : « Oui, en vérité ! depuis deux mille ans, nous avons méconnu les lois de la nature dans le véritable art de guérir. »

Le professeur Louis (séances de l'Académie de médecine) : « J'avoue que, depuis vingt ans, j'ai, dans les hôpitaux, étudié tour à tour la plupart des méthodes curatives, ce qui m'a mis dans le cas de remarquer que la plupart des méthodes offraient des *résultats déplorables*, et je leur dois la *perte* de personnes chères. »

Marchal de Calvi (*France Méd. et ph.*) : « Il n'y a plus en médecine, et depuis longtemps, ni *principes*, ni *foi*, ni *loi*... Nous construisons une Tour de Babel, ou plutôt nous ne construisons rien. »

Chomel (*Pathol. gén.* p. 642) dit que : « Les *ténèbres* enveloppent encore la branche la plus importante de la médecine. »

Barthez (*Mémoires de Madame Dubarry*, t. VI) affirme qu'il ne croyait pas à la médecine : « Nous sommes, disait-il, des aveugles qui frappons avec un bâton... »

Rostan, dans ses *Cours de Méd. clin.* (t. I, p. 185 et 187), dit « qu'aucune science humaine n'a été et n'est encore infectée de plus de préjugés que la médecine, chaque dénomination de classe de médicaments, chaque formule même est pour ainsi dire une erreur. »

La médecine scientifique n'existe pas. « Aujourd'hui, un médecin, appelé près d'un autre médecin, est donc à la fois dans la science et dans *l'empirisme*.

Claude BERNARD, de l'Académie.

Dubois (d'Amiens) affirme (*Pathol. gén.*, Avant-Propos) que « des vérités générales nous manquent en médecine, que nous sommes encore à la recherche des principes. »

Le Dr Donné écrit dans le *Journal des Débats*.

« Tant que la science de la médecine laissera une aussi grande part à l'instinct et au génie de chaque médecin, l'art ne sera ni complet ni aussi élevé qu'il peut l'être. »

Le professeur Bouchardat (*Manuel des mat. médicinales*, p. 9), « constate que la science n'est pas faite, mais toute à refaire. »

Le professeur Vallex (*Guide du Praticien*, Avant-Propos, p. 10.)

« Que de regrets on éprouve en voyant tant d'études, de veilles, de génie dépensés pour obtenir *d'aussi faibles résultats !* Que d'erreurs... »

Le grand Sydenham, surnommé l'Hippocrate anglais, déclare que « ce qu'on qualifie de l'art médical est bien plutôt l'*Art de faire de la conversation*, *de babiller*, que l'art de guérir. »

Le professeur Malgaine (*séance de l'Académie de médecine*) : « Absence complète de doctrines scientifiques en médecine, absence dans l'application de l'art ; empirisme partout, voilà l'état de la science. »

« ... Que l'on contemple les suites de cette torture médicinale, les cris de douleur, les physionomies grimaçantes, hideuses, le souffle brûlant de tous ces infortunés qui sollicitent un verre d'eau pour étancher la soif qui les dévore, sans pouvoir obtenir autre chose qu'une nouvelle dose de poison qui les a réduits à ce cruel état... et chez qui les médecins rendent encore la digestion plus lente et plus douloureuse par des mets succulents, des élixirs, des pastilles, jusqu'à ce que leurs victimes succombent à la diarrhée, à l'hydropisie ou au marasme. — Dr BROUSSAIS. »

« Dans les maladies ordinaires, les gardes-malades en savent autant que les médecins, et dans les cas extraordinaires, les médecins n'en savent pas plus que les gardes-malades. — Dr GOAZET (*Discours*).

« *La main sur la conscience, je déclare devant Dieu et devant les hommes, que la pratique médicale a été plus nuisible qu'utile à l'humanité ; de telle sorte que si les nombreux malades que j'ai traités, pendant près d'un quart de siècle, avaient été abandonnés aux seules ressources de la nature, aidés de simples soins hygiéniques, le résultat final eût été beaucoup meilleur.* »

Docteur CHAUVET.

OUVRAGES DU ZOUAVE JACOB

HYGIÈNE NATURELLE

12e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé). . . . . 3 fr.

POISONS ET CONTRE-POISONS

15e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé). . . . . 1 r.

CHARLATANISME DE LA MÉDECINE

Son ignorance et ses dangers

Appuyés par les assertions des célébrités médicales et scientifiques, depuis Hippocrate jusqu'à Claude Bernard

29e ÉDITION

Prix. . . . . 1 fr. 50

HYGIÈNE DU ZOUAVE JACOB

PUBLIÉE EN DEUX VOLUMES

Le premier volume a déjà paru en deux parties

6e ÉDITION

Prix. . . . . . . 10 fr.

PENSÉES DU ZOUAVE JACOB

1 volume in-12 (épuisé) . . . . 3 fr. 50

Cet ouvrage, qui avait été dénaturé par l'éditeur Repos, et dont nous avons recouvré la propriété par voie des Tribunaux (en Cour d'Appel), reparaîtra prochainement revu et corrigé.

CONFÉRENCES

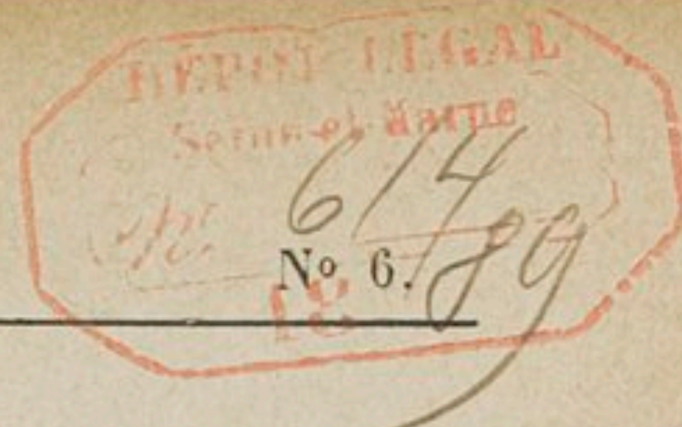
Sur les dangers des enseignements et pratiques des Sectes Sacerdotales, Médicales, Magnétiques, Spirites et Hypnotiques

D'APRÈS LES RENSEIGNEMENTS DES PLUS GRANDES CÉLÉBRITÉS

Un vol. in-8. . . . . . 3 fr. 50

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

DEUXIÈME ANNÉE — OCTOBRE 1889 — N° 6.



REVUE THÉURGIQUE

Scientifique, Psychologique et Philosophique

TRAITANT SPÉCIALEMENT

DE L'HYGIÈNE

ET DE

LA GUÉRISON PAR LES FLUIDES

ET DES DANGERS
DES PRATIQUES MÉDICALES, CLÉRICALES, MAGNÉTIQUES, HYPNOTIQUES, ETC.

Sous la Direction du

ZOUAVE JACOB

Avec le concours des Célébrités scientifiques les plus autorisées

Paraissant tous les premiers Dimanches de chaque Mois

« Charlatan : Médecin vantard, qui prône à l'excès l'étendue de sa science et l'efficacité de ses remèdes. Nous avons par cela même beaucoup de charlatans : nous en avons plus peut-être qu'on en voyait dans les siècles passés. Mais ils ont changé d'allure et de physionomie, ils ne font plus de discours en plein vent; ils font prôner leurs recettes à la quatrième page de leurs journaux. (LAROUSSE, *Dict. universel.*)

« Ah! l'annonce est à ce point puissante qu'elle a de l'influence sur celui même qui s'en sert le plus et l'individu qui, chaque soir, faisant sa caisse, se donne le plaisir facile d'établir le quotient de ses dupes — dupe lui-même — a grand soin en se couchant de prendre la pilule ou l'elixir dont il a su vanter les propriétés miraculeuses dans la quatrième page des journaux. »

(TROUSSEAU, *Conférences.*)

Médecine, pauvre science; médecins, pauvres savants; maades, pauvres victimes. (Docteur FRAPPART.)

BUREAUX

Paris — 23, AVENUE MAC-MAHON, 23 — Paris

Abonnement : **10** francs par an. — Étranger : **12** francs

NOTE DE LA RÉDACTION

Depuis bientôt vingt-cinq ans que nous nous occupons de Théurgie, nous avons observé que les plus rebelles à nos pratiques étaient généralement d'un intellect plus ou moins obstrué par différents préjugés, entachés d'erreur. Et cette catégorie d'esprits faibles se trouve non seulement dans les rangs des illettrés, mais surtout parmi ceux qui composent la majorité des « Flambeaux scientifiques. »

On en peut voir la preuve dans la résistance opiniâtre, systématique, pour ne pas dire de mauvaise foi, que la fine fleur des Académies, des savants et des esprits forts, ont opposée, et opposent encore aujourd'hui à tout progrès. D'abord ils ont rejeté le magnétisme animal ; ils ont raillé le somnambulisme, et enfin conspué la Théurgie sous quelque forme qu'elle se présente, soit accréditée sous le nom de magnétisme animal par Mesmer, de somnambulisme, par Puységur, ou de spiritisme par Allan Kardec. Ils se sont acharnés contre les Théurges guérisseurs qui opèrent des cures merveilleuses, sans le concours de la prétendue science médicale, et surtout contre ceux qui ont la faculté de voir les maladies. Car, règle générale, la plupart des privilégiés de la naissance et de la fortune sont infectés de maladies honteuses qu'ils ne révèlent que dans le silence du cabinet de leur docteur, le secret professionnel que la leur loi impose répondant de leur discrétion. (Cependant combien de révélations !) Et si nous nous en rapportons aux réclames, nous pouvons affirmer que la majeure partie des médecins ne vivent que du traitement qu'ils exercent sur les malheureux atteints de cette terrible maladie. Règle générale, toutes les fois qu'une personne, à quelque classe qu'elle appartienne, contestera de parti pris l'évidence de la faculté théurgique, on peut être sûr qu'elle est atteinte d'une maladie honteuse. Mais, si ces victimes du sort étaient plus au courant de notre manière de pratiquer, ils nous seraient moins hostiles; quant à notre discrétion, notre faculté, nous venant des Esprit supérieurs aux fluides blancs, nous impose la charité Théurgique, et par conquent la discrétion sur ce qui pourrait blesser nos semblables. D'ailleurs il n'est pas indispensable que les Théurges guérisseurs soient *voyants* pour guérir, les cures se produisant par l'intervention seule des Esprits des régions supérieures, et très souvent même sans que la volonté des guérisseurs soit mise en action.

« Qu'est-ce que la médecine ? Une erreur de vingt siècles, et, vu l'extrême des intérêts qu'elle atteint directement ou indirectement, une erreur des plus funestes ne tendant à rien moins, entre autres déplorables résultats, qu'à la dégradation physique et morale de l'espèce humaine; un chaos discordant d'hypothèses absurdes qui ravalent l'homme fort au-dessous de la plus grossière machine et élèvent le savetier fort au-dessus du plus habile médecin. »

Docteur CHAUVET. (*Philosophie médicale*, p. 11 et 12.)

Et pour nous servir des expressions du docteur Jahr (tom. V de la Bibl. de Genève, nº 4, p. 242), quand il dit : « Oui, en vérité! depuis deux mille ans, nous avons méconnu les lois de la nature dans le véritable art de guérir. »

Le professeur Louis (séances de l'Académie de médecine) : « J'avoue que, depuis vingt ans, j'ai, dans les hôpitaux, étudié tour à tour la plupart des méthodes curatives, ce qui m'a mis dans le cas de remarquer que la plupart des méthodes offraient des *résultats déplorables*, et je leur dois la *perte* de personnes chères. »

Marchal de Calvi (*France Méd. et ph.*) : « Il n'y a plus en médecine, et depuis longtemps, ni *principes*, ni *foi*, ni *loi*... Nous construisons une Tour de Babel, ou plutôt nous ne construisons rien. »

Chomel (*Pathol. gén.* p. 642) dit que : « Les *ténèbres* enveloppent encore la branche la plus importante de la médecine. »

Barthez (*Mémoires de Madame Dubarry*, t. VI) affirme qu'il ne croyait pas à la médecine : « Nous sommes, disait-il, des aveugles qui frappons avec un bâton...»

Rostan, dans ses *Cours de Méd. clin.* (t. I, p. 185 et 187), dit « qu'aucune science humaine n'a été et n'est encore infectée de plus de préjugés que la médecine, chaque dénomination de classe de médicaments, chaque formule même est pour ainsi dire une erreur. »

La médecine scientifique n'existe pas. « Aujourd'hui, un médecin, appelé près d'un autre médecin, est donc à la fois dans la science et dans *l'empirisme*.

Claude BERNARD, de l'Académie.

Dubois (d'Amiens) affirme (*Pathol. gén.*, Avant-Propos) que « des vérités générales nous manquent en médecine, que nous sommes encore à la recherche des principes.»

Le Dr Donné écrit dans le *Journal des Débats*.

« Tant que la science de la médecine laissera une aussi grande part à l'instinct et au génie de chaque médecin, l'art ne sera ni complet ni aussi élevé qu'il peut l'être. »

Le professeur Bouchardat (*Manuel des mat. médicinales*, p. 9), « constate que la science n'est pas faite, mais toute à refaire. »

Le professeur Vallex (*Guide du Praticien*, Avant-Propos, p. 10.)

« Que de regrets on éprouve en voyant tant d'études, de veilles, de génie dépensés pour obtenir *d'aussi faibles résultats !* Que d'erreurs... »

Le grand Sydenham, surnommé l'Hippocrate anglais, déclare que « ce qu'on qualifie de l'art médical est bien plutôt *l'Art de faire de la conversation, de babiller*, que l'art de guérir. »

Le professeur Malgaine (*séance de l'Académie de médecine) :* « Absence complète de doctrines scientifiques en médecine, absence dans l'application de l'art; empirisme partout, voilà l'état de la science. »

« ... Que l'on contemple les suites de cette torture médicinale, les cris de douleur, les physionomies grimaçantes, hideuses, le souffle brûlant de tous ces infortunés qui sollicitent un verre d'eau pour étancher la soif qui les dévore, sans pouvoir obtenir autre chose qu'une nouvelle dose de poison qui les a réduits à ce cruel état... et chez qui les médecins rendent encore la digestion plus lente et plus douloureuse par des mets succulents, des élixirs, des pastilles, jusqu'à ce que leurs victimes succombent à la diarrhée, à l'hydropisie ou au marasme. — Dr BROUSSAIS. »

« Dans les maladies ordinaires, les gardes-malades en savent autant que les médecins, et dans les cas extraordinaires, les médecins n'en savent pas plus que les gardes-malades. — Dr GOAZET (*Discours*).

« *La main sur la conscience, je déclare devant Dieu et devant les hommes, que la pratique médicale a été plus nuisible qu'utile à l'humanité; de telle sorte que si les nombreux malades que j'ai traités, pendant près d'un quart de siècle, avaient été abandonnés aux seules ressources de la nature, aidés de simples soins hygiéniques, le résultat final eût été beaucoup meilleur.* » Docteur CHAUVET.

OUVRAGES DU ZOUAVE JACOB

HYGIÈNE NATURELLE

12e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé) . . . . 3 fr.

POISONS ET CONTRE-POISONS

15e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé) . . . . 1 r.

CHARLATANISME DE LA MÉDECINE

Son ignorance et ses dangers

Appuyés par les assertions des célébrités médicales et scientifiques, depuis Hippocrate jusqu'à Claude Bernard

29e ÉDITION

Prix . . . . 1 fr. 50

HYGIÈNE DU ZOUAVE JACOB

PUBLIÉE EN DEUX VOLUMES

Le premier volume a déjà paru en deux parties

6e ÉDITION

Prix . . . . 10 fr.

PENSÉES DU ZOUAVE JACOB

1 volume in-12 (épuisé) . . . . 3 fr. 50

Cet ouvrage, qui avait été dénaturé par l'éditeur Repos, et dont nous avons recouvré la propriété par voie des Tribunaux (en Cour d'Appel), reparaîtra prochainement revu et corrigé.

CONFÉRENCES

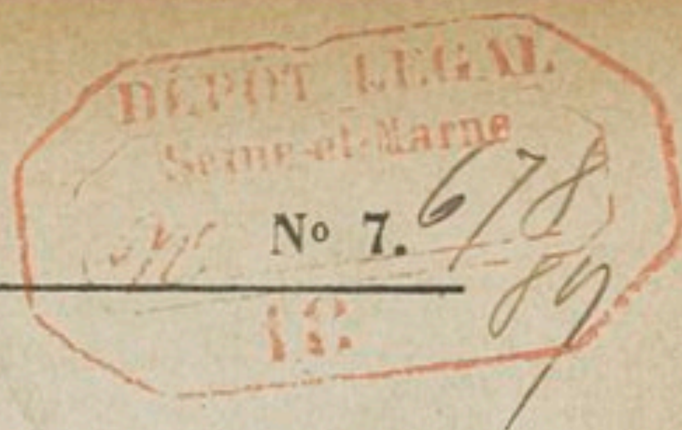
Sur les dangers des enseignements et pratiques des Sectes Sacerdotales, Médicales, Magnétiques, Spirites et Hypnotiques

D'APRÈS LES RENSEIGNEMENTS DES PLUS GRANDES CÉLÉBRITÉS

Un vol. in-8. . . . . . 3 fr. 50

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

DEUXIÈME ANNÉE NOVEMBRE 1889 N° 7.



REVUE THÉURGIQUE

Scientifique, Psychologique et Philosophique

TRAITANT SPÉCIALEMENT

DE L'HYGIÈNE

ET DE

LA GUÉRISON PAR LES FLUIDES

ET DES DANGERS

DES PRATIQUES MÉDICALES, CLÉRICALES, MAGNÉTIQUES, HYPNOTIQUES, ETC.

Sous la Direction du

ZOUAVE JACOB

Avec le concours des Célébrités scientifiques les plus autorisées

Paraissant tous les premiers Dimanches de chaque Mois

« Charlatan : Médecin vantard, qui prône à l'excès l'étendue de sa science et l'efficacité de ses remèdes. Nous avons par cela même beaucoup de charlatans : nous en avons plus peut-être qu'on en voyait dans les siècles passés. Mais ils ont changé d'allure et de physionomie, ils ne font plus de discours en plein vent; ils font prôner leurs recettes à la quatrième page de leurs journaux. (LAROUSSE, *Dict. universel.*)

« Ah! l'annonce est à ce point puissante qu'elle a de l'influence sur celui même qui s'en sert le plus et l'individu qui, chaque soir, faisant sa caisse, se donne le plaisir facile d'établir le quotient de ses dupes — dupe lui-même — a grand soin en se couchant de prendre la pilule ou l'elixir dont il a su vanter les propriétés miraculeuses dans la quatrième page des journaux. »

(TROUSSEAU, *Conférences.*)

Médecine, pauvre science; médecins, pauvres savants; malades, pauvres victimes. (Docteur FRAPPART.)

BUREAUX

Paris — 23, *AVENUE MAC-MAHON*, 23 — *Paris*

Abonnement : **10** francs par an. — Étranger : **12** francs

NOTE DE LA RÉDACTION

Depuis bientôt vingt-cinq ans que nous nous occupons de Théurgie, nous avons observé que les plus rebelles à nos pratiques étaient généralement d'un intellect plus ou moins obstrué par différents préjugés, entachés d'erreur. Et cette catégorie d'esprits faibles se trouve non seulement dans les rangs des illettrés, mais surtout parmi ceux qui composent la majorité des « Flambeaux scientifiques. »

On en peut voir la preuve dans la résistance opiniâtre, systématique, pour ne pas dire de mauvaise foi, que la fine fleur des Académies, des savants et des esprits forts, ont opposée, et opposent encore aujourd'hui à tout progrès. D'abord ils ont rejeté le magnétisme animal ; ils ont raillé le somnambulisme, et enfin conspué la Théurgie sous quelque forme qu'elle se présente, soit accréditée sous le nom de magnétisme animal par Mesmer, de somnambulisme, par Puységur, ou de spiritisme par Allan Kardec. Ils se sont acharnés contre les Théurges guérisseurs qui opèrent des cures merveilleuses, sans le concours de la prétendue science médicale, et surtout contre ceux qui ont la faculté de voir les maladies. Car, règle générale, la plupart des privilégiés de la naissance et de la fortune sont infectés de maladies honteuses qu'ils ne révèlent que dans le silence du cabinet de leur docteur, le secret professionnel que la leur loi impose répondant de leur discrétion. (Cependant combien de révélations !) Et si nous nous en rapportons aux réclames, nous pouvons affirmer que la majeure partie des médecins ne vivent que du traitement qu'ils exercent sur les malheureux atteints de cette terrible maladie. Règle générale, toutes les fois qu'une personne, à quelque classe qu'elle appartienne, contestera de parti pris l'évidence de la faculté théurgique, on peut être sûr qu'elle est atteinte d'une maladie honteuse. Mais, si ces victimes du sort étaient plus au courant de notre manière de pratiquer, ils nous seraient moins hostiles ; quant à notre discrétion, notre faculté, nous venant des Esprit supérieurs aux fluides blancs, nous impose la charité Théurgique, et par conquent la discrétion sur ce qui pourrait blesser nos semblables. D'ailleurs il n'est pas indispensable que les Théurges guérisseurs soient *voyants* pour guérir, les cures se produisant par l'intervention seule des Esprits des régions supérieures, et très souvent même sans que la volonté des guérisseurs soit mise en action.

« Qu'est-ce que la médecine ? Une erreur de vingt siècles, et, vu l'extrême des intérêts qu'elle atteint directement ou indirectement, une erreur des plus funestes ne tendant à rien moins, entre autres déplorables résultats, qu'à la dégradation physique et morale de l'espèce humaine; un chaos discordant d'hypothèses absurdes qui ravalent l'homme fort au-dessous de la plus grossière machine et élèvent le savetier fort au-dessus du plus habile médecin. »

Docteur CHAUVET. (*Philosophie médicale*, p. 11 et 12.)

Et pour nous servir des expressions du docteur Jahr (tom. V de la Bibl. de Genève, n° 4, p. 242), quand il dit : « Oui, en vérité ! depuis deux mille ans, nous avons méconnu les lois de la nature dans le véritable art de guérir. »

Le professeur Louis (séances de l'Académie de médecine) : « J'avoue que, depuis vingt ans, j'ai, dans les hôpitaux, étudié tour à tour la plupart des méthodes curatives, ce qui m'a mis dans le cas de remarquer que la plupart des méthodes offraient des *résultats déplorables*, et je leur dois la *perte* de personnes chères. »

Marchal de Calvi (*France Méd. et ph.*) : « Il n'y a plus en médecine, et depuis longtemps, ni *principes*, ni *foi*, ni *loi*... Nous construisons une Tour de Babel, ou plutôt nous ne construisons rien. »

Chomel (*Pathol. gén.* p. 642) dit que : « Les *ténèbres* enveloppent encore la branche la plus importante de la médecine. »

Barthez (*Mémoires de Madame Dubarry*, t. VI) affirme qu'il ne croyait pas à la médecine : « Nous sommes, disait-il, des aveugles qui frappons avec un bâton...»

Rostan, dans ses *Cours de Méd. clin.* (t. I, p. 185 et 187), dit « qu'aucune science humaine n'a été et n'est encore infectée de plus de préjugés que la médecine, chaque dénomination de classe de médicaments, chaque formule même est pour ainsi dire une erreur. »

La médecine scientifique n'existe pas. « Aujourd'hui, un médecin, appelé près d'un autre médecin, est donc à la fois dans la science et dans *l'empirisme*.

Claude BERNARD, de l'Académie.

Dubois (d'Amiens) affirme (*Pathol. gén.*, Avant-Propos) que « des vérités générales nous manquent en médecine, que nous sommes encore à la recherche des principes.»

Le D[r] Donné écrit dans le *Journal des Débats*.

« Tant que la science de la médecine laissera une aussi grande part à l'instinct et au génie de chaque médecin, l'art ne sera ni complet ni aussi élevé qu'il peut l'être. »

Le professeur Bouchardat (*Manuel des mat. médicinales*, p. 9), « constate que la science n'est pas faite, mais toute à refaire. »

Le professeur Vallex (*Guide du Praticien*, Avant-Propos, p. 10.)

« Que de regrets on éprouve en voyant tant d'études, de veilles, de génie dépensés pour obtenir *d'aussi faibles résultats !* Que d'erreurs... »

Le grand Sydenham, surnommé l'Hippocrate anglais, déclare que « ce qu'on qualifie de l'art médical est bien plutôt l'*Art de faire de la conversation*, *de babiller*, que l'art de guérir. »

Le professeur Malgaine (*séance de l'Académie de médecine*) : « Absence complète de doctrines scientifiques en médecine, absence dans l'application de l'art; empirisme partout, voilà l'état de la science. »

« ... Que l'on contemple les suites de cette torture médicinale, les cris de douleur, les physionomies grimaçantes, hideuses, le souffle brûlant de tous ces infortunés qui sollicitent un verre d'eau pour étancher la soif qui les dévore, sans pouvoir obtenir autre chose qu'une nouvelle dose de poison qui les a réduits à ce cruel état... et chez qui les médecins rendent encore la digestion plus lente et plus douloureuse par des mets succulents, des élixirs, des pastilles, jusqu'à ce que leurs victimes succombent à la diarrhée, à l'hydropisie ou au marasme. — D[r] BROUSSAIS. »

« Dans les maladies ordinaires, les gardes-malades en savent autant que les médecins, et dans les cas extraordinaires, les médecins n'en savent pas plus que les gardes-malades. — D[r] GOAZET (*Discours*).

« *La main sur la conscience, je déclare devant Dieu et devant les hommes, que la pratique médicale a été plus nuisible qu'utile à l'humanité; de telle sorte que si les nombreux malades que j'ai traités, pendant près d'un quart de siècle, avaient été abandonnés aux seules ressources de la nature, aidés de simples soins hygiéniques, le résultat final eût été beaucoup meilleur.* » Docteur CHAUVET.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

DEUXIÈME ANNÉE DÉCEMBRE 1889 N° 8.

REVUE THÉURGIQUE

Scientifique, Psychologique et Philosophique

TRAITANT SPÉCIALEMENT

DE L'HYGIÈNE

ET DE

LA GUÉRISON PAR LES FLUIDES

ET DES DANGERS

DES PRATIQUES MÉDICALES, CLÉRICALES, MAGNÉTIQUES, HYPNOTIQUES, ETC.

Sous la Direction du

ZOUAVE JACOB

Avec le concours des Célébrités scientifiques les plus autorisées

Paraissant tous les premiers Dimanches de chaque Mois

« Charlatan : Médecin vantard, qui prône à l'excès l'étendue de sa science et l'efficacité de ses remèdes. Nous avons par cela même beaucoup de charlatans : nous en avons plus peut-être qu'on en voyait dans les siècles passés. Mais ils ont changé d'allure et de physionomie, ils ne font plus de discours en plein vent; ils font prôner leurs recettes à la quatrième page de leurs journaux. (LAROUSSE, *Dict. universel*.)

« Ah! l'annonce est à ce point puissante qu'elle a de l'influence sur celui même qui s'en sert le plus et l'individu qui, chaque soir, faisant sa caisse, se donne le plaisir facile d'établir le quotient de ses dupes — dupe lui-même — a grand soin en se couchant de prendre la pilule ou l'elixir dont il a su vanter les propriétés miraculeuses dans la quatrième page des journaux. »

(TROUSSEAU, *Conférences*.)

Médecine, pauvre science; médecins, pauvres savants; malades, pauvres victimes. (Docteur FRAPPART.)

BUREAUX

Paris — 23, *AVENUE MAC-MAHON*, 23 — *Paris*

Abonnement : **10** francs par an. — Étranger : **12** francs

NOTE DE LA RÉDACTION

Depuis bientôt vingt-cinq ans que nous nous occupons de Théurgie, nous avons observé que les plus rebelles à nos pratiques étaient généralement d'un intellect plus ou moins obstrué par différents préjugés, entachés d'erreur. Et cette catégorie d'esprits faibles se trouve non seulement dans les rangs des illettrés, mais surtout parmi ceux qui composent la majorité des « Flambeaux scientifiques. »

On en peut voir la preuve dans la résistance opiniâtre, systématique, pour ne pas dire de mauvaise foi, que la fine fleur des Académies, des savant et des esprits forts, ont opposée, et opposent encore aujourd'hui à tout progrès. D'abord ils ont rejeté le magnétisme animal ; ils ont raillé le somnambulisme, et enfin conspué la Théurgie sous quelque forme qu'elle se présente, soit accréditée sous le nom de magnétisme animal par Mesmer, de somnambulisme, par Puységur, ou de spiritisme par Allan Kardec. Ils se sont acharnés contre les Théurges guérisseurs qui opèrent des cures merveilleuses, sans le concours de la prétendue science médicale, et surtout contre ceux qui ont la faculté de voir les maladies. Car, règle générale, la plupart des privilégiés de la naissance et de la fortune sont infectés de maladies honteuses qu'ils ne révèlent que dans le silence du cabinet de leur docteur, le secret professionnel que la leur loi impose répondant d leur discrétion. (Cependant combien de révélations !) Et si nous nous en rapportons aux réclames, nous pouvons affirmer que la majeure partie des médecins ne vivent que du traitement qu'ils exercent sur les malheureux atteints de cette terrible maladie. Règle générale, toutes les fois qu'une personne, à quelque classe qu'elle appartienne, contestera de parti pris l'évidence de la faculté théurgique, on peut être sûr qu'elle est atteinte d'une maladie honteuse. Mais, si ces victimes du sort étaient plus au courant de notre manière de pratiquer, ils nous seraient moins hostiles ; quant à notre discrétion, notre faculté, nous venant des Esprit supérieurs aux fluides blancs, nous impose la charité Théurgique, et par conquent la discrétion sur ce qui pourrait blesser nos semblables. D'ailleurs il n'est pas indispensable que les Théurges guérisseurs soient *voyants* pour guérir, les cures se produisant par l'intervention seule des Esprits des régions supérieures, et très souvent même sans que la volonté des guérisseurs soit mise en action.

« Qu'est-ce que la médecine ? Une erreur de vingt siècles, et, vu l'extrême des intérêts qu'elle atteint directement ou indirectement, une erreur des plus funestes ne tendant à rien moins, entre autres déplorables résultats, qu'à la dégradation physique et morale de l'espèce humaine; un chaos discordant d'hypothèses absurdes qui ravalent l'homme fort au-dessous de la plus grossière machine et élèvent le savetier fort au-dessus du plus habile médecin. »

Docteur CHAUVET. (*Philosophie médicale*, p. 11 et 12.)

Et pour nous servir des expressions du docteur Jahr (tom. V de la Bibl. de Genève, n° 4, p. 242), quand il dit : « Oui, en vérité ! depuis deux mille ans, nous avons méconnu les lois de la nature dans le véritable art de guérir. »

Le professeur Louis (séances de l'Académie de médecine) : « J'avoue que, depuis vingt ans, j'ai, dans les hôpitaux, étudié tour à tour la plupart des méthodes curatives, ce qui m'a mis dans le cas de remarquer que la plupart des méthodes offraient des *résultats déplorables*, et je leur dois la *perte* de personnes chères. »

Marchal de Calvi (*France Méd. et ph.*) : « Il n'y a plus en médecine, et depuis longtemps, ni *principes*, ni *foi*, ni *loi*... Nous construisons une Tour de Babel, ou plutôt nous ne construisons rien. »

Chomel (*Pathol. gén.* p. 642) dit que : « Les *ténèbres* enveloppent encore la branche la plus importante de la médecine. »

Barthez (*Mémoires de Madame Dubarry*, t. VI) affirme qu'il ne croyait pas à la médecine : « Nous sommes, disait-il, des aveugles qui frappons avec un bâton... »

Rostan, dans ses *Cours de Méd. clin.* (t. I, p. 185 et 187), dit « qu'aucune science humaine n'a été et n'est encore infectée de plus de préjugés que la médecine, chaque dénomination de classe de médicaments, chaque formule même est pour ainsi dire une erreur. »

La médecine scientifique n'existe pas. « Aujourd'hui, un médecin, appelé près d'un autre médecin, est donc à la fois dans la science et dans *l'empirisme*.

Claude BERNARD, de l'Académie.

Dubois (d'Amiens) affirme (*Pathol. gén.*, Avant-Propos) que « des vérités générales nous manquent en médecine, que nous sommes encore à la recherche des principes. »

Le Dr Donné écrit dans le *Journal des Débats*.

« Tant que la science de la médecine laissera une aussi grande part à l'instinct et au génie de chaque médecin, l'art ne sera ni complet ni aussi élevé qu'il peut l'être. »

Le professeur Bouchardat (*Manuel des mat. médicinales*, p. 9), « constate que la science n'est pas faite, mais toute à refaire. »

Le professeur Vallex (*Guide du Praticien*, Avant-Propos, p. 10.)

« Que de regrets on éprouve en voyant tant d'études, de veilles, de génie dépensés pour obtenir *d'aussi faibles résultats !* Que d'erreurs... »

Le grand Sydenham, surnommé l'Hippocrate anglais, déclare que « ce qu'on qualifie de l'art médical est bien plutôt l'*Art de faire de la conversation, de babiller*, que l'art de guérir. »

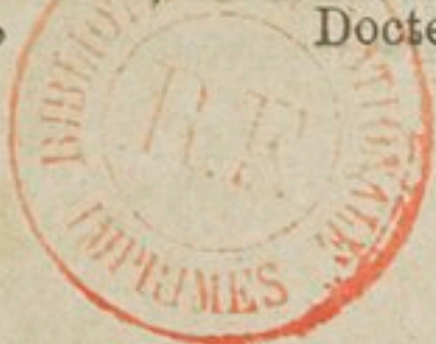
Le professeur Malgaine (*séance de l'Académie de médecine*) : « Absence complète de doctrines scientifiques en médecine, absence dans l'application de l'art; empirisme partout, voilà l'état de la science. »

« ... Que l'on contemple les suites de cette torture médicinale, les cris de douleur, les physionomies grimaçantes, hideuses, le souffle brûlant de tous ces infortunés qui sollicitent un verre d'eau pour étancher la soif qui les dévore, sans pouvoir obtenir autre chose qu'une nouvelle dose de poison qui les a réduits à ce cruel état... et chez qui les médecins rendent encore la digestion plus lente et plus douloureuse par des mets succulents, des élixirs, des pastilles, jusqu'à ce que leurs victimes succombent à la diarrhée, à l'hydropisie ou au marasme. — Dr BROUSSAIS. »

« Dans les maladies ordinaires, les gardes-malades en savent autant que les médecins, et dans les cas extraordinaires, les médecins n'en savent pas plus que les gardes-malades. — Dr GOAZET (*Discours*).

« *La main sur la conscience, je déclare devant Dieu et devant les hommes, que la pratique médicale a été plus nuisible qu'utile à l'humanité; de telle sorte que si les nombreux malades que j'ai traités, pendant près d'un quart de siècle, avaient été abandonnés aux seules ressources de la nature, aidés de simples soins hygiéniques, le résultat final eût été beaucoup meilleur.* »

Docteur CHAUVET.



OUVRAGES DU ZOUAVE JACOB

HYGIÈNE NATURELLE

12e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé). . . . . 3 fr.

POISONS ET CONTRE-POISONS

15e ÉDITION

1 volume in-12 (épuisé). . . . . 1 r.

CHARLATANISME DE LA MÉDECINE

Son ignorance et ses dangers

Appuyés par les assertions des célébrités médicales et scientifiques, depuis Hippocrate jusqu'à Claude Bernard

29e ÉDITION

Prix. . . . . 1 fr. 50

HYGIÈNE DU ZOUAVE JACOB

PUBLIÉE EN DEUX VOLUMES

Le premier volume a déjà paru en deux parties

6e ÉDITION

Prix. . . . . . . 10 fr.

PENSÉES DU ZOUAVE JACOB

1 volume in-12 (épuisé) . . . . 3 fr. 50

Cet ouvrage, qui avait été dénaturé par l'éditeur Repos, et dont nous avons recouvré la propriété par voie des Tribunaux (en Cour d'Appel), reparaîtra prochainement revu et corrigé.

CONFÉRENCES

Sur les dangers des enseignements et pratiques des Sectes Sacerdotales, Médicales, Magnétiques, Spirites et Hypnotiques

D'APRÈS LES RENSEIGNEMENTS DES PLUS GRANDES CÉLÉBRITÉS

Un vol. in-8. . . . . . 3 fr. 50

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY